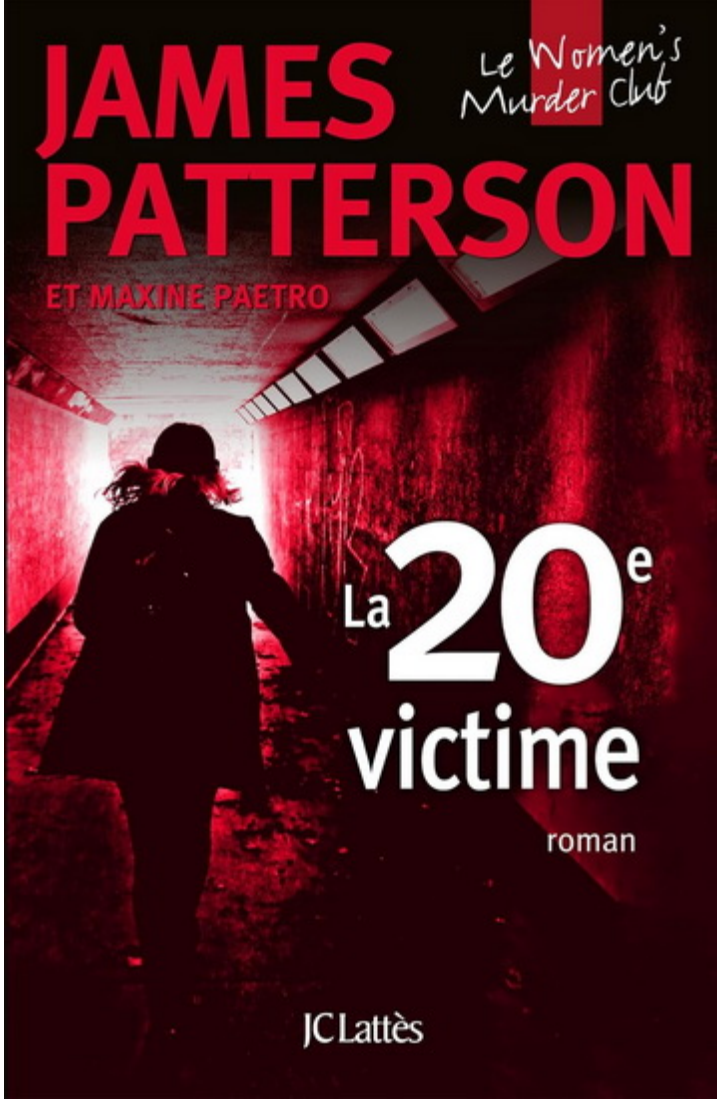
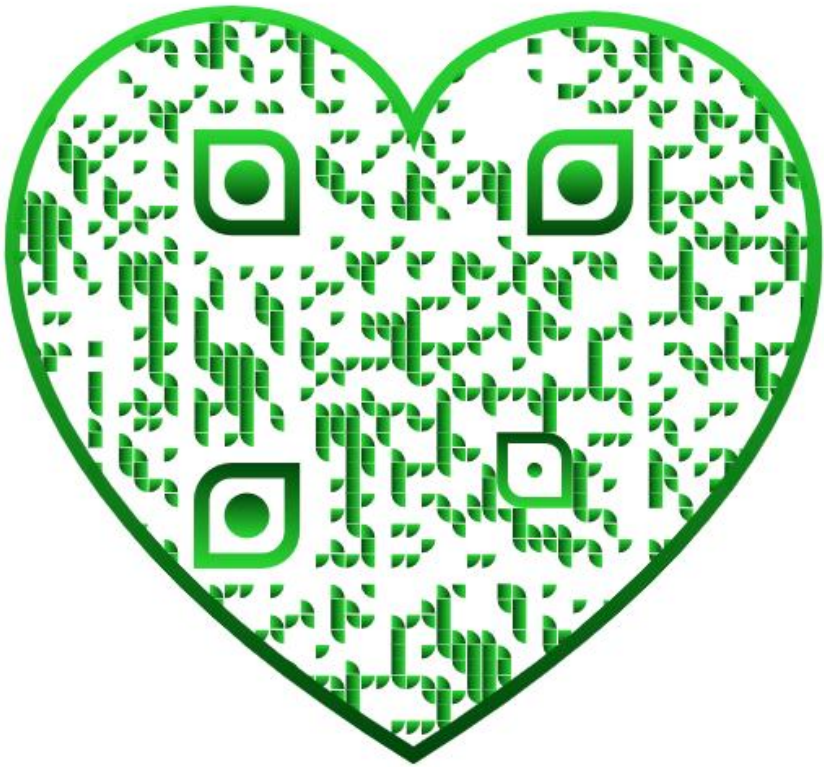
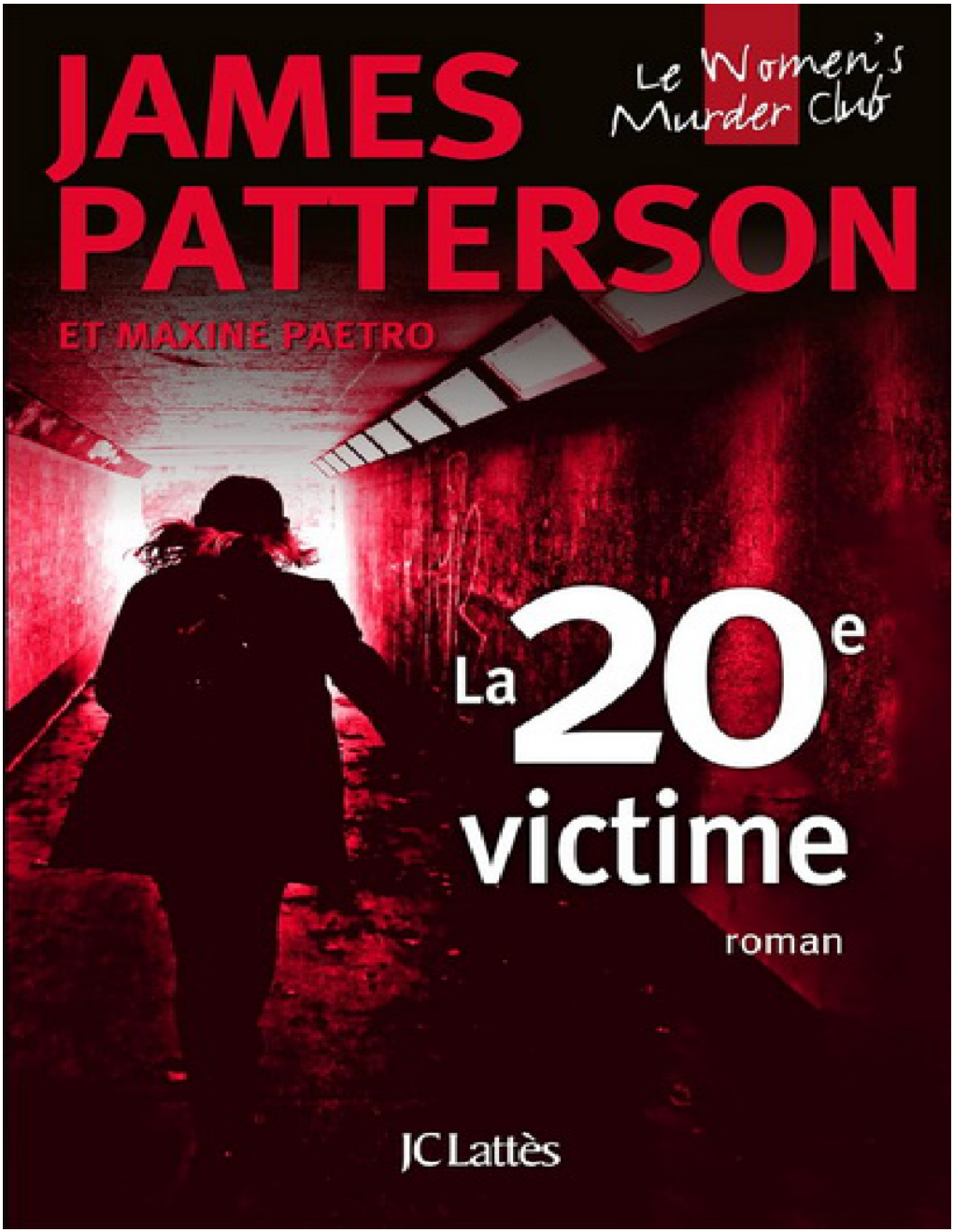

JAMES
PATTERSON
Le Women's Murder Club
ET MAXINE PAETRO
La 20e victime
roman
JC Lattès




JAMES PATTERSON
Le Women's Murder Club
ET MAXINE PAETRO
La 20e victime
roman
JC Lattès

James Patterson
Et Maxine Paetro

LA 20e VICTIME

Roman

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Carole Delporte

JC Lattès

Titre de l'édition originale :
20th Victim
Publiée par Little, Brown and Company,
un département de Hachette Book Group.

Maquette de couverture : Sylvain Collet
Photo : © Christie Goodwin/Arcangel

Cette édition est publiée avec l'accord de Kaplan/DeFiore Rights
et l'Agence Eliane Benisti.

ISBN : 978-2-7096-7109-5

© 2020 by James Patterson. Tous droits réservés.
© 2023, éditions Jean-Claude Lattès pour la traduction française.
Première édition novembre 2023.

Du même auteur :

Dans la série « Alex Cross » :

Le Masque de l'araignée, Lattès, 1993.
Et tombent les filles, Lattès, 1995.
Jack et Jills, Lattès, 1997.
Au chat et à la souris, Lattès, 1999.
Le Jeu du furet, Lattès, 2001.
Rouges sont les roses, Lattès, 2002.
Noires sont les violettes, Lattès, 2004.
Quatre souris vertes, Lattès, 2005.
Grand Méchant Loup, Lattès, 2006.
Des nouvelles de Mary, Lattès, 2008.
La Lame du boucher, Lattès, 2010.
La Piste du Tigre, Lattès, 2012.
Moi, Alex Cross, Lattès, 2013.
Tirs croisés, Lattès, 2014.
Tuer Alex Cross, Lattès, 2015.
Cours, Alex Cross, Lattès, 2016.
Cross, cœur de cible, Lattès, 2017.
Dernière Chance pour Alex Cross, Lattès, 2019.
Justice pour Cross, Lattès, 2020.
Alex Cross va trop loin, Lattès, 2021.
Alex Cross seul contre tous, Lattès 2022.
Cible : Alex Cross, Lattès 2023

Dans la série « Women's Murder Club » :

1er à mourir, Lattès, 2003.
2e Chance (avec Andrew Cross), Lattès, 2004.
*Terreur au 3*e *degré* (avec Andrew Cross), Lattès, 2005.
4 Fers au feu (avec Maxine Paetro), Lattès, 2006.
Le 5e Ange de la mort (avec Maxine Paetro), Lattès, 2007.
La 6e Cible (avec Maxine Paetro), Lattès, 2008.
Le 7e Ciel (avec Maxine Paetro), Lattès, 2009.
La 8e Confession (avec Maxine Paetro), Lattès, 2010.
Le 9e Jugement (avec Maxine Paetro), Lattès, 2011.
10e Anniversaire (avec Maxine Paetro), Lattès, 2012.
*La 11*e *et dernière heure* (avec Maxine Paetro), Lattès, 2013.

12 Coups pour rien (avec Maxine Paetro), Lattès, 2014.
13e Malédiction (avec Maxine Paetro), Lattès, 2015.
14e Péché mortel (avec Maxine Paetro), Lattès, 2016.
15e Affaire (avec Maxine Paetro), Lattès, 2017.
16e Séduction (avec Maxine Paetro), Lattès, 2018.
17e Suspect (avec Maxine Paetro), Lattès, 2019.
18e Rapt (avec Maxine Paetro), Lattès, 2021.
Le 19e Noël (avec Maxine Paetro), Lattès, 2022.

La Diabolique, Lattès, 1998.
Souffle le vent, Lattès, 2000.
Beach House, Lattès, 2003.
Bikini, Lattès, 2009.

www.editions-jclattes.fr

Aux forces de l'ordre qui
partout aux États-Unisse
mettent en danger pour
protéger la population.

Table des matières

Couverture
Page de titre
Page de Copyright
Du même auteur :
1.
2.
3.
4.
5.
6.
7.
8.
9.
10.
11.
12.
13.
14.
15.
16.
17.
18.
19.
20.
21.
22.
23.

86.
87.
88.
89.
90.
91.
92.
93.
94.
95.
96.
97.
98.
99.
100.
101.
102.
103.
104.
105.
106.
107.
108.
109.
110.
111.
112.
113.
114.
115.
116.

117.
118.
119.
120.
121.
122.
123.
REMERCIEMENTS

1.

Cindy Thomas écoutait sa radio de police tout en se frayant un chemin dans la circulation dense de ce vendredi matin pour se rendre au *San Francisco Chronicle*, le journal qui l'employait.

Au cours des quinze dernières minutes, il n'y avait eu que des appels de routine entre le central et les voitures de patrouille. Puis quelque chose se produisit.

Son scanner portable s'emballa, secoué de parasites et d'interférences. C'était comme si on avait ouvert une énorme vanne. Des centaines de codes brouillaient le signal. Elle les connaissait tous : 406 – aide d'urgence pour agent de police ; 408 – besoin d'une ambulance ; 410 – demande de renforts.

Cindy était journaliste d'investigation, la meilleure de la section criminelle. Son aide n'était évidemment pas sollicitée, mais elle intervenait quand même. Les bons tuyaux sortaient généralement directement du scanner.

La fusillade avait eu lieu devant un Taco King. Cindy bifurqua à droite sur Otis Street et se dirigea vers le triangle Duboce, près du centre de San Francisco, entre les quartiers de Mission, du Castro et Lower Haight.

Avec les sirènes des voitures de police et de l'ambulance qui hurlaient et klaxonnaient derrière elle, elle n'avait pas besoin du numéro de la rue. Elle se rangea sur le côté de la route, et dès que les secours l'eurent dépassée, elle s'engouffra derrière eux, pied au plancher, sans se préoccuper de la limitation de vitesse.

L'ambulance freina à l'intersection de Duboce Avenue et de Guerrero Street. Des voitures de patrouille bloquaient trois des quatre voies et des agents en uniforme déviaient la circulation. Des gens quittaient les lieux à toutes jambes en poussant des cris horrifiés.

Cindy laissa sa Honda sur le trottoir et courut jusqu'au Taco King, juste à temps pour voir deux ambulanciers charger une civière à

l'arrière du véhicule. Elle tenta d'attirer l'attention de l'un d'eux, mais il la renvoya d'un signe de main.

— Écartez-vous, mademoiselle.

Cindy jeta un coup d'œil par les portes arrière. Les ambulanciers arrachèrent la chemise de la victime, crièrent « On dégage ! » et appliquèrent les défibrillateurs sur le torse de l'homme. Le corps eut un soubresaut, puis les portes claquèrent, et l'ambulance démarra sur Guerrero, en direction du Metro Hospital.

La bande jaune qui s'étirait sur les trois voies empêchait les passants d'entrer dans le parking et le restaurant. Devant le périmètre de sécurité se tenait un agent en uniforme – Kay Kendall –, une amie de l'amoureux de Cindy, l'inspecteur de la criminelle Rich Conklin.

Elle s'avança vers Kendall, son calepin à la main, et la héla :

— Kay, c'est quoi ce bordel ?

— Oh, salut, Cindy ! Bah, attends un peu, on va faire une annonce à la presse.

La journaliste lâcha un juron. Kendall se mit à rire.

— J'ai entendu dire que tu étais un pitbull, pourtant tu n'en as pas l'air.

Cindy avait des cheveux blonds et bouclés, disciplinés par une pince en strass, et un regard bleu déterminé. C'était son apparence naturelle, sans tricherie.

— Kay, écoute, j'aimerais savoir ce que les gens à l'intérieur et à l'extérieur de Taco King ont vu et entendu, c'est tout. Il y a au moins quarante témoins, non ? Confirme-moi juste ça et donne-moi un ou deux détails, d'accord ? J'écrirai : « Une source anonyme de la police a parlé au *Chronicle*… » Un truc comme ça.

— Bon, je vais te dire…, répondit Kendall. Un gars a reçu une balle à travers le pare-brise de ce 4x4 là-bas.

Kendall pointa du doigt un Porsche Cayenne dernier modèle couleur argent.

— Sa femme était assise à côté de lui. Apparemment, elle est enceinte. Elle n'a pas été blessée et n'a pas vu le tireur. Ce n'est pas confirmé, Cindy. L'épouse est dans la voiture de police qui quitte le parking là-bas. Et maintenant, tu me dois une faveur. Et pas une petite ! Donne-moi une minute pour ne pas gâcher mes trois vœux.

Cindy ne lui laissa pas une seconde et enchaîna :

— Tu as le nom de la victime ? Est-ce que quelqu'un a vu le tireur ?

— Tu pousses un peu là, Cindy.

— Bah, ma réputation de pitbull est en jeu.

Kay lui fit un large sourire.

— Tu vois le 4x4 ?

— Oui.

— Prends une photo de la lunette arrière.

— D'accord, Kay. Je vais le faire.

— J'ai un scoop pour toi : la victime est une petite célébrité. S'il meurt, ça va faire les gros titres.

2.

Kendall agita son doigt sous le nez de Cindy, un avertissement amical.

— Merci, articula Cindy.

Et avant que Kay ne la rattrape, elle se glissa sous la bande jaune, s'approcha à moins de quinze mètres de l'arrière du 4x4, et prit une photo.

Elle était retournée de l'autre côté du cordon de police quand Jeb McGowan sortit de la foule et vint vers elle. McGowan avait l'air d'un artiste avec ses cheveux gominés et ses lunettes bicolores. Il jouait le rôle du jeune journaliste brillant, en charge des affaires criminelles quand il bossait pour le *LA Sun Times*. Il avait tenu une chronique quotidienne – comme elle – et avait donné des interviews sur les chaînes d'information du câble après son reportage sur le bourreau de la Marina, deux ans plus tôt.

À l'époque, McGowan avait sous-entendu que San Francisco était une petite ville provinciale.

— Qu'est-ce que tu fais là ? demanda-t-elle.

— Ma copine a de la famille à Frisco. Elle a besoin de la voir plus souvent. Alors tu vas faire quoi ?

D'abord, arrête de dire Frisco, songea Cindy.

McGowan n'allait pas la lâcher.

— Allez, Cindy !

Oui, c'était bien le problème avec lui. Rien ne l'arrêtait. D'accord, on disait la même chose d'elle. Mais selon Cindy, Monsieur Smart n'avait pas l'esprit d'équipe et n'hésiterait pas à la pousser sous un bus pour lui ravir la première place. Ou alors il lui collerait aux baskets comme un vieux chewing-gum et ferait tout pour l'enquiquiner.

— Bye, Jeb.

Elle se retourna, comme pour protéger l'écran de son téléphone du

soleil matinal, mais il continua à parler.

— J'ai échangé quelques mots avec une cliente avant qu'elle s'enfuie. J'ai son nom et de bonnes citations sur la pagaille après les coups de feu. J'ai une idée, Cindy. Et si on écrivait cette histoire ensemble ?

— Tu as le nom de la victime ?

— Je l'aurai.

— J'ai déjà mon angle d'attaque. À plus tard, Jeb.

Cindy s'éloigna de McGowan, et quand elle eut pris assez de distance, elle agrandit l'image de la vitre arrière de la Porsche. Un mot avait été dessiné d'un doigt dans la poussière.

Était-ce *Répétition* ?

Elle prit une grande inspiration et améliora la définition jusqu'à ce que les lettres soient nettes. C'était une bonne image pour la une du journal et, pour une fois, aucun de ses amis de la police de San Francisco ne lui avait dit : « C'est confidentiel. »

Tout en se dirigeant vers sa voiture, Cindy s'interrogea : *Répétition de quoi* ? Était-ce un slogan ? Quelle que soit la motivation du tueur, il leur indiquait que ce n'était qu'un début.

Cindy appela Henry Tyler, le directeur et rédacteur en chef du *Chronicle*, et lui laissa un message pour lui expliquer que sa source était un agent de police et qu'elle continuait ses recherches pour découvrir l'identité de la victime.

De retour dans sa voiture, elle écouta la radio de la police, espérant apprendre le nom de la victime. Puis elle appela Rich pour lui raconter ce qu'elle venait de voir.

Il savait sûrement de qui il s'agissait.

3.

Yuki Castellano rangea son sac dans le tiroir de son bureau, quitta la pièce et se dirigea vers l'ascenseur.

Assistante du procureur général de San Francisco, elle poursuivait en justice un jeune paumé de dix-huit ans qui avait eu la mauvaise idée de servir de chauffeur à un trafiquant de drogue.

Deux mois auparavant, un contrôle de routine avait mal tourné. Le véhicule interpellé avait un clignotant cassé et des plaques d'immatriculation volées. Le policier s'approchait du conducteur quand le passager était sorti du véhicule et lui avait tiré dans le dos.

Le coéquipier du policier à terre avait riposté, sans succès, et tiré sur la voiture des fuyards, qui avait filé sur l'autoroute 1. Il avait appelé les secours et était resté auprès de son collègue mourant.

Quelques kilomètres plus loin, les véhicules de police lancés à la poursuite de la voiture volée la forcèrent à emprunter la voie la plus à droite et finirent par la bloquer. La police découvrit que le passager s'était sauvé, laissant au volant un adolescent, Clay Warren, et une importante cargaison de fentanyl.

L'agent qui avait écopé d'une balle était mort sur place.

Clay Warren était détenu pour plusieurs chefs d'accusation. La drogue saisie avait été évaluée à un million de dollars. Warren et la voiture avaient été identifiés par le partenaire du policier décédé. Les experts scientifiques avaient trouvé des centaines d'empreintes, anciennes et récentes, dans le véhicule, mais aucune correspondance dans leur banque de données.

Ce salaud portait sans doute des gants, ou n'avait pas touché le tableau de bord, ou bien c'était son premier crime, et il n'était pas dans le système.

Yuki en doutait.

De sorte qu'au lieu du trafiquant-tueur, c'est le chauffeur qui se retrouvait sur la sellette.

Le procureur poursuivait Clay Warren pour trafic de drogue dans une voiture volée et complicité de meurtre d'un policier, mais il était évident qu'il servait de bouc émissaire. Yuki avait espéré que Warren dénoncerait le dealer en fuite, mais le jeune homme ne voulait pas passer pour une balance et s'était rétracté.

Se servant de la paroi de l'ascenseur en acier inoxydable comme d'un miroir, elle appliqua du rouge sur ses lèvres et arrangea ses cheveux, puis sortit au septième étage et alla voir le sergent Bubbleen Waters à son bureau.

— Salut B. J'ai rendez-vous avec le prisonnier Clay Warren et son avocat.

— Ils sont là, Yuki. Attends une seconde.

Elle saisit le téléphone du bureau, appuya sur un bouton, et lança :

— Randall, la porte, s'il te plaît.

Un gardien apparut, les portes de métal s'ouvrirent avec un claquement, puis les verrous se refermèrent derrière Yuki. Le gardien l'escorta jusqu'à une petite pièce aux murs de béton équipée d'une table et de chaises, dont deux étaient déjà occupées. Clay Warren portait le traditionnel uniforme des prisonniers orange et était menotté. Son avocat, Zac Jordan, avait les cheveux longs et arborait une chemise rose, un blazer kaki, un jean, et un clou en or à l'oreille gauche.

Zac adressa à Yuki un sourire chaleureux et se leva pour lui prendre la main, qu'il serra dans ses paumes.

— Content de te voir, Yuki. Désolé de le dire, mais je n'ai rien pu en tirer. Peut-être que Clay t'écoutera.

4.

Zac Jordan travaillait *pro bono* pour la Defense League, un groupe qui représentait les pauvres et les personnes en situation de détresse.

Durant une brève période, Yuki avait collaboré avec Zac Jordan, et elle pouvait affirmer que son client avait de la chance de l'avoir.

Dans cette affaire, Clay Warren risquait une importante peine de prison pour s'être trouvé dans la mauvaise voiture au mauvais moment.

Yuki s'assit et demanda :

— Comment ça va, Clay ?

— Au top.

Clay Warren faisait plus jeune que son âge. De petite taille, il avait les cheveux blonds et le nez retroussé, mais lorsqu'il levait les yeux, son regard gris était dur. Après avoir rapidement examiné Yuki, il baissa les yeux sur ses mains, dont les menottes étaient attachées à un anneau au milieu de la table. Il semblait résigné.

— Clay, on en a déjà parlé, un agent de police est mort. Vous savez qui l'a tué. Je vous demande de nous aider à retrouver le coupable. Sinon, moi, je ne peux pas vous aider, et vous serez inculpé pour complicité de meurtre et possession de drogue, et jugé comme un adulte. Vous risquez la prison à perpétuité.

— Pour avoir conduit la voiture.

— Oui. Vous comprenez ? demanda Yuki. Vous êtes complice du meurtre d'un policier. Si vous nous aidez à attraper le tueur, le procureur acceptera de passer un marché. Il peut réduire considérablement votre peine, Clay.

— Je ne sais rien. Je conduisais. J'ai entendu la sirène. Je me suis garé et on m'a mis toutes ces conneries sur le dos. C'est pas normal. Vraiment pas. J'ai fait un excès de vitesse, rien d'autre.

— Et la drogue dans la voiture ? Où avez-vous dégotté un million de

dollars de fentanyl ?

Yuki savait que le procureur avait un coupable en tête. Le policier qui avait vu son coéquipier mourir sur la chaussée avait passé en revue les portraits des suspects potentiels, les barons de la drogue, et avait cru reconnaître Antoine Castro, mais il n'en était pas absolument certain.

— Vous êtes prêt à payer pour une racaille comme Antoine Castro ?

Le gamin secoua la tête.

Castro était sur la liste du FBI des criminels les plus recherchés de la planète. À l'heure qu'il était, Yuki était prête à parier qu'il avait quitté le pays et pris une nouvelle identité.

— Mentir ne vous aidera pas, Clay. Je connais la procureure adjointe. Je vais négocier pour vous.

— Bon sang ! cria Warren, foutez-moi la paix !

Yuki imaginait que si le tueur-dealer était Castro, il avait parlé au gamin. Pour le mettre en garde.

Tu parles, t'es mort.

Clay Warren ne dirait pas un mot. Yuki se leva.

— Je suis désolée, Zac.

— Tu auras essayé.

Elle regagna la porte, le gardien lui ouvrit et laissa Zac Jordan seul avec son client, un gamin effrayé qui allait mourir en prison. Ce n'était qu'une question de temps.

5.

Vendredi matin vers 9 heures Jackson Brady, lieutenant de la criminelle et chef de la police, entra dans l'open space.

Pendant que l'équipe de nuit sortait, celle de jour arrivait avec du retard, en lançant « Bonjour, chef ! » et « Yo, Brady ! ». Le lieutenant fit un signe de tête à Chi, Lemke, Samuels, Wang, et continua son chemin.

À l'entrée de la vaste pièce, deux bureaux étaient collés l'un contre l'autre, face à face. Celui de Boxer et celui de Conklin. Brady avait été leur partenaire lorsqu'il était entré dans la police de San Francisco. Plus d'une fois, il avait fait front à leurs côtés, sous une pluie de balles. Il avait toute confiance en eux. Et ferait n'importe quoi pour eux.

Brady s'installa dans le fauteuil de Boxer. Il observa Conklin par-dessus le petit bazar personnel de Lindsay, écarta la tête de la lampe à col de cygne, une pile de dossiers et une tasse pour faire de la place à ses coudes.

Conklin leva les yeux :

— Ça va, lieutenant ?

Brady savait qu'il avait une mine de déterré. Trop d'heures au bureau. Trop de malbouffe. Trop peu de sommeil. Dix-huit heures d'inquiétude par jour. Son col de chemise l'étranglait. Il desserra sa cravate. Et ôta le premier bouton.

— D'après ce que j'ai compris, dit Brady, Boxer a eu un rendez-vous chez le médecin hier après-midi. Un bilan. Elle a appelé pour me dire : « Je vais bien, chef. Le médecin a dit que je devais prendre du temps pour moi. »

— Elle m'a dit la même chose, répondit Conklin.

Brady songea à l'époque où Boxer était très malade. Elle avait posé deux mois de congés avant de reprendre du service. Elle affirmait alors se sentir parfaitement bien. Et maintenant ?

— Tu penses qu'elle va bien ? interrogea Brady.

— Elle va bien, confirma Conklin. Le médecin lui a dit qu'elle ne devrait pas s'épuiser, c'est tout. Alors sa sœur a pris la gamine infernale, et Lindsay et Joe sont partis on ne sait où pour le week-end, peut-être prolongé. Tu sais, Brady. La plupart des gens *prennent* leurs week-ends.

— Oh, vraiment ? Je n'en connais pas beaucoup.

Brady rassembla les stylos et les crayons éparpillés sur la table et les rangea dans un mug en céramique.

— Ce qui m'inquiète, c'est ton apparence, dit Conklin.

— Laisse tomber.

Brady faisait deux boulots depuis que le chef Warren Jacobi était à la retraite. S'asseoir dans le fauteuil de Jacobi au cinquième étage et diriger le département criminel lui donnait l'impression de se cogner la tête contre une portière de voiture.

Le maire lui mettait la pression : *choisissez l'un des deux jobs ! Décidez-vous* !

Brady en avait parlé avec Yuki, qui lui avait donné des conseils éclairés, en exposant les faits comme une avocate : « Je suis sûre que tu peux assumer plus de responsabilités tout en travaillant moins. Je peux aussi te dire que la criminelle est ton point fort. Tu adores ça. Mais tu dois prendre une décision rapidement, sinon le maire va le faire à ta place. »

— Je peux travailler avec Chi et McNeil jusqu'au retour de Boxer, dit Conklin.

— Ouais. Bonne idée.

Brady laissa Conklin et grimpa l'escalier de secours d'un étage, jusqu'au cinquième. Quand il arriva à son bureau, son assistante, Katie, lança :

— Lieutenant, j'allais vous chercher. Regardez ça.

Il s'installa à son bureau. Katie se pencha sur son épaule pour ouvrir la une du *Chronicle* en ligne, avec le gros titre : « Roger Jennings touché par un tir au Taco King ». Puis elle ajouta :

— Il est dans un état grave.

Jennings était un joueur de base-ball proche de la fin de sa carrière professionnelle.

Pourquoi voudrait-on l'assassiner ?

6.

À peine sortie du cabinet de mon médecin, j'avais appelé Joe et lui avais répété les paroles du Dr Arpino : « Lindsay, prenez un peu le temps de vivre. Partez quelques jours. Faites un break. »

Mon cher mari m'avait répondu : « Je m'occupe de tout. »

J'avais laissé un message à Brady et Conklin : « Je prends un congé. »

Ces mots firent leur petit effet.

Après quoi, avec nos téléphones enfermés dans le coffre, Joe et moi avions pris la direction du nord. Nous traversions à présent le Golden Gate en regardant les voiliers qui voguaient sur les eaux miroitantes de la baie.

Joe était au volant.

— Ce n'est pas vrai, dis-je.

— Si, c'est vrai. Tu es venue à l'aéroport. Tu as dit : « Je te veux. Et je veux le jet. »

J'éclatai de rire.

— Tu es folle.

— Tu te souviens de la compagnie d'aviation ?

— Oh, oui.

— Plus fort, ma chérie.

— Oh, OUI !

Nous éclatâmes de rire.

Joe et moi nous étions rencontrés dans le cadre de notre travail, tous deux à la tête d'un groupe d'action conjointe de la police et du département de la Sécurité intérieur chargé d'arrêter un terroriste qui projetait de répandre un poison mortel pour neutraliser les membres du G8 à San Francisco. Il avait tué beaucoup de gens, dont un de mes proches, avant que nous ne l'arrêtions et le mettions hors d'état de

nuire.

Je repoussai ce souvenir et déclarai :

— Tu te rappelles la fois où on a laissé tomber le G8 pour aller enquêter à Portland ?

— Comment l'oublier ? Dans cette salle de conférence, avec une douzaine de personnes qui planchait sur un meurtre relevant de la sécurité nationale, tu m'as lancé : « Si vous continuez à me regarder comme ça, directeur adjoint Molinari, je n'arriverai jamais me concentrer. »

Je me mis à rire.

— Je te l'ai dit plus tard. Pas devant tout le monde !

J'étais sûre d'avoir raison, mais il était également vrai que travailler avec Joe dans un tel climat de peur et de tension avait créé entre nous une magie incroyable. Et avant que je ne quitte Portland pour San Francisco, nous étions tombés amoureux. Follement.

Tout avait-il été parfait à partir de ce moment-là ?

Bien sûr que non. Nous habitions chacun à un bout du continent, nous avions connu les montagnes russes de la relation à distance pendant un certain temps, soignant de temps à autre notre solitude et notre nostalgie par des aventures, jusqu'à ce que Joe abandonne son travail et déménage dans la baie de San Francisco.

Environ un an après notre mariage, j'avais donné naissance à Julie Anne Molinari alors que j'étais seule à la maison, par une nuit sombre et orageuse, à cause des lignes électriques coupées un peu partout dans la ville. Pendant que je haletais, poussais et criais, entourée de pompiers, Joe était à vingt-cinq mille pieds au-dessus de ma tête, totalement ignorant de la situation.

Il avait rattrapé le temps perdu avec notre petite fille et moi quand il était enfin rentré à la maison. Joe Molinari, consultant pour une agence de renseignement et papa poule.

— Où es-tu, Lindsay ?

— Je suis juste là.

Je me penchai pour l'embrasser. J'étais plongée dans mes souvenirs.

— Où es-tu, toi, Joe ?

Il posa sa main sur ma cuisse.

— Je suis là, Blondie, à me dire combien tu es une bonne mère, et combien je t'aime.

— Moi aussi, je t'aime, tu sais.

Ce week-end, Julie était à la plage avec sa tante Cat, deux cousines,

et Martha, le meilleur chien du monde, pendant que Joe et moi étions tels deux gamins amoureux de quarante ans passés.

Joe alluma la radio et trouva la station parfaite.

Nous roulions tranquillement. Il faisait un temps magnifique, les voiliers glissaient dans la baie, et nous chantions de vieux tubes : « *Free to do what I want any old time.* »

Parvenus à destination, Joe et moi étions comme en pleine lune de miel.

7.

Joe ralentit et se gara devant un simple bâtiment de deux étages, en galets et rondins, en plein cœur d'un écrin de verdure. Je reconnus l'endroit grâce à des photos de la vallée de Napa. C'était, disait-on, l'un des meilleurs restaurants du monde, et ce depuis vingt ans.

Oui, le meilleur du *monde*.

— Le French Laundry ? m'écriai-je. Sérieusement ?

J'avais lu des articles sur la difficulté d'obtenir une table dans cet établissement, porté aux nues par les gastronomes de la Terre entière et lauréat de trois étoiles au Michelin. Le délai d'attente pour une table à déjeuner était d'environ deux mois.

— Tu n'as pas pu réserver hier.

— J'ai des relations, répondit Joe avec un sourire espiègle.

— Waouh.

Après le régime hamburger-café lié à notre métier, je n'étais pas certaine de savoir apprécier un repas gastronomique. Mais maintenant, je savais pourquoi Joe m'avait demandé de porter une robe – et, oh surprise, j'en portais une. Un imprimé bleu marine et blanc, avec un cardigan en cachemire bleu assorti.

Je retirai le bandeau de ma queue-de-cheval blond sable, rabattis la visière et me regardai dans le miroir.

Je relevai mes cheveux et me pinçai les joues. J'avais bonne mine.

Le jardin de la ferme contiguë au restaurant se trouvait de l'autre côté de la rue et était ouvert aux visiteurs, un endroit charmant pour une promenade. J'informai Joe que j'avais besoin de mon téléphone pour prendre des photos. Il sortit de la voiture et ouvrit le coffre.

À ce moment-là, un van s'arrêta à côté de notre voiture et la vitre côté passager s'abaissa. Je ne vis pas le conducteur, mais je l'entendis parfaitement.

— Joeeeey !

Joe répondit sur le même ton.

— Dave, mon salaud !

Je le regardai s'approcher du van, ouvrir la porte, se pencher vers le conducteur et l'étreindre. Puis il revint vers moi :

— Tu vas enfin rencontrer Dave !

Lorsque Joe parlait de David Channing, c'était toujours avec un mélange de nostalgie et de tristesse. Il avait été le colocataire de Joe à l'université Fordham, dans le Bronx. J'avais vu des photos d'eux sur le terrain – Dave était quarterback et Joe receveur – et de l'équipe qui poussait des cris de victoire. À l'époque, ils étaient tous les deux grands, costauds, beaux… et si jeunes.

Joe m'avait raconté qu'après une victoire contre Holy Cross par une belle journée comme aujourd'hui, un coup de froid était tombé sur la région, et une tempête de neige avait soufflé de l'ouest. Dave conduisait sa petite amie Rebecca chez elle, à Croton-on-Hudson, à environ quarante-cinq minutes en remontant le Taconic, une belle route sinueuse au cœur d'un parc magnifique.

En cette fin d'après-midi, la neige avait fondu et s'était transformée en boue glacée. Dave avait pris un virage où un affleurement rocheux lui cachait la vue d'un véhicule qui avait perdu le contrôle et s'était arrêté en travers des deux voies. Il avait freiné, était parti en dérapage, et avait percuté la voiture au milieu de la route, tandis qu'un autre véhicule roulant à vive allure lui était rentré dedans par-derrière.

À la fin, trente-deux véhicules s'étaient encastrés dans un atroce carambolage. Rebecca était morte sur le coup. La colonne vertébrale de Dave avait été écrasée, et le jeune homme plébiscité par des équipes de la National Football League avait eu les jambes paralysées.

Ses parents, Ray et Nancy, l'avaient ramené à la maison, dans leur petit domaine viticole situé près de Napa, où il avait subi plusieurs années de rééducation douloureuse. Au fil du temps, Dave s'était isolé de ses amis et du reste du monde. Dernièrement, il tenait la comptabilité de l'entreprise familiale, dirigeait un groupe de soutien pour paraplégiques et pleurait la mort de sa mère, emportée par un lymphome. C'est tout ce que Joe savait.

Joe ouvrit ma portière, me tendit la main et m'aida à sortir.

— J'attends ce moment depuis longtemps, Linds. Viens, je vais te présenter.

8.

David Channing pivota sur lui-même, recula son fauteuil et demanda à Joe de le suivre.

Il lui lança un ballon de football américain imaginaire et Joe prit son élan pour bondir et l'attraper en plein vol, avant de courir vers une ligne invisible et de poser le ballon à terre, dans la zone de but.

Dave partit d'un grand éclat de rire pendant que Joe faisait la danse de la victoire. Puis il sourit timidement et me tendit la main pour serrer la mienne, ce que je transformai en étreinte.

— Ce n'est pas original, lança-t-il, mais Joe m'a beaucoup parlé de vous.

— Moi aussi. Il ne tarit pas d'éloges à votre sujet.

Joe serra l'épaule de son ami.

— On y va ?

— J'adorerais me joindre à vous, Joe, mais je voulais juste faire la connaissance de Lindsay. Maintenant, je dois rentrer.

— C'est hors de question ! Je ne t'ai pas vu depuis trois ans ! On va déjeuner ensemble. Tous les trois. C'est moi qui invite.

Dave protesta. C'était notre week-end, un déjeuner romantique en tête à tête nous attendait, et il ne voulait pas être la cinquième roue du carrosse – mais il n'avait aucune chance.

Je l'entendis bougonner : « Toujours aussi tête de mule, hein ? » pendant que Joe nous poussait vers le restaurant et nous tenait la porte d'un bleu brillant. Le maître d'hôtel nous accueillit chaleureusement, gratifiant Dave d'un « Davy ! » avant de nous conduire à notre table. Je pris place entre les deux hommes.

— Ce sont des amis, précisa Dave.

— Je crois que nous allons prendre le cabernet Channing.

Cela me semblait parfait.

Claire Washburn, ma meilleure amie, était venue l'année précédente pour son anniversaire et m'avait résumé l'expérience très simplement : « Un repas au French Laundry change ta vie. »

Je ne doutais pas une seconde d'elle. En fait, je ne me rappelais pas qu'elle ait jamais eu tort sur quoi que ce soit. Cependant, je n'étais pas convaincue qu'un simple repas puisse changer ma vie, même pour une journée. Les lasagnes de Joe étaient bel et bien fabuleuses, et c'était sans doute ce que j'avais goûté de meilleur… au monde.

La salle principale était confortable et accueillante, avec ses murs couleur sable, une douzaine de tables rondes, un plafond à caissons et des appliques entre les fenêtres.

Un garçon nous donna les cartes.

— Je recommande le menu dégustation. La version d'aujourd'hui ne sera jamais resservie exactement à l'identique.

Lisette, notre serveuse, abonda dans son sens. Un rapide coup d'œil au menu m'annonça un parcours de neuf plats de cuisine française classique de niveau trois étoiles. Et tout au long du parcours, des vins à déguster.

Je n'étais pas une as des maths, mais il était facile de deviner que ce déjeuner pour trois allait coûter plus de mille dollars.

Peut-être bien plus.

Joe passa son bras autour du dossier de ma chaise et me rapprocha de lui.

Dave s'excusa de ne pas être venu à notre mariage, je lui répondis qu'il avait tout de même été avec nous.

— J'ai adoré ton cadeau de mariage.

Il rit.

— Tout le monde n'aurait pas apprécié un coffre ancien pour armes à feu.

Joe et moi criâmes de concert :

— On l'adore !

9.

Avant l'arrivée du premier plat, les deux vieux copains rattrapèrent le temps perdu en évoquant leurs amis : qui avait épousé qui, qui était entré en politique, qui était mort.

Le tartare de saumon fut servi dans un petit cône. Adorable. Mes papilles gustatives furent mises sens dessus dessous, mais elles se ressaisirent à temps pour goûter ce que Lisette déclara être l'un des plats emblématiques du French Laundry : deux huîtres dans leur coquille, agrémentées de perles de tapioca, et du caviar Regiis Ova servi dans une petite coupelle blanche. Je plongeai ma fourchette dans la coquille et portai à ma bouche le délice, crémeux, onctueux et salé.

C'était bon. Très bon. Je pensais encore aux textures et aux goûts inhabituels quand arriva la suite de ce repas de rois. Je ne fus pas vraiment convaincue par les joues de porc et les petits pois à la crème, les nectarines marinées, l'œuf de poule rouge à la coque à l'enveloppe fine comme de la porcelaine. Mais d'après les expressions extatiques à notre table, comme partout autour de nous, je comprenais pourquoi le French Laundry était une référence en matière de bon goût et de gastronomie.

Trois heures plus tard, alors que nous sirotions notre café et dégustions un choix de douceurs, nous réussîmes à faire parler Dave.

— Joe a dû te le dire, Lindsay, ma mère est décédée juste avant votre mariage. Mon père et moi avons toujours été proches. Mais travailler ensemble nous a amenés à devenir amis – je ne sais pas comment en parler autrement.

Il soupira. Joe posa sa main sur le bras de Dave et lui demanda ce qui n'allait pas.

— Papa est malade, répondit Dave. Il est à l'hôpital. Et je suis très inquiet.

— Pourquoi ? Que s'est-il passé ?

— Il a un anévrisme de l'aorte thoracique dû à une hypertension

artérielle. Sa taille pourrait nécessiter une intervention chirurgicale. Son médecin lui a prescrit des bêtabloquants, il dit que c'est l'âge. Mais je n'y crois pas. Il a soixante-douze ans. Et il n'a jamais été malade.

— Je suis désolé de l'apprendre.

— Si tu as un peu de temps, je sais qu'il aimerait te voir. Il était ton plus grand fan.

Joe baissa la tête. J'étais pratiquement certaine qu'il se remémorait ses années de football américain à l'université, revoyant leurs deux familles crier des encouragements depuis les gradins.

Il leva les yeux et regarda son ami.

— Quand veux-tu que je vienne ?

10.

Une fois revenus sur le parking, je déclarai :

— Dave est génial. Je suis triste pour lui.

— C'était chouette de le voir. Hé, tu es sûre que ça ne te dérange pas ?

— Bien sûr que non. Va voir son père, je vais en profiter pour aller au spa.

Joe hocha la tête.

— Je serai rentré pour dîner.

— Parfait.

Je pensais à un massage, un onguent exotique. Faire flipper les gars au boulot en me faisant faire une manucure. J'entendais d'ici Brady lancer : « Qu'est-ce qui t'arrive, Boxer ? »

Je souris, mais quand je me tournai pour lui raconter ma blague, Joe était plongé dans ses pensées. Il me jeta un coup d'œil.

— Je ne peux m'empêcher d'imaginer ce que sa vie aurait été sans cet accident. (Après un silence, il reprit :) Je pense que beaucoup de joueurs de football professionnel voient leur vie brisée. Pas seulement sur le plan physique, mais à cause de la célébrité, de l'argent, des déceptions et de tout le reste. Je suis heureux qu'il soit le Dave que je connais aujourd'hui.

Je hochai la tête en signe d'approbation.

— Et toi, ma belle ? Comment tu as trouvé le déjeuner ?

— Fabuleux. Le meilleur repas de ma vie, et tu sais pourquoi ? Parce que c'était ton idée. Tu as organisé ce merveilleux moment en un rien de temps. Tu as appelé Dave et tout prévu. Sans parler de la fortune que tu as dépensée.

— Et la nourriture ? Ça t'a plu ?

— Eh bien, je peux être honnête ? Bien sûr, j'aurais dû apprécier

l'agneau de la ferme, le steak, la purée de pois verts et tout le reste, mais tu sais ce que j'ai préféré ? Tu vas sûrement me trouver folle.

— Laisse-moi deviner… Le petit beignet glacé à la fin. Comme un mini Krispy Kreme.

— Bah ! Comment tu le sais !?

— Et d'une, tu es un flic. Et de deux, tu faisais des bruits de bouche très sexy.

— Euh… Peut-être que je pensais à toi.

— Hélas, non.

— Comme je vais au spa, à mon retour, je serai détendue, rêveuse, et parfumée de fleurs.

— J'y compte bien, gloussa Joe.

11.

Le Milliken Creek Inn était perché sur une colline en terrasse surplombant la Napa River.

Après la séance de spa, je retournai dans notre chambre et admirai la vue depuis le balcon, sa cheminée, et son immense lit, avec un sentiment nouveau. Je ne ressentais plus aucun stress. Aucune urgence. Aucune inquiétude. Je n'avais nulle part où aller et rien à faire – sauf me reposer.

J'enfilai un peignoir blanc, une paire de chaussettes et je m'étendis sur le lit king size, avec sa couette en duvet et sa tête de lit majestueuse. Je me réveillai quand Joe appela mon prénom et alluma la lumière dans la pièce qui s'assombrissait.

— Désolé, Linds. Je ne voulais pas te réveiller.

— Quelle heure est-il ?

— Environ 19 heures. 19h20. Après avoir vu Ray, Dave et moi, on a feuilleté une pile d'annuaires et d'albums photos, et ensuite, bien sûr, je lui ai raconté tout ce que Julie avait fait depuis sa naissance.

— Eh bien, vous avez rattrapé le temps perdu !

Joe éclata de rire.

— Tu veux aller au restaurant ce soir ?

Je secouai la tête. J'étais tellement bien là.

— Moi non plus. J'ai envie de prendre une douche et de me mettre au lit. Mais attends !

Il s'assit au bord du matelas et appela le room service. Il commanda du fromage, des fruits, du pain et une bouteille de sauvignon blanc, en concluant par :

— Vous avez des bougies ? Bien. Vingt minutes, c'est parfait.

Il raccrocha, se débarrassa de sa veste, et revint m'embrasser.

— Mon Dieu ! Tu sens vraiment les fleurs !

Je lui montrai mes ongles au vernis brillant, et il m'embrassa à nouveau, écartant une mèche de cheveux de mes yeux.

— Je reviens tout de suite, dit-il.

Je tapotai mon oreiller et regardai la lumière décliner par les portes-fenêtres du balcon tout en écoutant Joe chanter un vieux tube de rock sous la douche. La musique que nous avions écoutée dans la voiture lui était restée dans la tête.

— « *Do you love me? Do you love me?* »

Il déboula de la salle de bains en chantant le refrain à tue-tête en peignoir :

— « *Now… that I… can dance!* »

Je ris et lui ouvris les bras, et il vint se coucher.

Je posai ma main en travers de sa poitrine. Il me rapprocha de lui, et je penchai la tête pour l'embrasser, en mettant un peu de chaleur dans mon baiser.

— Regarde-nous. Deux huîtres dans une coquille. Pas besoin de caviar.

— Appelle ta fille avant qu'il soit trop tard.

Joe se leva, alla chercher son téléphone dans la poche de sa veste et se remit au lit. Ensemble, nous appelâmes ma sœur sur FaceTime. Ses deux petites filles piaillèrent et se battirent pour raconter leur journée à Oncle Joe. Ensuite, nous eûmes une agréable conversation avec une Julie ensommeillée, que je pouvais voir dans son lit avec Martha.

— Maman, dis « Ouaf ! »

J'obtempérai.

— Noooon. Dis-le à Martha !

Cat gloussait tandis que Julie tendait le téléphone à ma brave vieille chienne. Je me mis à aboyer sur commande. Puis Joe et moi embrassâmes notre fille par écrans interposés et lui souhaitâmes bonne nuit.

Une fois que nous fûmes à nouveau seuls, Joe m'expliqua que Ray Channing avait une mine épouvantable, mais qu'il était réellement heureux de le revoir après tant d'années.

— Il m'a dit que je n'avais pas changé.

Nous éclatâmes de rire, puis le room service frappa à la porte.

Nous bûmes du vin et mangeâmes un morceau. Ensuite, Joe posa une bougie dans son petit globe de verre sur la commode et poussa le chariot dans le couloir avant de verrouiller la porte.

Il enleva son peignoir et le jeta sur une chaise, revint dans le lit et m'aida à me défaire du mien.

— J'ai un aveu à te faire.

— Maintenant ? Tu aurais préféré que mon torse soit moins poilu ?

— J'adore ton torse poilu. Et les macaronis au fromage – et homard. C'était mon plat préféré.

— Meilleur que le mini-beignet ?

— Je n'ai jamais rien mangé d'aussi bon.

Joe éclata de rire.

— Macaronis au fromage.

— Et homard !

— J'ai compris. J'imagine qu'il existe une recette pour ça.

À environ 20 h 30, nous faisions l'amour avec suffisamment de bougies autour de nous pour voir nos prunelles briller.

— Qu'est-ce que tu as dit, Blondie ?

— J'ai tellement de chance.

— Moi aussi, j'ai de la chance.

12.

Vingt minutes après avoir dit au revoir ma fille, mon mari et mon border collie, je garai mon Explorer sur Harriet Street.

Le bureau du médecin légiste était tout proche. Je voulais voir ma meilleure amie ; je pensais qu'un café avec Claire serait une agréable entrée en matière pour mon retour au travail ce lundi matin.

Je poussai les lourdes portes vitrées et lançai « Salut ! » à Patrick, le nouvel assistant, qui me répondit :

— Le Dr Washburn est à vous dans une minute.

Cinq minutes plus tard, Claire et Cindy franchirent la porte du bureau. Claire semblait préoccupée, Cindy avait l'air perdue dans ses pensées. Je me levai et ouvris les bras pour les serrer contre moi.

— Tes cheveux sentent merveilleusement bon, déclara la première.

— J'ai fait un masque pour cheveux. Moi ! Qu'est-ce qui vous arrive, à toutes les deux ? Qu'est-ce que j'ai manqué ?

— Le jour où tu es partie, tu n'as pas appris la nouvelle ? interrogea Cindy. Roger Jennings a été visé dans sa voiture en sortant du Taco King de Duboce Avenue.

— Je n'étais pas au courant.

— Eh bien, il a survécu quelques jours à ses blessures, mais n'a pas repris conscience et n'a pas dit un mot avant de décéder la nuit dernière. Tu sais qui c'est ? Roger Jennings ?

— Bien sûr. C'est un receveur.

— Libéré par les Athletics d'Oakland et récupéré par les Giants de San Francisco il y a environ un an.

— On a arrêté le coupable ?

— Personne n'a vu le tireur, répondit Cindy, pas même sa femme qui était assise à côté de lui.

— La balle a transpercé le cou de la victime, ajouta Claire,

sectionnant plusieurs vertèbres et artères, avant de ressortir par la nuque.

— Et une personne – le tueur en personne ou un complice – a profité de la confusion générale pour écrire *Répétition* sur la vitre arrière du Porsche Cayenne de Jennings.

— *Répétition* ? répétai-je, en réfléchissant à voix haute. La fusillade était un galop d'essai. C'était peut-être juste une victime aléatoire, une personne qui se trouvait au mauvais endroit au mauvais moment.

— Peut-être, dit Cindy. J'ai fait des recherches sur Roger Jennings. Je pense qu'il préparait sa prochaine carrière. Un peu plus dangereuse que le base-ball.

— De quoi tu parles ?

— De trafic de drogue.

— C'est un fait ?

— Des sources sûres m'ont dit qu'il vendait de la MDMA à ses coéquipiers. Peut-être à d'autres aussi. Chi et McNeil sont sur le coup. Et maintenant, ajouta Cindy, je dois y retourner.

Elle leur souffla des baisers. Puis s'en alla.

13.

Au même moment, Yuki entra.

— J'espère qu'il y a du café quelque part.

Claire désigna la cafetière, puis nous prîmes place autour d'une table pour faire le point. Elle avait travaillé tout le week-end pour retrouver les cendres de cinq corps calcinés dans l'incendie d'une maison de crack dans le Tenderloin.

— Attendez la suite : la cause de la mort peut être overdose, inhalation de fumée, blessure par balle, tout à la fois, ou rien de tout cela. Je doute de pouvoir identifier ne serait-ce qu'un seul corps.

— On pense à un incendie criminel, dit Yuki, mais une pipe à crack a très bien pu tomber sur une pile de journaux. Tout le monde aurait été trop défoncé pour s'en rendre compte.

Claire se leva de son bureau.

— Je reviens tout de suite.

Je demandai à Yuki comment se déroulait son affaire.

— Mon prévenu, Clay Warren… Quand je travaillais avec Zac, je me serais battue pour que ce gosse soit libéré. J'aurais plaidé qu'il était la victime des circonstances. Il n'était pas au courant pour la drogue. Je l'aurais poussé à dénoncer le salaud qui l'a littéralement laissé en plan. Maintenant, je vais l'envoyer en prison pour le reste de sa vie de crétin. Tu parles d'une dissonance cognitive, soupira-t-elle.

Elle demanda des nouvelles, et je lui répondis que Joe et moi étions épuisés car Julie n'avait pas voulu dormir la nuit précédente.

— On a fait un compromis : on a laissé Julie et Martha dans notre lit, et nos ronflements ont fini par les assommer. Après ça, j'ai entendu : « Maman ! Je vais être en retard à l'école ! »

Yuki riait quand Claire revint et se rassit à sa place. Elle but une gorgée de café et poussa un profond soupir.

— Ça va ?

— Oui, répondit-elle. Je me suis aspergé le visage d'eau froide. Je veux identifier les victimes de cet incendie avant de rentrer chez moi. Alors, dis-moi, Linds. Vous êtes allés au French Laundry ?

L'assistant de Claire frappa, passa la tête et lança :

— Désolé de vous interrompre. Sergent, l'inspecteur Conklin vient d'appeler. Il vous attend à l'étage.

Notre petit conciliabule étant terminé, j'étreignis Claire pour lui dire au revoir. Yuki et moi remontâmes la longue coursive qui reliait le bureau de la médecine légale au Palais de justice.

Nous prîmes l'ascenseur. Yuki descendit au troisième étage. Moi au quatrième. Je repérai mon coéquipier à l'entrée de la salle de la brigade, en train d'enfiler sa veste.

— Ah ! Bien, tu es là, Boxer ! lança Rich Conklin. Double homicide à Saint Francis Wood. On nous attend.

14.

Conklin et moi dévalâmes l'escalier de secours et traversâmes le hall au pas de course jusqu'à la sortie principale sur Bryant. Il me fit un topo.

— Les victimes sont Paul et Ramona Baron.

— Le producteur de disques ?

— Lui-même.

Je me représentai Baron. Cheveux noirs. Un petit homme nerveux avec une personnalité exubérante.

L'image que j'avais en tête était celle du producteur célébrant un récent contrat de cinéma, entouré d'une foule au club Monroe.

Rich reprit son compte-rendu :

— La femme de ménage, Gretchen Linder, a découvert leurs corps quand elle est arrivée il y a environ une demi-heure. L'épouse respirait encore, mais elle est morte pendant que Linder appelait les secours. Elle est toujours sur place.

Conklin s'installa au volant d'une voiture de patrouille et, pendant que je bouclais ma ceinture et allumais les sirènes, il enfonça l'accélérateur. La voiture fit une embardée. Je saisis la poignée de la portière tandis que nous fusions vers le sud-ouest, en direction de Saint Francis Wood, une enclave de vieilles fortunes, le genre de quartier où il ne se passait jamais rien. Sauf aujourd'hui.

En dehors de jurons lancés à des automobilistes stupides qui refusaient de nous céder le passage, Conklin et moi n'avions pas dit un mot jusqu'à la scène de crime.

Trois véhicules de police étaient garées devant une belle demeure ancienne. La pelouse était impeccable, les arbustes bien taillés. La propriété était parfaitement entretenue.

Nous nous garâmes entre le fourgon de la police scientifique et l'ambulance.

Je pris le temps d'admirer les alentours : les immenses villas de plusieurs millions de dollars, les rues bordées d'arbres centenaires. Deux voitures étaient garées dans l'allée des Baron, une Mercedes dernier modèle et une Audi, toutes deux rutilantes. Une Honda stationnait sur le trottoir à côté de trois véhicules de police noir et blanc, du van des experts scientifiques et de l'ambulance. Les grésillements intempestifs des radios, les aboiements de chiens, les coups de klaxon ajoutaient au chaos général, soulignant qu'un drame s'était produit.

Les enquêteurs de la police attendaient le feu vert près de leur véhicule. Des agents avaient condamné l'allée menant à la maison et établi un périmètre secondaire, pour limiter la circulation. La porte d'entrée du 181 San Anselmo Avenue s'ouvrit et Charles Clapper, le directeur de la police scientifique, sortit et nous fit signe d'entrer.

Conklin et moi nous dirigeâmes vers lui, quand nous entendîmes des cris perçants. Deux jeunes enfants, une fille d'environ quatre ans et un garçon d'environ six ans, tous deux en pyjama, se ruèrent dans la cour de derrière et traversèrent la pelouse en direction de la rue.

Conklin et moi nous mîmes en travers de leur route, tandis qu'une femme en tunique rose et en jean tachés de sang criait :

— Christopher ! DeeDee ! Venez voir Gretchen tout de suite !

DeeDee m'avait agrippé les genoux. Je soulevai la fillette dans mes bras et elle me serra très fort le cou. Rich retint son grand frère qui hurlait, jusqu'à ce que leur nounou, elle aussi en pleurs, les prenne contre elle.

Conklin me présenta Gretchen Linder, qui était totalement désemparée.

— Nous n'avons pas l'autorisation… cet homme nous a dit d'attendre dehors. C'est… Oh, mon Dieu. Leurs parents. Ces pauvres enfants. J'ai vu Ramona *mourir*. J'ai vu… Je suis responsable d'eux. Je ne sais pas quoi faire. Dois-je les emmener chez moi ?

C'était louable de sa part de vouloir ramener les enfants à la maison. Mais cela n'arriverait pas.

— Nous devons prendre votre déposition, déclara Richie. Vous voyez ce Ford gris à côté de l'ambulance ? Et si je vous emmenais tous au poste de police ? Nous allons trouver le meilleur arrangement pour les enfants, pour le moment. Et vous pourrez nous aider à comprendre ce qui s'est passé ici.

Linder hocha la tête. Puis elle l'enfouit dans ses mains et se mit à sangloter, et se sécha enfin les yeux avec sa manche.

Elle entraîna les enfants vers la voiture de police, Richie sur ses

talons.

15.

— Je n'ai jamais vu un truc pareil à l'intérieur d'une maison, dis-je.

Clapper et moi nous tenions dans le vestibule, les yeux rivés sur une salle de projection qui occupait la majeure partie du rez-de-chaussée. Des appliques murales diffusaient une lumière tamisée sur une demi-douzaine de fauteuils disposés en fer à cheval et orientés vers un mur d'immenses écrans de télévision. Des photos encadrées de Paul Baron avec des artistes qu'il avait produits étaient accrochées au-dessus d'un bar.

— On se croirait dans une entreprise, commentai-je.

— Ou le salon lounge d'un aéroport.

À l'extrémité de la salle, deux grandes portes-fenêtres ouvraient sur un espace familial, cuisine et salle à manger, les restes du petit déjeuner sur la table.

Clapper secoua la tête.

Les portes et les fenêtres étaient toutes verrouillées, sauf la porte d'entrée. La nounou l'avait ouverte avant de couper l'alarme.

— Alors quoi ? Un coup de l'intérieur ?

Charlie Clapper n'était pas seulement un ancien enquêteur de la criminelle, il était aussi extrêmement méticuleux.

— Voilà ce que je sais… Le sous-sol est occupé par le studio d'enregistrement, auquel on accède par l'ascenseur là-bas, ajouta-t-il en indiquant une porte nichée sous un escalier, et par l'escalier de la cuisine.

Le studio s'apparentait à une vaste salle insonorisée avec du matériel d'enregistrement professionnel. Pas de fenêtres. Une porte coupe-feu verrouillée ouvrait sur l'extérieur. L'air venait de bouches d'aération en hauteur. Il n'y avait aucun moyen d'entrer dans cette pièce, à moins que quelqu'un ne vous ouvre la porte.

— Tu penses qu'on a laissé le tueur entrer ?

— Patience, Boxer. Allons à l'étage. Quatre chambres et salles de bains. Et les Baron avaient un bureau attenant à la chambre principale. C'est là qu'ils ont été tués. Une balle chacun.

— Double suicide ?

— Ça m'a traversé l'esprit, mais on n'a pas trouvé d'arme dans la pièce.

Un mystérieux meurtre dans une pièce verrouillée de toutes parts. Pour de vrai ?

Clapper sourit.

— Hé, Agatha Christie ! Bah, je ne crois pas. Tu as rencontré Gretchen Linder ?

— Conklin la ramène au poste avec les enfants.

— Voilà ce qu'elle m'a raconté : elle est venue travailler ce matin à 9 heures moins le quart précises, comme d'habitude. La porte d'entrée était verrouillée. Elle a utilisé sa clé et a désactivé le système d'alarme. Elle a crié : « Bonjouuuur ! » Pas de réponse. Elle n'a pas vu les enfants, elle n'a vu personne, alors elle est montée. Ramona respirait encore. Gretchen a appelé le 911. Quand les secours sont arrivés, elle avait rendu son dernier soupir. J'ai empêché les ambulanciers de piétiner la scène de crime. D'après la température du corps de Paul, je dirais qu'il a été tué à environ 8 h 30. Il semblerait que le tueur savait à quelle heure la nounou arrivait.

— Tu me fais faire le tour du propriétaire ? dis-je.

Clapper m'entraîna dans l'escalier en colimaçon, traversa un long corridor, passa devant les portes ouvertes des chambres des enfants et des salles de bains.

Il s'arrêta sur le seuil d'une immense chambre au bout du couloir.

— Reste près de moi. On va raser les murs.

16.

Nous nous figeâmes à l'entrée du bureau des Baron.

Au centre de la pièce, un solide bureau ancien, où deux personnes pouvaient travailler l'une en face de l'autre. Derrière la table, une série de fenêtres, et sur le mur opposé, des œuvres d'art et un grand écran de télévision. Il y avait aussi un vélo d'appartement et une fontaine à eau, mais mes yeux se tournèrent rapidement vers les défunts.

— Paul Baron a reçu une balle à l'arrière du crâne, précisa Charlie.

L'homme aux cheveux noirs en jean et chemise à carreaux était tombé en travers du bureau, face à l'entrée. Le sang avait éclaboussé tout ce qui se trouvait sur la table, s'était mélangé au café et coulait sur le tapis.

Je suivis mon raisonnement.

Ramona était tombée de son fauteuil, allongée face contre terre les yeux ouverts, la poitrine en sang. Je me penchai pour l'examiner de plus près.

Elle portait des collants, un pull rose à col en V, plusieurs bagues et des boucles d'oreilles en diamant, et une chaîne en or terminée d'un pendentif en rubis cabochon juste au-dessus de l'orifice de la balle qui lui avait percé le sternum.

Comme pour le mari de Ramona, cela semblait la cause de la mort. Le tireur devait être confiant et se tenir à quelques mètres de là. Possédait-il la clé de la maison ? Connaissait-il le code de l'alarme ? Est-ce que Gretchen… Est-ce qu'elle avait fait ça ?

J'avais vu beaucoup de victimes de meurtre, mais cela faisait toujours aussi mal. Quels étaient les projets d'avenir de ce couple ? Qu'allait-il advenir de leurs enfants ?

Je fixais une petite empreinte de main ensanglantée sur la joue de Ramona – elle appartenait sûrement à DeeDee, qui avait à peu près l'âge de ma fille – quand j'entendis la voix de Clapper.

— Boxer. Boxer ! Regarde-moi.

Je levai les yeux. Il indiquait quelque chose avec deux doigts de sa main droite. À force de me concentrer, je compris qu'il me désignait les fenêtres à carreaux derrière le bureau, et décelai deux impacts de balles entourés de lézardes. Sur le sol, de minuscules éclats de verre.

— Là. Tu vois ça ?

Il était impossible de les manquer. Les deux balles avaient manifestement traversé la vitre. Mais nous étions au deuxième étage. Comment le tueur avait-il réussi à tirer de l'extérieur ?

« On va raser les murs » signifiait ne pas perturber la scène de crime et observer les fenêtres.

Il y avait un joli patio en brique en contrebas, mais pas de rebord à l'extérieur de la fenêtre, nulle part où se tenir pour faire feu.

Auraient-elles pu être tirées depuis la maison voisine ? Ou depuis le sommet de San Anselmo, deux rues plus loin ?

Je me tournai vers Clapper.

— Un tireur d'élite, soufflai-je. Et un sacré bon tireur.

Charlie passa à la suite.

— Regarde par ici, Boxer. J'aimerais examiner ce placard.

17.

Clapper et moi n'avions pas besoin d'un mandat de perquisition pour récolter des indices sur la scène de crime.

Mais toute preuve incriminante dénichée à l'intérieur d'une pièce ou d'un tiroir fermés ne seraient pas recevables devant un tribunal si, par exemple, un ami ou un associé de Baron était soupçonné d'avoir commis un crime. Une porte fermée était donc infranchissable sans mandat.

Cela dit, il y avait des « circonstances exceptionnelles ».

Si nous avions des raisons de croire qu'un tueur, voire une personne blessée, se cachait dans le placard, nous étions dans l'obligation de vérifier.

Il était raisonnable de le penser, et il m'incombait le devoir de débarrasser cette pièce d'un individu armé avant l'arrivée des experts de la police scientifique.

J'empoignai mon pistolet et dis à Charlie :

— À trois. Un…

Clapper saisit son arme.

— … deux…

Je me postai près de la porte et il cria :

— … trois !

Puis il alluma la lumière et ouvrit la porte à la volée, dont il se servit comme bouclier.

Mon cœur battait à tout rompre tandis que, pistolet au poing, j'inspectais les quatre murs du placard. Je ne vis que des étagères et des casiers remplis d'enveloppes matelassées.

— RAS, dis-je. Dieu merci.

Je remis mon arme dans son étui. Et nous enfilâmes nos gants avant d'entrer.

Au fond du placard, une armoire métallique d'environ un mètre cinquante de haut sur un mètre de large et soixante centimètres de profondeur, portes ouvertes. À l'intérieur, d'autres enveloppes et des pochettes transparentes contenant de la poudre blanche.

Clapper se tenait à côté de moi.

— S'ils géraient un trafic de fentanyl, on parle de beaucoup d'argent, là.

J'en avais la nausée. C'était une déception, un sentiment difficile à comprendre, et encore plus à expliquer. Jusqu'ici, je n'éprouvais que de la bienveillance pour les Baron. À présent, je voyais la même chose que Clapper : une drogue dure, un trafic par voie postale. Et si la drogue, c'était du fentanyl, elle était addictive et mortelle. Si les Baron étaient des trafiquants, ils m'étaient beaucoup moins sympathiques. Néanmoins, j'étais flic. Deux personnes gisaient mortes sur le sol derrière moi.

— C'est quoi ce bordel, Charlie ? On a peut-être des millions de dollars de drogue ici et personne n'a rien volé. Ils ont été assassinés par des pros. Mais pourquoi ?

— C'est quoi ta théorie ?

— Je vois deux possibilités. C'était un coup monté, planifié et exécuté minutieusement, avec un motif inconnu. Ou bien… un psychopathe armé d'un fusil longue portée a voulu jouer à Dieu ce matin. Dans les deux cas, le tireur cale son fusil sur le toit de sa voiture et regarde dans son viseur. Il voit deux personnes qu'il peut abattre avec pratiquement aucune chance de se faire prendre. Bang. Bang. Le tireur ou le psychopathe se rassoit au volant et s'en va.

— Et maintenant, renchérit Clapper, il est sur son canapé, à regarder les gros titres du journal télévisé.

Je n'aimais aucun des deux scénarios.

Joe me dirait : *Tu es sur l'affaire depuis une demi-heure, Linds, sois patiente.*

— J'ai des gars en bas qui cherchent des douilles, un mégot de cigarette, n'importe quoi, dit Charlie.

— Je vais me renseigner pour le mandat, dis-je.

18.

Conklin venait de m'envoyer un SMS : « Le juge Hoffman a signé le mandat. »

— On a le feu vert, dis-je à Clapper. Les lieux sont à nous.

Je quittai la maison des Baron par la porte latérale tandis qu'une demi-douzaine d'experts, les bras chargés de matériel, de lumières et de caméras, se dirigeaient vers l'entrée de la demeure.

Je me rappelai qu'il fallait qu'on me ramène au poste et j'allais envoyer un message à mon partenaire quand le fourgon de la légiste arriva. Je voulus échanger quelques mots avec Claire, mais la personne qui descendit du véhicule n'était pas une femme noire jamais en reste d'un commentaire ironique sur les bestioles grouillantes dans sa chambre froide. Cette médecin était blanche, délicate, avec des cheveux blonds et des lunettes à monture violette.

Je me présentai, et la pathologiste, le Dr Mary Ann Dugan, m'expliqua que le Metro l'envoyait jusqu'au retour du Dr Washburn.

— J'ai vu Claire il y a quelques heures. Vous savez ce qui s'est passé ?

— Je sais seulement que le lieutenant Brady a appelé l'hôpital et demandé un médecin pour remplacer le Dr Washburn. Et me voilà.

Claire était probablement épuisée à la maison et m'appellerait à son réveil. Je demandai au Dr Dugan d'envoyer les balles des victimes à Clapper, dès qu'elle les aurait récupérées.

— Pas de problème, répondit-elle.

Au moment où je lui donnai ma carte, j'entendis quelqu'un m'appeler. Derrière le cordon de sécurité, Cindy agitait le bras pour attirer mon attention.

Je lui répondis d'un signe de la main et me glissai sous le ruban. Elle me prit par le bras :

— Richie m'a dit que tu avais besoin d'un chauffeur.

J'éclatai de rire.

— Richie est formidable.

Mais je savais qu'en acceptant l'offre, je lui donnais le feu vert pour me cuisiner pendant les vingt-cinq minutes de notre trajet en voiture.

Elle allait être déçue.

— D'accord, Cindy. Merci.

Un homme séduisant se fraya un chemin à travers la foule et se dirigea vers moi. Âgé d'une trentaine d'années, il portait des vêtements élégants et avait l'attitude féroce d'un journaliste en quête d'un scoop. Il nous interrompit pour lancer :

— Sergent, je suis Jeb McGowan du *Chronicle*. Pouvez-vous nous dire ce qui s'est passé ici ?

Cindy me regarda, puis se tourna vers McGowan et lui jeta un regard glacial.

— Monsieur McGowan, je ne peux pas discuter d'une enquête en cours.

— Ce n'est pas grave, sergent. Je veux juste une citation.

— Désolée. C'est toujours non.

La nouvelle de la mort des Baron n'avait pas tardé à se répandre. Un hélicoptère survolait la ville. Un van de la chaîne ABC7 remonta la rue et s'arrêta devant la scène de crime.

— Ma voiture est à une rue de là. Suis-moi.

Je suivis Cindy jusqu'à son véhicule, bouclai ma ceinture, et me préparai à la tenir à distance pendant tout le trajet jusqu'au poste. Elle eut beau insister, tout ce que je lui confiai devrait rester entre nous.

Je lui expliquai que les tirs mortels de ce matin avaient fait deux jeunes orphelins, que nous n'avions aucun suspect ni témoin. J'omis de lui parler des millions de dollars de drogue dans le placard. Leur valeur restait à déterminer.

Je songeai à ce que Cindy avait dit ce matin au Women's Murder Club : un joueur de base-ball professionnel avait été abattu d'une balle dans son pare-brise alors qu'il quittait un Taco King vendredi dernier. Le mot *Répétition* avait été griffonné sur la vitre arrière du luxueux véhicule de la victime. Des sources anonymes mais fiables avaient rapporté à Cindy que Jennings vendait de la drogue.

L'exécution du joueur de base-ball s'était déroulée de la même manière que celle des Baron. Le meurtre de Taco King était-il une répétition pour les meurtres de ce matin ? Y avait-il un lien entre la drogue, Roger Jennings et les Baron ?

Je n'étais pas près d'obtenir des réponses.

Une chose était certaine, mon long week-end dans la vallée de Napa avec Joe semblait si lointain que j'avais l'impression d'avoir rêvé.

19.

Conklin et moi attendions devant l'ancien bureau de Jacobi au cinquième étage, où Brady travaillait maintenant à temps partiel.

Sa porte était fermée et Katie, son assistante, était assise à son bureau. Elle leva les yeux :

— Il n'en a que pour une minute.

Conklin alla nous chercher deux sièges le long d'un mur et nous en profitâmes pour faire le point.

— Les services de la protection de l'enfance ont les petits des Baron, DeeDee et Christopher. La sœur de Ramona, Bea, est en route. Son bateau accostera à Athènes dans quatre jours, puis elle prendra un vol pour San Francisco, et récupérera les enfants. Lui annoncer la nouvelle a été un cauchemar. Elle n'a pas voulu me croire, et quand enfin elle a compris la situation, la communication par satellite a été coupée. Terrible.

— Gretchen a-t-elle une idée de qui pouvait vouloir la mort des Baron ?

— D'après elle, ils ont beaucoup d'amis et d'ennemis, et il n'est pas facile de les différencier.

— Ah, super.

Rich prit son téléphone pour consulter ses notes. Il me montra l'écran et le fit défiler.

— Gretchen m'a envoyé une liste. Environ cent cinquante personnes invitées à la réception pour la première de leur dernier film le mois dernier, sans compter le groupe de musique et le personnel.

Je ris jaune. Nous savions tous les deux qu'on pouvait passer des semaines à vérifier les alibis du cercle des Baron et de ses associés sans rien trouver. On pouvait aussi dégotter une foule d'indices qui ne nous mèneraient nulle part.

— Peut-être qu'on aura plus de chance avec le voisinage.

Brady ouvrit la porte et passa la tête par l'entrebâillement.

— Entrez, dit-il. Asseyez-vous.

À sa mine, je compris qu'un truc clochait.

Conklin et moi prîmes place sur le canapé positionné perpendiculairement au bureau de Brady. J'étais agitée, mais m'efforçais de ne pas le montrer.

— Clapper a trouvé une presse à comprimés dans le sous-sol de la maison des victimes, déclara Brady. Encore dans son emballage. Il y avait aussi des combinaisons de protection, des balances, des pochettes transparentes, quelques grammes de poudre dans des enveloppes à leur nom et adresse. Les Baron étaient sur le point de se lancer dans le commerce du fentanyl.

Il se leva de son siège, remonta les stores et observa la circulation sur Bryant.

— À quoi tu penses, Brady ? demandai-je.

— Ne t'inquiète pas, Boxer. Toi non plus, Conklin. Vous êtes toujours sur l'affaire. Ce qui me tracasse, c'est la façon dont le fentanyl se répand, tuant des dizaines de milliers de personnes parce qu'il est cinquante à cent fois plus puissant que la morphine, et beaucoup plus fort que l'héroïne, pour une fraction de son prix. Vous savez comment ça fonctionne ?

Il n'attendit pas notre réponse.

— Tu l'achètes sur le dark web, à un prix défiant toute concurrence avec des cryptomonnaies. Les intermédiaires, des gens comme les Baron, le coupent avec du lactose ou autre, le pressent en pilules, et l'expédient dans de petites enveloppes par voie postale ou par un service de messagerie. Les clients ? Ils sont pris dans l'engrenage infernal, entre le manque d'héroïne et l'euphorie des opiacés bon marché. Pas d'aiguilles. Il suffit de le sniffer et de s'endormir. Plus c'est mortel, plus ils en réclament.

Brady avait appartenu à la police des stups de Miami. Ce sujet le touchait personnellement.

— C'est tout, conclut-il. Essayez de trouver une piste pour les Baron. Parlez à Chi et McNeil de ce joueur de base-ball qui a été tué la semaine dernière. Voyez s'il y a un lien.

Avant qu'il puisse ajouter « Et tenez-moi au courant », son portable vibra. Il lut le SMS.

— Ah, merde.

Il tapa une réponse et reposa son portable avant de se pencher sur son bureau.

— Bon, un gars s'est pris une balle entre les deux yeux après avoir déposé son fils dans une école de Los Angeles. Tué sur le coup. Pas d'autre victime.

— Quelle heure ?

— Je n'ai pas posé la question. Juste avant la sonnerie. 8 h 30 ?

— Les Baron ont été tués à la même heure. À la minute près.

20.

Claire m'envoya un texto alors que j'étais en route pour la maison.

Arrêtée au croisement de Turk Street et Webster Street, je lui répondis : « Où es-tu ? Tout va bien ?

Je suis au bureau. Appelle-moi. »

Je me garai et lui téléphonai. Elle décrocha aussitôt.

— Où étais-tu passée, Claire ? Je n'ai rien obtenu de la mystérieuse Dr Dugan.

Après un silence, elle me lança :

— Et toi, où es-tu ?

— Au croisement de Turk et Webster.

— Tu peux revenir, Lindsay ? Je voudrais te parler.

Je n'étais qu'à dix minutes du Palais de justice. Je fis demi-tour et retrouvai ma place habituelle sur Harriet Street.

Pendant le bref trajet, je passai en revue les innombrables raisons qui pouvaient pousser Claire à vouloir me parler en personne, et la plus probable à mon sens était qu'elle avait donné sa démission.

Cette histoire de maison de crack transformée en incinérateur géant était effroyable. Elle était confrontée à la mort tous les jours, mais ce cas s'avérait particulièrement pénible. Les victimes étaient probablement toxicomanes depuis longtemps, de sorte que les amis et les membres de la famille n'allaient pas contacter le service des personnes disparues. Et même s'ils le faisaient, Claire se trouvait dans une impasse. Elle n'avait aucune explication à ce qui s'était passé, aucune empreinte digitale, aucun moyen de renvoyer ces corps chez eux.

Peut-être que, pour mon amie, cet incendie était la goutte d'eau qui avait fait déborder le vase.

Je verrouillai la voiture, boutonnai mon manteau et gagnai le

bureau de la médecine légale. Des lumières brillaient à travers les fenêtres. Le réceptionniste était rentré chez lui, mais plusieurs personnes étaient assises dans la salle d'attente, dont un policier que je connaissais. Je frappai à la vitre. Diaz se leva, passa derrière le bureau de la réception et me fit entrer.

Peu après, Claire ouvrit la porte et se pencha pour me souffler :

— Je me débarrasse de cette fichue blouse et je me débarbouille. Tu veux aller boire une bière ?

Je hochai la tête. Bonne idée.

Nous allâmes au MacBain's, le bar au bout de la rue, baptisé du nom d'un capitaine de la police criminelle qui avait tenu l'établissement et dont le portrait était accroché au-dessus du comptoir. À 18 h 30, c'était rempli d'employés du Palais de justice. Un couple de tourtereaux venait de libérer une table près du juke-box.

Une chanson à l'eau de rose passait à plein tube, à vous donner des frissons dans le dos, mais au moins, nous avions une table. Syd MacBain, notre serveuse, nous apporta les menus.

— Donnez-nous une minute, dit Claire en les lui rendant.

— Deux Anchor Steam et un bol de frites, dis-je.

Syd s'en alla, et je me représentai une bulle de silence autour de notre table pour ne pas être dérangée. En un sens, cela fonctionna. L'ambiance joyeuse s'estompa. Je posai des questions à Claire sur les victimes de l'incendie, espérant l'entendre dire : « Ce maudit travail, j'en ai ras le bol, Lindsay », mais elle ne le fit pas.

— Je tousse depuis un moment, lâcha-t-elle.

J'acquiesçai. Ça, je le savais déjà.

— J'ai un cancer du poumon.

J'étais persuadée d'avoir mal entendu. C'était impossible. Pouvait-elle répéter ?

— J'ai un cancer du poumon.

Je secouai la tête. *Non, non, non.*

— Sûrement à cause des désinfectants, des rayons X et des autres substances que j'inhale pendant les autopsies. Ou tout ça à la fois.

— Claire. Tu en es sûre ? Tu as passé des examens ?

Sydney apporta les bières et l'assiette de frites. Nous ne fîmes même pas attention à elle.

— Tu en as d'autres comme ça ? dis-je

— J'ai fait une biopsie. Aujourd'hui, j'ai vu mon cancérologue. Un

carcinome. Je devais le dire à quelqu'un. Edmund n'est pas au courant. Bon sang. Je n'arrête pas de penser à Rosie.

Rosie était leur cadette, l'adorable petite dernière qui avait changé leur vie.

Claire toussa dans une serviette en papier, puis me regarda avec des yeux larmoyants.

— Il n'y a pas à s'inquiéter. Je suis médecin, tu sais.

Elle se racontait des craques, et nous mentait, à moi, à Edmund, aux gens qui l'aimaient. Voilà ce qui lui faisait si peur.

— Ne le dis à personne, souffla-t-elle.

J'agrippai les poignets de Claire.

Et nous fondîmes en larmes.

21.

Avant d'envoyer un SMS à Claire, je voulais discuter de l'assassinat des Baron avec Joe.

Il avait des décennies d'expérience dans le renseignement et avait été profiler pour le FBI pendant plusieurs années.

J'avais une nouvelle affaire sur les bras : un producteur de disques connu et sa femme, abattus dans leur maison par un tireur d'élite qui connaissait leurs habitudes. Il était sans doute au courant de leur trafic de drogue, qui en était encore à ses balbutiements. Le mobile était inconnu. Aucun suspect.

Joe aurait peut-être une idée, mais le meurtre des Baron était passé au second plan.

À présent, j'avais envie de serrer Julie dans mes bras, de passer du temps avec elle avant qu'elle s'endorme, de lui lire une histoire, si je parvenais à garder une voix ferme et à ne pas pleurer.

J'ouvris la porte de notre appartement et vis Joe dans le salon, dans son grand fauteuil en cuir. Il leva la main pour me saluer, mais il était en pleine conversation.

Martha entra dans la cuisine en remuant la queue et glapit de joie en me voyant. Je lui flattai les oreilles en lui susurrant des petits noms affectueux. Tout chez cette vieille chienne était précieux pour moi. Nous étions ensemble depuis si longtemps. Je rangeai mon arme dans le coffre-fort que Dave Channing nous avait offert, la chienne sur mes talons, et allai voir Julie.

Elle portait encore les habits que je lui avais mis ce matin pour aller à l'école. Pieds nus, assise sur le lit, elle avait un livre sur les genoux. Dès qu'elle me vit, elle s'écria :

— Maman, Martha a fait pipi par terre !

— Oh, on a oublié de la sortir ?

Elle haussa les épaules, ne voulant pas dénoncer son père.

— Tu veux aller faire un tour ? demandai-je à Martha.

C'était la question préférée des chiens, et la nôtre répondit avec un jappement enthousiaste. Oui, oui, elle voulait sortir !

Je regagnai l'entrée et mis à Martha son collier et sa laisse, puis j'aidai Julie à enfiler son manteau et à lacer ses chaussures. J'avais attiré l'attention de Joe, qui plaqua la main sur le téléphone :

— Juste une petite promenade alors, d'accord ?

J'acquiesçai et nous partîmes en balade sur Lake Street. Martha renifla le trottoir et se soulagea, puis elle nous escorta, Julie et moi, comme le font les border collies, même âgés.

De retour dans la chambre de Julie, je dénichai un pyjama propre et lui demandai de me parler de sa journée. Cela lui faisait plaisir. Je brossai les épaisses boucles brunes qu'elle avait héritées de son père, et songeai à Claire. Mes yeux se remplirent de larmes. Soudain, j'entendis Julie hululer :

— Mamaaaaaaaaan, tu m'écoutes ? C'était drôle !

Je n'avais pas entendu un mot de son histoire.

— Désolée, Julie. Raconte-moi encore. S'il te plaît.

— Non.

Je lui proposai de lui lire un livre.

— Pas tout de suite.

Elle me parla du lapin qu'un camarade de classe avait ramené à l'école, et continua à déblatérer jusqu'à ce que Joe apparaisse sur le pas de la porte.

— Et si on se faisait un câlin de bonne nuit, Miss ?

— Papa, maman n'a pas mangé.

— Alors je vais lui préparer à dîner.

Nous étreignîmes notre petite fille, je la regardai s'endormir avec Martha un petit moment, et j'éteignis la lumière.

Nous arrivions dans le salon quand le téléphone de Joe sonna. Il décrocha et répondit :

— D'accord, Dave. Bien sûr. Je t'appelle demain matin. Bonne nuit à toi aussi.

Quand il eut raccroché, nous prîmes place sur le canapé. Joe paraissait triste. En souffrance.

— Qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Ray. Le père de Dave. Il vient de mourir.

— Oh, non.

— Dave pense que Ray a été assassiné.

— Quoi ?

— Je dois retourner à Napa. Pour lui donner un coup de main.

22.

Joe et moi étions sur le canapé, dans les bras l'un de l'autre. Il parlait peu de ses années avec Dave à l'époque de la faculté.

Il m'expliqua que son ami était si mal en point qu'il n'avait pas trouvé d'autre moyen d'accepter la mort de son père que d'imaginer que Ray avait été assassiné.

— Sinon, pour lui, ça n'a aucun sens, ajouta Joe. Pourquoi quelqu'un voudrait-il tuer Ray Channing dans un hôpital ?

Je ne voulais pas briser le fil des pensées de mon cher mari, mais moi aussi, je souffrais. Des souvenirs avec Claire défilaient dans ma tête, à commencer par son regard lorsqu'elle m'avait annoncé son cancer, puis son sourire lorsqu'elle m'avait verni les ongles des orteils le jour de mon mariage. Elle était la marraine de Julie et moi, celle de Rosie. Nous étions là l'une pour l'autre chaque fois que nous avions besoin de conseils, d'amour, de soutien, et de vérité.

Je n'imaginais pas ma vie sans Claire. Et je ne voulais pas qu'elle me quitte.

Joe me serrait dans ses bras, et mon corps se mit à trembler de manière incontrôlable. Il me fit pivoter vers lui et m'agrippa les épaules :

— Lindsay, qu'est-ce qui se passe ?

— J'ai… j'ai promis de ne le dire à personne.

Ma voix se brisa. Inquiet, il resserra son étreinte.

— Dis-moi.

— Claire a un cancer.

J'éclatai en sanglots. Joe me consola, puis se laissa aller à son tour. C'était la deuxième fois que je le voyais pleurer. J'étais soulagée que Julie soit dans son lit, mais Martha perçut ma tristesse et vint poser son museau entre nous sur le canapé.

— Qu'est-ce qu'elle a dit ? demanda Joe.

— Elle a dit qu'il ne fallait pas s'inquiéter, mais elle mentait.

Joe me serrait tout contre lui. J'ai songé à ce que Claire devait traverser.

— Elle ne l'a pas dit à Edmund.

— Elle va le faire.

— Je n'y arriverai pas.

— Si. Tu vas y arriver. Tu seras forte pour Claire.

Il m'entraîna dans la chambre et nous nous glissâmes dans le lit en nous tenant la main.

La dernière fois que je regardai l'horloge, il était 3 h 40. La large paume qui attrapait autrefois des ballons de football américain se referma sur la mienne, et Joe pressa doucement mes doigts. Comme une étreinte.

Après ça, je m'endormis profondément, et quand je me réveillai quelques heures plus tard, Joe était habillé.

Il se pencha pour m'embrasser.

— J'ai fait du café et j'ai sorti Martha. Julie dort encore. Mme Rose va l'emmener à l'arrêt du bus scolaire, elle ira la chercher, et elle préparera le dîner. Je t'appelle quand j'aurai vu Dave.

Je me redressai pour l'embrasser.

— Rendors-toi, dit-il. Je t'appelle plus tard.

Quand le téléphone sonna, je m'attendais à entendre Joe, mais c'était Cindy.

23.

Cindy était à son bureau du *San Francisco Chronicle* à 6 heures du matin.

Il était 9 heures à New York, et les nouvelles arrivaient de tout le pays depuis le début de la matinée. Son scanner diffusait les appels radio de la police, des secouristes et des pompiers. Elle alluma son ordinateur portable et consulta le registre de la police de San Francisco pour trouver des informations sur l'affaire Baron. Pas d'arrestation, pas de déclaration, rien. Elle regarda ensuite le site internet de l'*Examiner*, le journal local. Pas d'inquiétude de ce côté-là. Elle vérifia les principaux organes de presse pour voir s'ils avaient publié de nouvelles informations, mais ne trouva rien, et revint aux appels d'urgence.

Comme il n'y avait rien de particulier, elle consulta sa boîte de réception – elle était pleine – et regarda s'il restait du café dans sa tasse. Elle était vide.

Elle observa à travers les parois vitrées de son bureau les journalistes, pigistes et employés qui louvoyaient entre les espaces cloisonnés pour gagner leur poste de travail. Ils déballaient leurs affaires, prenaient un café, se mettaient au boulot.

À 6 h 15, McGowan arriva à son tour.

Il s'installa à son bureau, d'où il pouvait observer celui de Cindy tout à loisir. Il posa sa sacoche contenant son ordinateur et lui fit signe. Après avoir ouvert son ordinateur portable, il traversa l'open space pour aller parler au rédacteur en chef, qui faisait sa tournée matinale.

McGowan était le pire des lèche-bottes. Une vraie limace. Beurk.

Cindy chassa cette idée, retourna à son ordinateur et ouvrit son blog sur la criminalité. Beaucoup de gens posaient des questions sur les meurtres des Baron. Parfois, ils avaient des interrogations pour elle. Mais elle n'avait rien à leur dire, pas aujourd'hui, pas encore. Elle

écrivit que l'affaire était en cours et qu'elle informerait ses lecteurs dès qu'elle le pourrait.

Bon sang. Si Lindsay ne lui avait pas demandé de garder le silence, elle pourrait faire son boulot de journaliste et sortir son scoop.

La machine à café se trouvait juste au bout du couloir. Cindy emporta son mug et, lorsqu'elle revint à son bureau, elle vit un bulletin intéressant défiler au bas de son écran.

Un trafiquant de drogue avait été tué à Chicago la veille. Les policiers avaient identifié la victime, Albert Roccio, mais n'avaient pas révélé l'affaire pendant vingt-quatre heures, le temps de pratiquer l'autopsie.

À présent, la police lançait un appel à témoins concernant la mort de Roccio.

Cindy ouvrit le site internet de la police de Chicago et chercha des renseignements. Albert Roccio avait cinquante-quatre ans et était originaire de Chicago. Il possédait un magasin sur North Broadway où il vendait des cigarettes, des bonbons, des sodas. Il avait un nombre indéterminé d'employés, qui d'après Cindy servaient de revendeurs.

Roccio était divorcé, pas d'enfants. Il sortait de son appartement pour se rendre à son travail, ses clés de voiture à la main, lorsqu'il avait été tué d'une balle dans le front.

Sa petite amie, Tonya Patton, quarante-huit ans, et son fils, Vanya, huit ans, suivaient Albert sur le perron. Une seule balle avait été tirée. La femme et l'enfant avaient été épargnés.

Tonya n'avait pas vu le tireur. Elle avait été interrogée et relâchée. En dehors de Tonya et Vanya, il n'y avait aucun témoin, aucun suspect. La police avait trouvé cinq cents grammes d'héroïne sous le tableau de bord du Subaru Forester de Roccio.

Une autre annonce défila au bas de son écran. Et cette fois, Cindy la lut attentivement.

Un trafiquant de drogue de Chicago tué à 8 h 30 heure locale lundi. Le meurtre ressemble à une exécution.

Elle appela son petit ami, Rich Conklin, qui dormait encore, elle le savait.

— Désolée, Richie, mais j'ai une info importante. C'est du lourd. Ouais, vraiment du lourd.

24.

Obéissant aux ordres explicites de l'homme qu'elle aimait, Cindy attendit deux pénibles heures pour appeler Lindsay et ne pas la réveiller.

— Linds, c'est Cindy.

— Tout va bien ? Je dois vraiment m'activer. Mais il faut encore que je repasse une chemise et que je me sèche les cheveux…

— Quelle heure est-il ?

— Tu ne le sais pas ?

— Je te le demande. Quelle heure est-il ?

— Euh… 8 h 30.

— C'est exact. Au même moment hier, les Baron ont été assassinés, à la minute près, tout comme Albert Roccio, le propriétaire d'un magasin de cigarettes de Chicago. Une balle entre les deux yeux. Les flics ont trouvé un gros paquet d'héroïne scotché sous le tableau de bord de sa voiture.

Silence au bout de la ligne.

— Lindsay ? Linds, tu es là ?

— Je t'écoute.

— C'est bien. Eh bien, je couvre cette histoire de trafiquants de drogue tués en même temps, ce qui, tu le sais, est mon boulot au *Chronicle*. Le gars de Chicago et les Baron, tous deux en possession de grosses quantités de drogue, abattus à la même heure, comme frappé par un seul coup de feu mortel.

— Je t'ai donné l'info sur les Baron officieusement, tu te rappelles ?

La voix de Lindsay était ferme. Elle avait déjà vu Cindy faire les gros titres avec de l'encre invisible.

Cindy adorait Lindsay et ne la trahirait pas, mais franchement, elle venait d'établir un lien qui était plus qu'une coïncidence : il s'agissait

d'une sorte de collusion. C'était toute la différence entre écrire : « Que faire ce week-end à San Francisco ? » et le journalisme d'investigation. Elle était sur un scoop !

— Je sais, je sais que c'était officieux. Sinon, je ne te demanderais pas ta permission.

— Respire, Cindy.

— Toi aussi, Linds.

Henry Tyler, le rédacteur en chef du *Chronicle*, toqua à sa porte vitrée, puis entra dans son bureau et prit place sur le siège en face d'elle. Il leva la main et articula : « Je peux attendre. »

— Je comprends que c'est pour toi une forme de sacrifice, disait Lindsay, mais je te donnerai un autre tuyau pour compenser. D'accord ?

Cindy s'esclaffa.

— D'accord. C'est quoi ?

— Un autre lien. Une autre exécution hier à Los Angeles à 8 h 30. Mais pour le moment, il n'est pas question de drogue.

Cindy hocha la tête à l'intention de Tyler et leva un doigt – *Juste une minute* – avant de répondre à Lindsay :

— Tu peux le confirmer officiellement ?

— Non, c'était un appel anonyme. Trouve un autre moyen. Tu ne peux pas me citer, ni moi ni mes sources proches de la police, et tu ne peux pas le relier au meurtre des Baron.

— Sinon quoi ? Je suis sur l'affaire Roger Jennings, tu sais.

— S'il te plaît. Je te donnerai le feu vert avec une citation très bientôt, mais je dois vérifier s'il y a une connexion avant que tu publies quoi que ce soit et que tu alertes les meurtriers.

— D'accord. Alors l'article sur Los Angeles ne pose pas de problème.

— Tant que tu ne mentionnes pas l'heure.

Cindy poussa un soupir exaspéré.

— OK. On se rappelle plus tard.

Elle raccrocha et salua Tyler, un homme bienveillant, aux idées farfelues, qui l'avait promue journaliste en chef de la rubrique criminelle.

— Désolé de t'interrompre. Écoute. Fais-moi une faveur, Cindy. Prends McGowan sous ton aile, tu veux bien ? C'est un bon auteur, mais il est nouveau. Il a besoin d'aide pour faire son trou ici.

— Bien sûr, Henry.

Tyler la remercia et quitta son bureau. Il sortait à peine que McGowan entrait sans frapper et prenait sa place dans le fauteuil.

— Alors, Cindy, c'est quoi le scoop sur l'assassinat des Baron ? Tyler veut qu'on bosse ensemble sur ce coup-là.

25.

Ce matin-là, j'arrivai dans la salle de la brigade avec une heure et demie de retard.

J'étais encore sous le choc de la crise que Julie avait piquée parce que Joe ne l'avait pas emmenée à l'arrêt de bus, et j'étais malade d'inquiétude à cause de la nouvelle déchirante de Claire. Le coup de fil de Cindy avait brouillé ce qu'il me restait de lucidité après une nuit sans sommeil, et une déviation de la circulation sur Bryant acheva de me mettre de mauvaise humeur.

Tout ce que je réussis à dire à Richie, c'est que la vie m'avait joué un sale tour ce matin.

Il me contempla longuement et pointa ma veste du doigt.

Je baissai les yeux sur le filet blanchâtre qui coulait sur le revers de ma veste. Même le dentifrice me narguait. Je retirai ma veste et la drapai sur le dossier de ma chaise. Mon bureau était en bazar.

— Qu'est-ce qui s'est passé ici ?

— Brady, répondit laconiquement Conklin. Tu étais encore sur ton petit nuage après ta virée vinicole. Il est légèrement obsessionnel.

— Ah ouais, tu crois ?

Je pris place dans le fauteuil à mon bureau et remis mes affaires à leur place. Lampe, calepin, la photo encadrée de Joe et Julie. J'observai mon mug, à présent rempli de stylos, et lançai :

— Du nouveau sur les Baron ?

— Clapper a appelé. Les balles ont été retrouvées, elles sont à pointe souple. L'une a été déformée à l'intérieur du crâne de Paul. L'autre a traversé Ramona et s'est écrasée dans un mur.

— C'est foutu pour la balistique.

— J'ai parlé au sergent Noble, de la police de Los Angeles, reprit Richie. Ils n'ont rien encore sur le meurtre de Peavey, mais ils veulent travailler avec nous. Et j'ai le nom de l'enquêteur principal sur

l'exécution de Chicago. J'ai laissé un message. Il n'a pas rappelé.

Conklin me tendit un papier poisseux par-dessus le petit espace qui séparait nos bureaux : « Agent Stanley Richards. Victime : Albert Roccio, proprio du magasin de cigarettes. »

À Chicago, il était 11 h 50. Je composai son numéro, on me passa plusieurs personnes dans le service, jusqu'à ce que l'inspecteur Richards prenne enfin l'appel.

Je me présentai, précisai que mon partenaire était aussi en ligne, et lui demandai des renseignements sur Albert Roccio.

— Nous avons deux homicides similaires ici.

— Qu'est-ce que je peux faire pour vous ? demanda Richards.

Je lui donnai les éléments en notre possession d'une voix fébrile : le mot *Répétition* au Taco King et les meurtres des Baron. J'ajoutai que Fred Peavey, la victime de Los Angeles qui déposait son fils à l'école, avait été tué d'une balle dans le front. Richards n'était au courant que de l'affaire Baron, qui avait fait le tour des journaux nationaux.

Les Baron et Peavey avaient été assassinés à la même heure, 8 h 30. Lundi, heure du Pacifique nord-américain.

Cela ne semblait pas l'intéresser.

— Boxer, hein ? Bon courage avec ça.

Il allait raccrocher.

— Hé, Richards !

— Ouais ?

— Vous avez quelque chose sur Roccio ? Un mobile ? Un suspect ?

— Désolé. Je ne peux rien pour vous.

Richards gardait les infos pour lui et franchement, je n'avais pas envie de tirer les vers du nez d'un autre flic.

— Bon, sauf erreur de ma part, vous êtes l'enquêteur principal sur l'affaire Roccio, je vous contacte parce que j'ai un cas similaire, et vous ne me donnez rien du tout. Votre capitaine peut peut-être m'aider. Je vais le contacter directement.

— Attendez, Boxer. Si vous insistez, je vais me faire un plaisir de vous rancarder sur le dossier vide que j'ai sous les yeux.

À contrecœur, il me répéta ce que nous savions déjà : la petite amie n'avait pas vu le tireur et ne savait rien du trafic de drogue. Pour le moment, la police de Chicago ignorait si Roccio avait des ennemis.

— Le corps est encore chaud, conclut Richards, me signifiant par là qu'il en avait terminé avec moi.

La conversation s'arrêta là. Richie marmonna que c'était un connard, et j'étais d'accord avec lui, songeai-je en prenant des notes.

— Cindy a réussi à t'avoir ce matin ? interrogea Richie.

— Ouaip. Je lui ai promis une exclusivité. Je pense que j'ai gagné huit heures avant qu'elle publie son scoop sur un tueur en série.

— Espérons qu'on va avoir des infos sur les Baron avant qu'elle n'écrive les gros titres.

26.

Cela se produisit juste avant que Cindy quitte le bureau.

McGowan apparut sur le seuil en brandissant un exemplaire de l'*Examiner* pour qu'elle puisse lire le gros titre depuis son bureau.

Un sniper élimine des trafiquants de drogue dans trois villes.

Quoi ? C'était *son* scoop. Elle venait d'être coiffée au poteau par l'*Examiner* – la fin du monde pour elle. Son travail appartenait maintenant au domaine public sans sa signature.

— Je t'avais dit de ne pas attendre, dit McGowan.

Cindy explosa. Elle se mit à crier :

— Écoute, petit merdeux, on ne joue pas avec les sources policières !

Il éclata de rire.

— Mince, ça doit être un calvaire pour ton mec.

Le visage de Cindy s'enflamma.

— Tu me dégoûtes.

— Bah il est flic, non ? Oh, alleeeeeez, railla McGowan. Où est ton sens de l'hu…

Cindy se leva d'un bond et alla claquer la porte au nez du visage hilare de McGowan.

Ignorant les expressions choquées de ses collègues, qui l'observaient à travers les parois de verre, elle retourna à son bureau et tapa le titre sur son moteur de recherche. Puis elle regarda la mauvaise nouvelle emplir son écran. Google, Bing, *Usa Today*, tous les médias reprenaient les mêmes titres.

L'auteur de l'*Examiner* ne s'était pas trompé sur les détails de l'histoire, mais comment se les était-il procurés ?

Cindy cessa de faire défiler les pages et prit le temps de réfléchir aux quatre incidents afin de comprendre comment la journaliste de

l'*Examiner* avait fait le lien.

D'abord, Jennings, dont le statut de petite célébrité avec sa cour de fans lui avait valu des articles et des mentions à l'antenne. Mais le mot *Répétition* écrit sur la lunette arrière de sa voiture n'avait pas été divulgué. La presse avait été tenue à l'écart de la scène, et si l'amie de Rich, l'agent Kendall, ne le lui avait pas signalé, Cindy ne l'aurait pas vu.

Le meurtre des Baron n'étaient pas passés inaperçus parce que Paul et Ramona étaient tous les deux connus. Mais les détails – les coups de feu tirés sur le couple par la fenêtre du deuxième étage et la présence de drogue dans le placard – n'étaient pas mentionnés.

À Los Angeles, Peavey avait fait couler de l'encre parce qu'il avait été assassiné devant l'école de son fils. Mais personne n'évoquait son implication dans un trafic de drogue.

L'assassinat d'Albert Roccio était pratiquement passé inaperçu. Sa mort avait fait l'objet d'un simple entrefilet dans les journaux de Chicago. Il vendait des films porno et des cigarettes. Les drogues étaient transmise à l'ancienne. À la caisse, ou par coursier, contre de l'argent liquide. Ce point n'était pas non plus précisé dans l'article.

L'heure des tirs, le fait que les victimes aient toutes été abattues par une seule balle et, surtout, le lien avec la drogue, restaient une théorie interne à la police que Cindy était la seule à connaître – jusqu'à l'exposé de l'*Examiner*.

Elle relut l'article. Il avait été écrit par Galina Moore, une journaliste que Cindy ne connaissait pas. Quelques clics plus tard, Cindy apprit qu'avant de travailler à l'*Examiner*, Moore collaborait à la rubrique criminelle du *LA Sun Times*.

McGowan avait travaillé pour le même journal avant de faire sa grande entrée au *Chronicle*.

Pour Cindy, c'était limpide.

Son histoire avait fait l'objet d'une fuite – et elle savait qui en était l'auteur.

Elle appela Henry Tyler et expliqua à son assistante, Brittney Hall, qu'elle avait besoin de parler au rédacteur en chef avant son départ.

— Désolée, Cindy. Tu viens de le manquer.

27.

Cindy préparait le dîner en tapant sa cuillère de métal sur les couvercles pour appuyer son propos, tandis qu'elle répétait son petit laïus pour Tyler.

« Henry. *Bang*. C'est une vipère. *Bang*. Un espion. *Bang*. Il a vendu mon scoop à une journaliste de l'*Examiner*. *Bang. Bang. Bang*. Il est un danger pour nous tous. *Bang. Bang. Bang. Bang*. »

Richie arriva derrière elle et déclara :

— Les mains en l'air, mon cœur. Lâche cette cuillère et éloigne-toi de la cuisinière. Tout de suite.

Elle lui adressa un drôle de regard, l'air de dire, *Marrant. Mais bizarrement, je ne suis pas d'humeur*. Il lui donna une claque sur les fesses et se campa devant la cuisinière, remua le chili et le maïs, puis se tourna vers elle :

— Tu veux préparer une salade ?

— Je ne devrais pas manier de couteaux. Crois-moi.

Cindy fit les cent pas dans le salon, une pièce sombre et exiguë remplie d'étagères de livres et de photographies de paysages urbains de Richie. Elle râlait après McGowan, c'était plus fort qu'elle. Quel sale type ! Elle en avait rencontré, des pouries, des criminels. Mais celui-là s'était planté devant son bureau et lui avait annoncé tout sourire qu'elle venait de se faire doubler. C'était la première fois de sa vie que cela lui arrivait.

Tyler la croirait. Elle avait cent pour cent de crédibilité.

— Cindy, mets de la musique, tu veux bien ? proposa Rich.

— Je suis enflammée par une juste indignation ! Et j'ai bien l'intention de l'exprimer. Ce que je pourrais faire si tu me laissais *parler* !

Cindy fouilla dans la pile de CD, en trouva un de Metallica qui correspondait à son humeur.

Elle sélectionna « Fade to Black » et appuya sur « lecture », monta le son et se jeta sur le vieux canapé bleu. Elle posa ses pieds nus sur la table basse et poussa un gros soupir.

Richie arriva avec deux bouteilles d'Anchor Steam et déclara par-dessus le son distordu des guitares :

— On n'a pas besoin de salade. Haricots. Maïs. Houblon. Tout va bien. Alors raconte-moi tout depuis le début.

Il baissa le son, s'assit à côté de Cindy, lui tendit une bière fraîche et passa son bras autour de ses épaules. Elle renversa la tête en arrière et descendit la moitié de la bouteille.

Rich lui pressa la main.

— Parle.

— Il m'a dit de ne pas attendre pour publier le scoop…

— McGowan.

— Oui. McGowan. Je lui ai répondu que c'était temporaire. Et que j'allais avoir plus d'infos sur la drogue grâce à mes sources policières si je les laissais faire leur boulot.

— Tu as bien fait.

— Et comme Lindsay me l'a demandé, je me suis *assise dessus*. L'histoire a fuité. Le lien entre les assassinats, c'était mon scoop. Je me suis fait berner.

— Je comprends, Cindy.

— C'est McGowan. Un serpent. Un traître.

— D'accord. Je vais te poser des questions.

Elle soupira à nouveau.

— Comment sais-tu que McGowan est coupable ?

— Parce que, Richie, c'est une journaliste du *LA Sun Times* qui a révélé l'histoire. Et il a travaillé pour eux par le passé.

— Pure spéculation, donc. Quoi d'autre ?

— Personne n'a relié Roccio aux Baron. Ni Jennings et Peavey, pour le coup.

— Tu es sûre ? Parce que j'ai parlé à l'enquêteur principal de l'affaire Roccio ce matin, et Lindsay et moi avons fait le lien pour lui.

— Vraiment ? demanda-t-elle d'une voix aiguë. *Pourquoi ?*

— Tu es sérieuse ? On enquête sur un double homicide. On discute avec d'autres flics. Enfin, voilà où je voulais en venir : tu as des soupçons, mais tu n'as pas de preuve.

— Oh, merde.

— On te revaudra ça, Cin. Détends-toi. Bois ta bière.

Cindy était soulagée de ne pas avoir dit à Tyler que McGowan avait lâché le scoop. Richie avait raison. Elle n'avait pas de preuve.

Cela dit, elle sentait au fond de ses tripes qu'elle avait raison à son propos. Et elle allait s'accrocher à cette idée jusqu'à ce qu'elle puisse la démontrer.

28.

Joe marchait à côté de Dave, qui poussait son fauteuil roulant à travers des rangées de vignes.

— Je travaille dans ces vignes.

— Vraiment ? Je pensais que tu étais le gérant.

— Je suis bourré de talents, dit Dave avec un sourire forcé.

Joe reconnut ce sourire, c'était le même que le jour où il s'était cassé le poignet pendant l'entraînement, le même que lorsque Carolyn Kinney avait rompu avec lui et qu'il avait dit : « Ce n'est pas la fin du monde. »

— Je m'occupe des comptes, mais je taille aussi les vignes, je vendange les raisins. Tu vois les nuages ? Queues de cheval et écailles de maquereau. Il va pleuvoir demain. On a besoin de la pluie.

Joe avait l'impression que les poches de son manteau étaient remplies de pierres. Dave pensait-il vraiment que Ray avait été assassiné à l'hôpital ? Ou était-ce le chagrin qui lui obscurcissait l'esprit ? Il ne savait pas comment aider son ami.

Les deux hommes s'arrêtèrent en haut de la colline et observèrent les deux maisons en pierre et le domaine viticole par-delà la route de campagne.

— Suis-moi, dit Dave en empruntant un chemin pavé.

Ils s'assirent sur un banc d'où on pouvait contempler le vignoble, et Joe déclara :

— Dis-moi tout.

Dave prit une grande inspiration.

— On est voisins depuis près de vingt-cinq ans. On commençait notre journée par un café ensemble et on la terminait par un dîner dans la cuisine du restaurant. Je ne me lassais jamais d'être avec mon père. Il avait une sacrée personnalité, tu sais. On s'adorait.

Joe hocha la tête.

— Raconte-moi encore ce qui s'est passé.

— Il est tombé… au restaurant. Son ami, le Dr Daniel Perkins, m'a dit : « Ne t'inquiète pas. Son état est stable, mais je vais le garder en observation quelques jours. » Tu l'as vu après notre déjeuner de vendredi. Il avait du cran, hein ?

— C'est sûr.

— Mais ensuite, le dimanche, on m'a dit que papa devait passer une IRM le lundi, et Perkins voulait le monitorer. Son anévrisme pouvait se rompre, mais au pire, on pouvait l'opérer à cœur ouvert. Et le lundi matin, mon père était mort. Son cœur s'était arrêté. Pourquoi ?

— Qu'a dit Perkins ?

— Qu'il était désolé et que ça arrivait. (Dave enfouit sa tête entre ses mains.) Oh, mon Dieu.

Joe posa la main sur le bras de son ami.

— Je suis vraiment désolé.

Un long moment s'écoula avant que Dave puisse reprendre la parole.

— Merci, mais je te le dis, je suis furieux. Papa était costaud. Il soulevait des caisses de vin. Il pouvait travailler toute la journée. Le problème, c'est que papa n'est pas le premier patient de Perkins à décéder subitement. D'après mes recherches, rien qu'en lisant les éloges funèbres, il est le troisième juste cette année.

— Des morts suspectes ?

— Oui. Petite crise cardiaque pour l'un, complications d'anévrisme pour les deux autres, comme papa.

Joe hocha la tête en songeant à Ray. L'homme avait soixante-douze ans, un vigoureux vieil homme, mais tout de même, c'était un âge où les attaques cardiaques et les AVC étaient plutôt monnaie courante.

Dave secoua doucement le bras de son ami, le ramenant à la réalité.

— Tu vas m'aider ? Il n'a jamais passé cet IRM, et peut-être que l'examen aurait éclairé Perkins. Mais papa ne l'a pas passé. Je ne sais pas si sa mort est due à une faute professionnelle grave, ou si Perkins s'amuse à étouffer ses patients. Mais je sais une chose : mon père est mort inexplicablement entre les mains du Dr Perkins, et ça mérite une enquête.

— Et si tu allais trouver la police ?

— Je ne veux pas provoquer une levée de boucliers des avocats de l'hôpital. Pas avant d'avoir des preuves tangibles. Joe. Tu veux bien

m’aider ? Je ne peux pas le laisser s’en tirer comme ça.

29.

Vendredi matin, Conklin et moi étions penchés sur nos ordinateurs, en train d'étudier le profil des invités des Baron à l'avant-première, grâce à une base de données de leurs amis et de contacts.

Nous nous envoyions les notes intéressantes par SMS, et nous avions trouvé de nombreux sujets de discorde : liaisons, traîtrises, insultes, querelles, rôles dans des films, chiffres de vente de livres et de disques. Mais rien d'incriminant.

Nous fîmes une pause quand Tina Hosier, la responsable du service des stupéfiants et du crime organisé, se joignit à nous. Nous lui montrâmes notre liste, et au bout d'un long moment, elle déclara :

— J'en connais certains, bien sûr. Mais je ne vois pas de barons de la drogue ici.

Mon téléphone sonna. C'était Brady.

— J'ai trouvé quelque chose, dit-il.

Je me tournai et vis Brady dans son bureau a notre étage. Il nous fit un signe de main à travers la paroi vitrée de son espace de travail. Je remerciai Hosier pour la consultation.

— Pas de problème. Ne lâchez pas.

Une minute plus tard, mon partenaire et moi nous affalâmes dans les sièges en face du lieutenant Jackson Brady, notre ami et supérieur.

Il entra aussitôt dans le vif du sujet.

— Un certain Alan Newton habite juste derrière la maison des Baron. Sa propriété est orientée au sud. Il y a quelques jours, il promenait ses chiens avec sa femme et il a pris des photos du quartier pour les envoyer à sa fille. Lorsqu'il a regardé les tirages, il a eu un choc.

Brady ouvrit un dossier, en sortit une photo et nous la tendit.

Nous observâmes l'image d'une femme qui posait avec deux teckels.

— Qu'est-ce qu'on regarde ?

Conklin pointa du doigt l'arrière-plan. Derrière les chiens, une voiture était garée sur le trottoir, un homme appuyé sur le montant de la portière ouverte. Il portait une veste de camouflage et un bonnet de laine, et il tenait une sorte de tube devant son œil.

J'eus du mal à contenir mon excitation.

— C'est une lunette de visée !

— C'est un peu flou, objecta Conklin. Et son visage est caché par sa main. Quand a-t-elle été prise ?

— Deux jours avant la fusillade. L'heure est inscrite au dos. 8 h 30 du matin.

— Oh, mon Dieu. Il repérait sa cible ! m'écriai-je.

— En voici une autre, dit Brady.

Une deuxième photo du même véhicule, un Ford, qui descendait la colline. Sur ce cliché, le numéro de la plaque d'immatriculation était bien visible.

J'étais tellement aux anges que j'avais envie d'embrasser quelqu'un.

— Ne t'emballe pas trop, m'avertit Brady.

— Trop tard.

— Je sais. Je sais. Mais pour le moment, ça ne prouve rien. C'est juste un type qui admire Saint Francis Wood et a l'air suspect. Demande au service informatique de lancer la recherche de reconnaissance faciale. On verra bien. Et tenez-moi au courant.

— Oui, chef.

30.

Notre informaticien, Mike Stempien, nous était prêté par le FBI. Il semblait foncièrement enjoué et optimiste.

— J'ai hâte de commencer, dit-il.

— Tant mieux, répondis-je, parce que je ne porte pas mes chaussettes porte-bonheur.

Mike fit passer la photo du suspect dans le logiciel de reconnaissance faciale qui – ô miracle – trouva une correspondance. Notre sujet répondait au nom de Leonard Malcolm Barkley.

De retour à nos bureaux, je me lançai dans des recherches actives, tout comme mon partenaire assis à côté de moi, et peu après, les antécédents de Barkley apparurent sur nos écrans.

Âgé de quarante ans, c'était un ancien des Navy SEALs, les forces spéciales de la marine américaine, aux brillants états de service. Il n'était donc pas surprenant que Barkley maîtrise le maniement d'une douzaine d'armes ainsi que le combat au corps-à-corps. Il avait été capturé à Kaboul et, bien que blessé, il avait réussi à sortir de sa prison et à retrouver son unité en pleine nuit.

Il avait été décoré de la Purple Heart et renvoyé chez lui avec les honneurs, où il avait épousé Miranda White, elle aussi une ancienne Navy SEAL. Quatre ans auparavant, ils avaient acheté une maison à Silver Terrace, un quartier modeste près de Bayview.

Depuis lors, selon son dossier, Barkley était tombé dans une sorte de spirale infernale et avait été arrêté à plusieurs reprises : deux fois pour avoir brandi une arme, plusieurs fois pour ébriété et trouble de l'ordre public et, cerise sur le gâteau, deux fois pour conduite en état d'ivresse. Chaque fois qu'il s'était présenté au tribunal, il s'était platement excusé devant les juges. Un repentir abject, des promesses que cela ne se reproduirait plus, une belle gueule, une claudication due à des fractures de la hanche et de la cuisse en combattant pour son pays, tout cela avait joué en sa faveur.

Il avait reçu des avertissements, payé des amendes, et avait été relaxé.

— Attends, dit Richie, ce n'est pas tout.

Je fis défiler la page suivante, datée d'à peine trois mois.

Il avait été arrêté et inculpé pour avoir tiré avec une arme de poing à travers la fenêtre d'un bar.

Cette mention me pétrifia.

Richie se pencha vers mon écran et cliqua sur la flèche pour faire apparaître la déclaration de Barkley à l'agent qui l'avait appréhendé.

Il avait affirmé qu'il buvait dans un bar, le Willy's Saloon, sur la troisième rue. En regardant par la fenêtre de l'établissement, il avait vu un junkie notoire qui essayait de forcer la portière de son véhicule. Il avait tiré un coup de feu à travers la vitre, mais n'avait pas touché l'homme.

Cela dit, lorsqu'on n'est pas en situation d'autodéfense, tirer sur une personne est illégal. Leonard M. Barkley avait été arrêté et avait plaidé coupable – non pas d'avoir tiré sur un homme, mais sur l'enseigne lumineuse du bar au-dessus de la fenêtre.

Il avait fait venir un témoin à l'audience, celui-là même qui avait prévenu la police. Mais le témoin avait changé son récit et raconté au juge Crosby qu'il s'était trompé : en fait, Barkley visait l'enseigne. Barkley s'était confondu en excuses. En voyant l'enseigne clignoter, il avait cru que le Willy's était sous le feu ennemi.

— Je souffre d'une forme de stress post-traumatique, Votre Honneur. De manière épisodique.

Barkley avait été reconnu coupable de destruction de propriété privée et s'était vu confisquer son arme. Il avait été vertement sermonné, puis condamné à une amende de mille dollars et à quarante heures de travaux d'intérêt général dans une banque alimentaire locale. Il avait également dû remplacer la fenêtre et l'enseigne.

Sa voiture avait été considérée comme un détail de l'histoire, et le junkie oublié. Pourtant je m'intéressais à ce Ford, même modèle, même couleur, même numéro d'immatriculation que celle sur la photo, une lunette de visée dirigée vers les fenêtres des Baron.

Barkley affirmait souffrir d'un syndrome de stress post-traumatique ; soit. Il buvait, se bagarrait, détenait une arme à feu dont il s'était déjà servi, ce qui confirmait mon opinion qu'il était dangereux. S'il était notre homme, il avait assez d'habileté et d'expérience pour atteindre ses cibles avec un fusil à trois cents mètres de distance et à travers une fenêtre. Deux tirs. Deux coups fatals.

La dernière adresse connue de Barkley était Thornton Avenue, près du croisement avec Apollo Street, dans le quartier de Silver Terrace. J'ouvris une carte avec la photo satellite de sa rue et repérai la maison en stuc brun.

— Rendons-lui une petite visite, dis-je à mon partenaire.

Après nous être tapé dans la main, j'appelai Reg Covington, le commandant du SWAT, l'unité spéciale d'intervention. Je lui exposai la situation et lui donnai l'adresse.

— On y sera dans quarante minutes, répondit-il.

Conklin et moi descendîmes l'escalier de secours en petites foulées et, une fois devant le Palais de justice, nous grimpâmes dans une voiture banalisée.

31.

Rich et moi observions depuis notre véhicule la crête d'une colline où deux routes se rencontraient à une intersection en forme de Y – à gauche, Apollo, tout droit, Thornton.

La maison où Leonard Barkley vivait avec sa femme était l'une des douzaines de petites bâtisses ordinaires en stuc de part et d'autre de Thornton Avenue.

Les occupants de la maison passèrent devant les fenêtres du rez-de-chaussée. Par chance, il n'y avait personne dans les alentours. Pas de voisin en train de tondre sa pelouse, de laver sa voiture ou de se livrer à des activités en extérieur, susceptibles de les exposer à des coups de feu.

Covington et son équipe se trouvaient dans un véhicule blindé sur Thornton. D'autres membres de l'escouade avaient établi un périmètre autour des lieux.

Nous ne voulions pas lancer l'assaut – pas encore.

Un homme comme Barkley avait sûrement accès à des armes à feu comme à des explosifs et des pièges artisanaux. Dieu sait quoi d'autre. Nous avions posé une bande de pointes devant son véhicule. S'il tentait de s'enfuir, tous ses pneus seraient crevés et on l'appréhenderait facilement.

J'avais les numéros de fixe et de portable de Barkley. J'appelai Joe, qui me répondit qu'il était encore avec Dave Channing. Il avait parlé avec Gloria Rose, la nounou de Julie, en charge de notre fille adorée et de notre maison.

Comme toujours quand j'avais mon arme à la main, je me demandai si j'étais en droit de prendre de tels risques alors que j'étais mère d'une petite fille. Mais je ne pris pas le temps de chercher une réponse. Un homme très dangereux, sans doute un tueur avec un objectif en tête, se trouvait dans cette maison, à trente mètres de moi.

Je regardai Richie, qui me lança :

— J'ai fait une prière. On est parés.

Je souris à l'homme que j'aimais comme un frère et à qui j'étais prête à confier ma vie, comme il me confiait la sienne.

Je lui pressai la main une seconde, puis contactai Covington sur notre canal sécurisé. J'attendis que son véhicule blindé, le BearCat, se gare devant la maison de Barkley. Puis j'appelai le sujet sur sa ligne fixe.

Après plusieurs sonneries, le répondeur se déclencha. C'était une voix d'homme. Même résultat quand je composai le numéro de son portable.

Je laissai un message.

« Monsieur Barkley, ici le sergent Lindsay Boxer, de la police de San Francisco. Je dois vous parler. Sortez sur le pas de votre porte, s'il vous plaît, les mains en l'air. Faites-le maintenant, ou bien nous entrons. »

Personne ne décrocha le téléphone, mais l'on eut une réponse, un bruit de verre brisé provenant d'une lucarne au deuxième étage. Le canon d'un fusil sortit de la brèche et des coups de feu déchirèrent l'air. L'équipe de Covington riposta par une rafale de tirs suivie d'un lancer de grenade incapacitante.

L'explosion retentit dans toute la rue, puis un silence tendu s'installa.

Il était temps d'intervenir.

32.

Aucun signe de vie à l'intérieur depuis les coups de feu tirés du deuxième étage.

Il ne faisait aucun doute que la grenade avait assommé les habitants et qu'ils étaient encore sous le choc. J'empoignai le porte-voix et le dirigeai vers la maison des Barkley et de quiconque pouvait entendre.

— Ici la police. Sortez ! Les mains en l'air !

Je répétai la sommation, puis entendis la voix de Covington dans mon oreillette.

— On y va.

Une demi-douzaine d'hommes équipés de pied en cap se déversèrent du véhicule et se ruèrent dans la minuscule cour. D'autres blindés descendirent la colline toutes sirènes hurlantes, et l'équipe tactique prit position autour de la maison. Le commandant de l'escouade se précipita vers la porte d'entrée avec deux hommes.

Covington lança dans mon oreillette :

— À cinq…

Cinq secondes plus tard, les hommes avec le bélier enfoncèrent la porte. Quand l'escouade eut sécurisé le rez-de-chaussée, j'entrai avec mon partenaire.

C'était le chaos.

Dans l'entrée, un escalier montait au deuxième étage. La cuisine se trouvait à gauche. Il y avait de la vaisselle dans l'évier et les restes du petit déjeuner sur la table. La porte du réfrigérateur était ouverte. À droite, dans le salon, la télévision était réglée sur la chaîne Histoire et diffusait un documentaire sur la Seconde Guerre mondiale. Au centre de la maison, un gros rottweiler croisé gémissait devant une porte fermée.

Pas un mouvement à l'intérieur. Pas un cri. Mais notre arrivée avait surpris les occupants et une personne s'était précipitée au deuxième

étage pour nous tirer dessus. L'arme au poing, je grimpai l'escalier et jetai un coup d'œil dans la chambre de droite. Un lit double, des piles de vêtements sur la chaise et par terre. Sur la commode, une photo encadrée d'un homme barbu en uniforme de la marine avec un trident, l'insigne des SEALs. C'était sûrement Barkley.

Une femme blanche était étendue sur un tapis éclaboussé de sang, devant le siège de la fenêtre, un pistolet 380 à la main.

Elle portait un large T-shirt avec le logo d'un atelier de réparation automobile. Ses longs cheveux bruns drapaient ses épaules comme un châle, masquant les tatouages dans son cou. Elle avait entre trente et quarante ans, et semblait souffrir. Elle respirait péniblement et du sang coulait d'une blessure à son bras.

J'écartai l'arme d'un coup de pied et réclamai une ambulance dans le micro à mon épaule. Puis je me penchai pour murmurer à la femme blessée :

— Je suis le sergent Boxer, de la police de San Francisco. Les secours sont en route. Comment vous appelez-vous ?

La femme ne répondit pas et ferma les yeux. M'entendait-elle ? Les grenades pouvaient rendre une personne sourde et nauséeuse pendant un moment.

Je me penchai à nouveau pour dire à son oreille :

— Vous avez fait feu sur des agents de police. Vous comprenez ? C'est un crime sérieux.

Elle me jeta un coup d'œil, chercha son souffle, et déclara :

— Vous allez vous sentir tellement stupides.

Elle poussa un grognement, roula sur le côté et vomit, manquant de peu mes chaussures.

J'allai chercher une serviette mouillée et un verre d'eau dans la salle de bains, et l'aidai à s'asseoir et à éponger ses yeux larmoyants avec la serviette. Je lui conseillai de boire lentement, mais elle avala l'eau d'un trait. Ma main dans son dos, entre filles, je lui déclarai :

— Aidez-moi à retrouver Barkley. Nous voulons savoir où il se trouvait au moment d'un homicide et lui poser quelques questions. Rien d'autre.

Elle eut un petit rire dédaigneux qui signifiait clairement : *Laisse tomber*.

Des agents investirent la pièce où je me trouvais, penchée sur la femme blessée. On lui menotta les poignets devant le ventre, ce qui lui arracha un grognement de douleur. Je n'aimais pas cela, mais je n'avais pas le choix.

— Comment vous appelez-vous ? répétai-je.

— Blanche Neige.

Le nom de la femme de Barkley était Miranda White Barkley. Peut-être cela allait-il nous mener quelque part, après tout.

Dans la rue, des sirènes hurlèrent de Venus Street à Thornton, de plus en plus fort, et s'arrêtèrent brutalement devant la maison. Plusieurs portières claquèrent.

— Miranda, dis-je sincèrement, nous n'avons pas beaucoup de temps pour aider votre mari. Vous m'entendez ? Je voudrais l'arrêter sans violence, mais notre chef organise une chasse à l'homme. Barkley ne pourra pas s'échapper. Les flics vont passer la ville au peigne fin.

Des pas résonnèrent dans l'escalier, puis Brady apparut sur le seuil.

— On a un mandat, dit-il en agitant un document. Conklin et moi, on va récupérer les ordinateurs portables, les téléphones… Elle a dit quelque chose ?

Des bruits de pas résonnèrent dans l'escalier. Rich apparut dans l'embrasure de la porte avec des nouvelles.

— Le chien était couché devant la porte du sous-sol. Il y a un tunnel en bas. Si Barkley était ici, il s'est sauvé par un terrier de lapin.

33.

Je laissai Conklin sur place et suivis les secouristes qui emportaient Miranda White Barkley sur un brancard.

À ce moment-là, dans le tumulte de l'intervention des agents spéciaux, la rue grouillait de curieux et de policiers en tous genres. Les voitures klaxonnaient pendant que les conducteurs frustrés tentaient vainement de forcer le passage.

Je m'approchai d'un abruti qui, vitre baissé, criait à l'ambulance :

— Bouge ton cul, bon sang !

Je lui collai mon badge sous le nez et grognai :

— Arrêtez ça.

L'ambulance n'avait pas quitté la rue. Je courus le long de Thornton et rattrapai le secouriste Andy Murphy qui, avec un collègue, chargeait le brancard de Miranda à l'arrière.

— Andy, je vais faire le trajet avec elle.

Je lui tendis la clé des menottes. Il acquiesça et échangea les menottes contre des attaches souples fixées au brancard.

Murphy m'aida à grimper, me dit « Attachez-vous » et ferma les portes. Assise sur l'étroite banquette, mon harnais d'épaule bouclé, les genoux contre le brancard, je saisis une sangle de plafond. Les sirènes retentirent et l'ambulance s'élança sur Thornton. Je me penchai vers l'oreille de la blessée.

— Miranda.

— Randi.

— Randi. Pour l'amour du ciel, j'ai besoin de retrouver votre mari avant qu'il fasse une autre bêtise.

— Laissez-moi tranquille.

Elle voulut se détourner de moi, mais j'insistai.

— Si je lui parle en premier… regardez-moi, Randi. J'essaie

d'empêcher cette histoire de se terminer par des funérailles.

L'ambulance vira brutalement à droite sur Bayshore Boulevard et Miranda poussa un glapissement. Puis elle ouvrit les yeux et plongea son regard dans le mien.

— Laissez-le tranquille, d'accord ? Il n'a rien fait, à part s'enfuir. Il souffre de stress post-traumatique.

Je lui pressai le bras et la secouai légèrement.

— C'est sans doute vrai, mais ce n'est qu'une partie de l'histoire.

Elle me regarda saisir mon téléphone, puis cria :

— Il n'a pas son portable ! Il est sur la table de nuit. En charge.

— Eh bah, c'était bien la peine de lui passer un gentil coup de fil.

Je m'accrochai à mon siège tandis que l'ambulance faisait des embardées. Si Barkley avait exécuté les Baron, il n'en avait peut-être pas parlé à sa femme. Et s'il le lui avait avoué, elle était légalement protégée pour ne pas avoir à témoigner contre lui.

De fil en aiguille, une autre idée me vint.

Randi avait dit que j'allais me sentir stupide. Pourquoi cela ? Était-elle un policier infiltré ? Barkley aussi ?

J'avais besoin de plus d'informations mais, l'ambulance prit un virage serré et, dans un crissement de pneus, nous nous arrêtâmes dans le parking des urgences du Metro Hospital.

Le chauffeur ouvrit les portes arrière. Je sautai avant le brancard et fis le tour du bâtiment pour me rendre à l'entrée principale des urgences. J'étais venue ici souvent pour ma famille, pour des suspects comme Randi Barkley, pour mes propres blessures, et je connaissais tous les recoins de la salle d'attente beige et terne. Seuls variaient les proches attendant des nouvelles et la collection de magazines sur la table basse.

Je savais que l'infirmière de service s'appelait Kathleen. Elle s'exprimait avec une pointe d'accent irlandais.

— Je peux vous aider, sergent ?

Je désignai les portes des urgences. Elle me fit entrer, et je la remerciai d'un signe de la main. J'écartai les rideaux des box et finis par trouver Randi dans l'un d'eux avec une infirmière.

Elle avait coupé la contention en plastique du bras blessé de Randi et était en train de nettoyer la plaie.

— Vous avez eu de la chance, dit-il à sa patiente. La balle n'a pas touché l'os.

Je refermai le rideau derrière moi et déclarai :

— Comment vous sentez-vous ?

— Super bien. Vous êtes pas au courant ? C'est mon jour de chance.

Je tirai une chaise.

— Expliquez-moi une chose, voulez-vous ? Parce que j'ai un peu de mal à suivre. Pourquoi avez-vous tiré sur des agents de police ?

— Avez-vous lu le livre intitulé *Tirs de compétition* ?

— Vous m'avez perdue, là.

— Je me suis servie d'un flingue parce que c'est ce que j'avais sous la main. Avant que vous arriviez, je m'apprêtais à aller au stand de tir pour m'entraîner.

J'avais envie de hurler : *Vous êtes folle ? Vous avez tiré sur les forces spéciales ! Vous devriez être morte !*

Je me contentai de la regarder.

— Les autre n'étaient pas dans mon champ de vision. Je n'ai vu que vous et votre partenaire. Je ne voulais pas vous tuer. J'ai visé au-dessus de vos têtes. Vous n'avez pas remarqué ?

L'infirmière était bouche bée. Randi me contempla – comme si j'étais stupide – et lança :

— Vous n'avez jamais entendu parler de diversion ?

Maintenant, je comprenais. Elle avait fait diversion pour que Barkley puisse s'enfuir.

— Aider votre mari à s'échapper fait de vous une complice de ses crimes. Vous comprenez ? Il est soupçonné d'avoir commis un meurtre.

34.

Il était 18 heures passées quand Brady vint s'asseoir à nos bureaux. Il resserra sa queue-de-cheval blonde pour ne pas avoir les cheveux dans les yeux et, saisissant un crayon gras rouge, prit des notes pendant que nous résumions les dix heures qui venaient de s'écouler.

Premier point : Miranda White Barkley attendait son avocat dans une cellule. Deuxième point : Conklin et le SWAT avait emprunté le tunnel situé sous la maison, qui débouchait à quelques encablures de la gare de banlieue la plus proche ; Barkley avait probablement pris le train et pouvait maintenant se trouver n'importe où.

— Fils de pute, lâcha Brady.

On évoqua le suspect : il était manifestement intelligent et avait la capacité physique de creuser une sortie. Pas de doute, il avait eu une solide formation militaire. À cet instant, nous expliqua Brady, une équipe surveillait sa maison et avait récupéré les bandes de vidéosurveillance de la station de métro de la 22e rue.

— Troisième point, reprit-il en faisant un signe de tête à Conklin, Stempien est en train d'étudier les appareils de Barkley en ce moment même.

— Point suivant, déclarai-je, Randi m'a dit qu'elle avait délibérément tiré au-dessus de nos têtes. Elle n'a touché personne, alors c'est peut-être vrai. Et c'étaient des balles à blanc.

Tandis que Brady prenait des notes, je songeai aux corps des Baron, l'un en travers du bureau, l'autre face contre terre sur le tapis. Deux tirs parfaits.

Qui avait tué ces gens et pourquoi ? Qu'est-ce qui avait bien pu pousser Barkley à assassiner les Baron ? Et quel était le rapport entre ces homicides et ceux des trafiquants de drogue de Los Angeles et Chicago à la même heure exactement ?

Brady repoussa son siège et croisa les mains derrière sa tête.

— Conclusion, on ne sait pas où est Barkley, sa femme refuse de

coopérer, et on n'a aucune connexion entre lui et les Baron. On a beaucoup de pièces du puzzle, mais aucun moyen de les assembler.

Je répétai les paroles de Joe quand j'avais le cerveau en ébullition et me sentais frustrée par la situation.

— C'est le premier jour. Jour un, et on a Randi White Barkley en garde à vue. C'est un bon début.

Brady ajouta que la photo de Leonard Barkley accoudé à la portière de sa voiture sur l'avenue San Anselmo deux jours avant les meurtres avait été transmise à tous les départements de police – nord, central et sud –, ainsi qu'à la section motorisée et au bureau du shérif.

— Bon, continua notre supérieur, inutile de vous dire que si on ne met pas la main sur le fils de pute, on va devoir faire parler l'épouse.

Je n'avais pas réussi à la faire craquer quand elle souffrait. Conklin était doué pour tirer les vers du nez des gens, en particulier des femmes. Sa sincérité finissait toujours par l'emporter.

— Ça ressemble à une mission pour mon partenaire.

Cappy lança depuis son bureau :

— Hé, Richie ! Cindy passe à la télé !

Brady réorganisa mon bureau jusqu'à ce qu'il mette la main sur la télécommande. Il la dirigea vers l'écran de télévision mural, que toute la salle de brigade pouvait voir, et monta le son.

Cindy Thomas se tenait devant la maison des Barkley avec un micro, maquillée et apprêtée, son nom et le *San Francisco Chronicle* inscrits sur un bandeau au bas de l'écran. Brian Whalen, un journaliste de la chaîne de télévision locale CBS, lui lança :

— Cindy, pouvez-vous nous en dire plus sur l'incident qui s'est produit ici ce matin ?

— Brian, voilà ce que nous savons. Cet homme – elle montra un agrandissement d'une photo que j'avais étudiée des dizaines de fois –, Leonard Barkley, est recherché pour répondre à des questions sur le meurtre de Paul et Ramona Baron.

— Vous voulez dire qu'il est un suspect dans cette affaire ?

— La police qualifie Barkley de « personne d'intérêt ». Il pourrait être un témoin et détenir des informations utiles. Lors de l'incident de cet après-midi, la police a tenté de l'arrêter, mais il s'est enfui et on ignore où il se trouve. Si quelqu'un connaît ou voit cet homme, ne l'approchez pas. Il est présumé armé et dangereux. Appelez immédiatement la ligne d'urgence de la police de San Francisco. (Elle donna le numéro.) Monsieur Barkley, si vous nous écoutez, la police veut vous faire savoir que votre femme a été blessée par une balle et

qu'elle est en garde à vue. Appelez le numéro sur l'écran, s'il vous plaît. La police de San Francisco et votre femme ont besoin de vous parler.

J'étais pratiquement sûre que si Barkley regardait les infos depuis son bunker, il s'esclaffait et chargeait son arme. Brady coupa le son de la télé.

— Avant que vous cherchiez d'où viennent les fuites, je suis la source de Cindy.

— C'est toi qui lui as dit ? m'étranglai-je.

— Merci, Brady, dit Conklin. On lui en devait une.

— C'est ce qu'*elle* a dit ! Rentrez chez vous maintenant, et préparez-vous à un déluge sur la ligne d'urgence. Espérons qu'on aura une info intéressante.

35.

— Je ne peux pas laisser Dave comme ça, dit Joe à Lindsay.

Assis dans sa voiture, il observait un lapin qui bondissait dans le patio du restaurant Channing.

— Attends une seconde. Je suis dans le parking.

Il l'entendit claquer la portière et verrouiller la voiture. Il aurait voulu être à la maison avec elle, lui parler, prendre Julie sur ses genoux et la bercer jusqu'à l'endormir.

— Il est dans un sale état, hein ? l'interrogea-t-elle.

— Eh bien, il pense que le médecin de Ray l'a assassiné. Je ne sais si c'est le chagrin ou la folie ou les deux. Mais je sais qu'il est seul, et malheureux.

Joe entendit Mme Rose parler à Lindsay dans l'interphone.

— Monte, Lindsay chérie.

— Merci, j'arrive tout de suite. (Puis à Joe :) Je ne t'ai pas posé la question : est-ce que Dave a une petite amie ?

— Il paie, pour l'expérience petite amie.

— Oh, d'accord. Bon, fais ce que tu as à faire.

Elle ajouta qu'après avoir mis Julie au lit, elle avait demandé à Mme Rose de rester deux heures de plus pour qu'elle puisse dîner avec les filles.

— Je vais lui rapporter une caisse de la réserve privée des Channing, dit Joe.

— Et une pour nous.

— Bien sûr.

Joe lui promit d'être là le lendemain et, après avoir échangé des « bonne nuit » et des baisers avec sa femme, il retourna à la petite maison en pierre à deux étages de Dave, identique à celle où ses parents, Ray et Nancy, avaient vécu, vingt mètres plus loin. Il avait

laissé les lumières allumées, en précisant à Joe : « Si l'esprit agité de Ray est toujours dans les parages, il sera rassuré. »

Le salon de Dave était meublé sobrement, avec deux fauteuils tapissés devant la cheminée, une lampe et une table d'appoint fabriquée avec de vieilles caisses de vin. Des peintures à l'huile encadrées, dont une vue lumineuse du vignoble au lever du soleil, étaient accrochées au-dessus de la cheminée. Joe les avait examinées de près. Elles étaient signées « Nancy Channing ».

Une table en planches vieillies entourée de quatre chaises à haut dossier dominait la salle à manger. Devant l'une d'elles, une pile de dossiers.

Il s'assit et ouvrit la chemise cartonnée du dessus. Elle contenait une série de coupures de journaux locaux, principalement des nécrologies. Dave lui apporta une tasse de thé.

— Lis ça, lui dit-il.

Il lui tendit un mensuel en papier glacé de la vallée de Napa, *Great Grapes*, qui contenait de nombreuses publicités, des informations locales et des portraits d'artistes et de chefs d'entreprise. Joe ouvrit le magazine à la page marquée d'un Post-it et lut l'article d'un auteur du nom de Johann Archer.

Archer évoquait la mort de sa fiancée de trente-huit ans, Tansy Mallory, professeure de danse et coureuse de fond, qui avait été transportée à l'hôpital pour cause d'insolation. Il écrivait que Tansy était en bonne santé et en voie de guérison – avant son décès brutal.

Archer exprimait avec émotion son choc face à la perte inattendue et effroyable de la femme qu'il aimait tant. L'auteur ne mentionnait pas le nom de l'hôpital ni du médecin, seulement qu'il ne croyait pas à la cause de la mort indiquée par l'établissement.

Il terminait son article par : « Fait inexplicable, une femme solaire, généreuse, optimiste, a quitté ce monde. Par miracle, mon cœur bat encore et je continue à vivre. Cela aussi est inexplicable. »

Joe acheva sa lecture et leva les yeux.

— Dave, tu penses que ton père a été assassiné depuis que tu as lu cet article ?

— Les nécrologies de Tansy Mallory et de deux autres personnes, sans compter Ray, se trouvent dans ce dossier. Il n'y a pas de fumée sans feu.

Joe fit instinctivement appel à ses compétences en sciences comportementales apprises au FBI. Il ne parvenait pas à déchiffrer Dave. Bien sûr, son ami était déprimé. Mais il était aussi fébrile, avec des tendances paranoïaques. Cela dit, en temps de tragédie, il était

courant de rendre les coups, de chercher un coupable. Le Dr Perkins était le bouc émissaire idéal de la mort de Ray.

— Tu as parlé avec Archer ou avec les familles de ces personnes qui ont mystérieusement disparu ?

— Non. Je ne sais pas comment les approcher, alors je m'en tiens à ce que j'ai lu. Deux articles mentionnent le Dr Perkins, ce qui confirme ma conviction profonde que ce fils de pute est en roue libre. Il a tué mon père.

36.

Même un mercredi soir, le Susie's Café était bondé de milléniaux qui se régalaient de plats épicés et bon marché, de vieux habitués qui traînaient dans leur bar de quartier, et d'employés du district financier tout proche qui desserraient leur cravate, enlevaient leurs chaussures d'un coup de pied et faisaient du limbo.

Quant aux membres du Women's Murder Club, nous n'avions aucun mal à nous laisser aller dans cette ambiance hétéroclite et bruyante, si bien que nous avions fait du Susie's notre QG depuis plusieurs années.

Le groupe jouait « Happy » et une assemblée de six personnes se dirigeait vers la sortie tandis que Claire, Yuki et moi nous rendions dans l'arrière-salle, où nous pouvions parler tranquillement.

Lorraine essuya la table de « notre » alcôve et déclara :

— Ce soir, le plat du jour est le bœuf épicé.

Nous la remerciâmes et nous glissâmes sur les banquettes. Claire et moi d'un côté, Yuki en face de nous. Il ne me fallut qu'une minute pour faire mon choix sur la carte, qui n'avait guère changé depuis dix ans.

— Cindy fait des heures supplémentaires, dis-je à Lorraine.

Ce n'était pas un mensonge, mais c'était loin d'être la vérité. Cindy avait renoncé à notre dîner parce qu'elle m'en voulait encore de lui avoir demandé de ne pas publier son papier sur l'assassinat simultané de trafiquants de drogue par des snipers. Ce n'était pas n'importe quel scoop. La mort des Baron avait fait les gros titres des informations nationales, alors que le nom de Cindy ne figurait pas en première page du *Chronicle*.

Je n'avais pas pu lui présenter de vraies excuses et Cindy était plutôt du genre rancunier. J'expliquai la situation à Yuki et à Claire. Cette dernière répondit :

— Vous êtes têtues toutes les deux.

Et Yuki de protester :

— Tu étais obligée de calmer ses ardeurs. C'est un bouledogue mais, dans un jour ou deux, elle s'en remettra et passera à autre chose.

Lorraine apparut à notre table, crayon et bloc-notes en main. Claire et moi commandâmes des bières. Yuki une salade de crevettes. Puis Claire me dit :

— Eh bien… je vais prendre le bœuf séché sur un petit pain.

J'optai pour un gombo et du pain.

— C'est tout ? s'enquit Lorraine.

— Je prendrai peut-être une tarte au citron vert après.

— Il n'y en aura peut-être plus, Lindsay. Je t'en garde une part si je peux.

La fringante serveuse se dirigea vers la cuisine, et Claire interrogea Yuki :

— Quelle est l'urgence, ma grande ?

Yuki était habillée pour le tribunal, en pantalon de tailleur bleu, chemisier en soie à col en V et escarpins à hauts talons.

— Warren, le gamin que je poursuis pour vol de voiture, possession de drogue avec intention de vendre, et complicité du meurtre d'un *policier*.

Nous hochâmes la tête de concert. Nous la comprenions. S'il était reconnu coupable, Clayton Warren, dix-huit ans, allait purger une longue peine pour ses crimes.

— Son inculpation était prévue aujourd'hui. Son avocat vient me dire que son client a tenté de se pendre ce matin.

— Quoiiii ?

Claire et moi étions ébahies.

— Laissez-moi reformuler. Il s'est pendu avec un drap à une canalisation dans les douches communes.

Claire fut prise d'une quinte de toux, nous pria de l'excuser, et bredouilla :

— Mon asthme.

Je lui agrippai la main sous la table tandis qu'elle demandait à Yuki :

— Il est mort ?

— Pas vraiment. Un autre prisonnier lui a attrapé les jambes et a appelé à l'aide. Il est à l'isolement avec une minerve et un gardien le veille vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Mais réfléchissez. Il n'a pas

été inculpé, encore moins jugé. Il pourrait retrouver la liberté. Et s'il était condamné, il pourrait faire appel. Il ne risque pas la peine de mort pour ses crimes. Alors pourquoi a-t-il voulu se suicider ?

La question de Yuki nous occupa un bon moment. Nous en arrivâmes à la conclusion qu'étant donné le mutisme du jeune homme, sa famille avait été menacée pour qu'il ne dénonce pas le véritable coupable. Claire pensait qu'il était déprimé, honteux, et défaitiste.

— C'est à croire qu'il préfère mourir plutôt que d'aller en prison.

Yuki n'était pas convaincue.

— Il nous manque une pièce du puzzle. Son avocat ne comprend pas non plus. Le gamin est totalement muet depuis son arrestation. (Yuki secoua la tête.) Peut-être que la raison n'est pas importante, mais je suis sûre qu'il en a une. Et moi dans tout ça ? Je me demande si je ne pourrais pas me contenter du minimum pendant le procès.

— Tu plaisantes ?

Elle ne plaisantait pas.

Yuki vit nos expressions stupéfaites.

— Écoutez. Je m'en tirerais à bon compte. J'ai une réputation, vous savez. Je perds des affaires même quand je suis *brillante* et que l'accusé est *coupable*.

Malheureusement, c'était vrai.

37.

Claire s'adressa à Yuki.

— Et si tu changeais de stratégie. Dis à Parisi que tu veux te retirer de l'affaire. Comment peux-tu poursuivre une personne que tu ne crois pas coupable ?

— D'accord, disons que je vais voir Red Dog, répondit Yuki, comme tous surnommaient le procureur Len Parisi, un homme aux cheveux roux, de plus de cent trente kilos, qui avait la réputation d'être impitoyable avec les criminels. Il me retire l'affaire et la confie à l'un de ses assistants aux dents longues qui mangent des couteaux au petit déjeuner. Clayton refuse de se défendre et écope d'une peine de prison à perpétuité sans possibilité de libération conditionnelle. À la première occasion, il se suicide.

— Ce n'est pas ton problème, Yuki. Tu ne peux pas décider pour lui de sa vie.

Les assiettes furent débarrassées et le café arriva avec ma part de tarte au citron vert. Lorraine se pencha à mon oreille :

— J'ai des relations.

Je levai le pouce et me retournai vers Yuki, qui s'était renfrognée.

— Lorraine, un pichet de margarita, s'il te plaît, dit-elle. Quelqu'un m'accompagne ?

Elle n'eut pas de succès.

— Un seul verre, ajouta-t-elle à l'intention de Lorraine, qui revint rapidement avec le pichet.

Yuki n'était pas alcoolique mais, une ou deux fois par an, elle succombait aux sirènes de la tequila. Comme ce soir. Claire toussa à nouveau, saisit le sac à main de notre amie et pêcha ses clés de voiture, qu'elle me tendit.

— D'accord, marmonna Yuki, si vous voulez.

J'appelai Brady et l'informai que l'on aurait besoin d'un chauffeur

dans environ une heure. Nos chopes de bière entrechoquèrent le verre au rebord salé, et nous la félicitâmes pour son grand cœur.

Lorraine s'approcha et dit à Yuki :

— L'un des clients joue ta chanson.

Nous l'entendions à présent. Jeff Rudolph, un talentueux guitariste amateur, fredonnait une mélodie à propos de soleil et de tongs. Yuki fut autorisée à gagner la salle principale une fois équipée d'un micro.

Claire et moi suivîmes le mouvement.

Rudolph avait déjà entamé les premières strophes, et son visage s'éclaira quand Yuki se mit à chanter en chœur, sa voix de soprano éclairant le refrain.

— Wastin'away again in Margaritaville…

Jeff tapait du pied en cadence.

— Sel, sel, sel, sel !

Les clients frappaient dans leurs mains et chantaient, à présent.

— « But I know…

Et comme tout le monde cessa instinctivement de chanter, Yuki termina :

— … It's my own damn fault. »

Quelqu'un lança : « Encore ! » Et tout le monde applaudit en répétant : « Encore ! Encore ! » Claire cria tout fort :

— Elle est fini ! Vraiment !

Lorraine reprit le micro, et une fois de retour à notre table, elle proposa

— Un café, Yuki ? Je viens d'en faire.

— Ha, non merci, répondit Yuki en vidant son verre d'un trait.

Ce soir-là, j'avais presque oublié que Claire était confrontée au défi de sa vie, que les corps des Baron étaient froids, que Randi ne s'était pas mise à table, et que Leonard Barkley était toujours dans la nature. Tout cela me réveillerait vers 3 heures du matin, mais pour l'instant, je me sentais bien à plaisanter avec mes copines.

— Lorraine ! Du café et de la tarte pour tout le monde ! Ce qui te reste.

— À la cerise, dit-elle en fronçant le nez. De lundi.

— Vendu, dis-je. Apporte-nous ça !

38.

Yuki était allongée sur le lit, les yeux clos pour se préserver de la lumière du plafonnier ancien. Brady lui enleva ses chaussures et lui massa les orteils.

— Ohhhhh, dit-elle, c'est tellement bon.

— Tu peux t'asseoir ?

— Peut-être. Je crois.

Mais elle ne bougea pas d'un pouce.

— Je vais essayer de t'enlever ta veste, Yuki-san. Si tu ne peux pas m'aider, ce n'est pas grave, mais ne me repousse pas.

Yuki éclata de rire. Brady fit de même. Cette femme avait un rire extrêmement communicatif, capable de faire glousser une statue. Il lui retira sa veste, puis son chemisier, la fit rouler sur le ventre, et dézippa son pantalon.

— J'adore ça, Brady, dit-elle. Ce n'est pas la première fois, hein ?

— Petite idiote, tu sais très bien que non.

— J'ai eu une journée hollible… horrible !

— J'aimerais que tu me racontes.

Il dégrafa son soutien-gorge, lui apporta un tee-shirt et demanda :

— Tu peux te débrouiller, maintenant ?

— Où tu vas ?

— Je reviens tout de suite.

Quand Yuki rouvrit les yeux, Brady était étendu près d'elle, les cheveux humides. La lumière était éteinte. Elle roula vers lui et il l'enveloppa de ses bras. Si grands. Elle les adorait.

— Je suis là, ma chérie. Dis-moi ce qui s'est passé.

— Tu sais quoi ? Je te le dirai demain. Je ne veux pas y penser maintenant.

Elle entoura le cou de Brady, qui la souleva pour la prendre dans ses bras. Les jambes de Yuki s'enroulèrent autour de ses hanches, sa tête sur son épaule. Deux personnes ne pouvaient être physiquement plus proches.

— Tu es en train de me dire que tu veux que je profite de toi ?

— Je crois que oui. Je sais que tu en as envie.

Il l'embrassa. Elle gémit, se dandina et lui dit qu'elle l'aimait.

— Je m'aime aussi, railla-t-il.

Elle rit.

— Je t'aime tellement que ça me fait peur, ajouta-t-il.

— Je suis inoffensive.

Ils roulèrent doucement dans le grand lit. Il la retourna pour qu'elle le chevauche, posa ses mains sur ses hanches, et ils se mirent en mouvement jusqu'à ce qu'ils s'embrasent. Ils restèrent enlacés un long moment. Puis Yuki glissa à côté de son mari bien aimé sur les draps froissés.

Ils se cajolèrent, se sourirent et s'endormirent en se tenant la main. Quand Yuki se réveilla, elle serra son oreiller contre elle et tourna le dos à son mari.

Tout en dormant, il passa un bras autour d'elle et la pressa contre lui. Ils avaient besoin de plus de moments comme celui-là. Une chanson lui trottait dans la tête.

Elle fredonna la dernière phrase dans un murmure :

— Baby, baby, baby, you're the best.

39.

Les deux vieux amis se tenaient devant l'âtre, un verre d'un excellent cabernet maison à la main.

— Je te suis reconnaissant, Joe, dit Dave. Si tu n'avais pas accepté de m'aider, je ne sais pas ce que j'aurais fait.

Joe se pencha vers lui.

— Parlons-en un peu.

— Qu'est-ce qu'on a fait jusqu'à maintenant ?

Joe se contenta de le regarder. Comme le ferait un thérapeute.

— D'accord, dit Dave. S'il te plaît, ne me prends pas pour un cinglé.

Il se rapprocha de la cheminée, saisit un tisonnier et remua les braises fumantes.

Encore une manière de se dérober, songea son ami.

Dave lui avait demandé son aide, mais il n'était pas prêt à entrer dans le vif du sujet.

Au cours du dîner, il avait évoqué une femme rencontrée en ligne, à qui il n'avait pas parlé de son handicap. Il avait également précisé que même si Ray était souvent bougon, ils regardaient le sport ensemble à la télévision ; maintenant, il le regardait seul, ou avec Jeff, le chef cuisinier, si le match était diffusé tôt.

Pendant que Dave jetait des bûches dans le feu, Joe garda le silence, pris en étau entre son amitié et ses doutes.

Dave revint à table :

— Tu disais ?

— Je disais qu'il est temps d'en parler posément. Toi. Ray. Le Dr Perkins. Et moi. Je dois te rappeler mes limites.

— Ah oui ? J'aimerais avoir tes limites. Désolé, ce n'est pas ce que je voulais dire.

— Pas de problème. Je comprend.

Il but une gorgée de vin et vit le visage de son ami se voiler de tristesse.

— Satané Perkins ! Qu'il aille au diable pour ce qu'il a fait…

Blâmer Perkins était-il une réaction au chagrin ? Ou Dave avait-il raison ?

— Je n'ai pas de badge. Je suis un consultant indépendant. Je peux contacter Perkins, mais s'il refuse de me recevoir, je ne peux pas le forcer. Cela dit, je peux sûrement fouiner un peu et voir s'il faut prévenir la police.

— Je peux payer tes services de consultant.

— La ferme, Dave. Quoique, tout bien réfléchi, donne-moi un dollar. Comme ça, c'est officiel.

Dave le remercia, sortit un billet de la poche de sa chemise et le tendit à Joe qui nota au dos de son chéquier : « Engagé comme consultant par D. Channing », puis ajouta la date et sa signature. Il passa le document *ad hoc* à Dave, qui le signa à son tour puis plaqua ses mains sur ses yeux et se mit à pleurer.

Joe aurait voulu le réconforter, mais il était inquiet. Même s'il acceptait sans réserve que Dave aimât son père, il ne parvenait pas à repousser le sentiment dérangeant qui lui était venu une semaine plus tôt, quand il était allé rendre visite à Ray à l'hôpital.

Ray traitait son fils comme un serviteur ou un employé, l'envoyait à la cafétéria, lui donnait des ordres.

— Tu m'as dit que vous étiez très proches, dit Joe, ramenant doucement son ami au présent. Alors, que va-t-il se passer maintenant ?

— Je ne sais pas. J'imagine que je vais vendre la maison. Emménager à Los Angeles ou à New York. Je vis ici depuis trop longtemps. C'était surtout pour aider mes parents. Ma mère faisait tampon entre Ray et moi.

— Que veux-tu dire ?

— Eh bien, il m'en voulait de la manière dont les choses avaient tourné. De ce que j'étais devenu. Il faisait des remarques désobligeantes. Du genre : « Pourquoi tu ne *cours* pas à l'épicerie, Dave ? » Quand il buvait, il me disait que c'était la punition de Dieu pour avoir causé la mort de Rebecca.

— Oh, mon Dieu.

— Je lui ai pardonné. Je comprends sa déception. Je pensais la même chose de moi, une réflexion qui se termine en cul-de-sac sur

cette maudite route. Mais, comme tu le sais, mon père s'est occupé de moi, m'a donné un travail… des responsabilités. Et avant de tourner la page, je dois découvrir la vérité sur sa mort. Faire la part des choses. Si le Dr Perkins tue des gens, il faut l'arrêter. Il doit payer.

— Je voudrais voir le dossier médical de Ray, le certificat de décès, et avoir le nom du médecin légiste.

— J'ai scanné tous les documents sur mon portable. Je vais te les montrer.

Tandis que Dave allait chercher son ordinateur, Joe se rendit à la salle de bains. Pendant que l'eau coulait du robinet, il ouvrit l'armoire à pharmacie. Les étagères étaient chargées de médicaments : antidépresseurs, antidouleur, somnifères.

Joe orienta son téléphone vers les petits flacons et prit des photos. Ses doutes refusaient de le laisser en paix.

Comme lui, Dave approchait de la cinquantaine. En avait-il eu assez d'être l'enfant décevant et abîmé de Ray ? Avait-il élaboré un plan pour se débarrasser de son père pour de bon ?

40.

Au bout du couloir du quatrième étage, il y avait un bureau d'angle vide, ancien repaire d'un flic véreux qui n'en aurait plus jamais besoin.

Je fis part à Brady de mon projet de transformer ce bureau en salle de crise pour l'affaire Baron.

— Comme tu voudras, répondit-il.

Puis je lui expliquai que j'allais former une équipe au tirs de snipers dans les différentes villes.

— À tes risques et périls.

— Ça veut dire oui ?

— C'est un putain de oui !

Il prit l'ascenseur jusqu'à l'ancien bureau de Jacobi, au cinquième étage, et ne se retourna pas. Une demi-heure plus tard, Rich et moi avions scotché les photos des défunts sur les murs de la salle de crise, nos ordinateurs avaient été déplacés dans notre nouveau bureau et nous avions chacun une tasse et un thermos remplis de café.

On organisa une conférence téléphonique avec l'inspecteur Richards de Chicago, l'inspecteur Noble de Los Angeles, Chi, McNeil, Conklin et moi. Nous devions tous nous appeler à midi.

La victime de Richards était le propriétaire d'un magasin de tabac, Albert Roccio. Richards s'était montré peu enclin à partager ce qu'il savait, prétextant que jusqu'à présent, il n'avait rien du tout. Noble était en charge du dossier de Fred Peavey, tué d'une balle dans le front devant l'école de son fils. Il avait été affecté tardivement à l'enquête et semblait enthousiaste à l'idée de faire partie de notre équipe.

McNeil et Chi étaient les principaux enquêteurs du meurtre du Taco King sur Duboce Avenue.

Jennings, la première victime, avait été abattu à distance, d'une balle à travers son pare-brise. Sur la lunette arrière, quelqu'un avait

écrit le mot *Répétition* avec son doigt dans la poussière de la vitre. Cela dit, Jennings avait été tué un peu après 8 h 30, comme les autres victimes. On ne savait pas s'il faisait partie de la collection des trafiquants de drogue exécutés.

Conklin et moi étions les plus sollicités. Paul et Ramona Baron, contrairement aux autres victimes, étaient connus et avaient une cour d'admirateurs parmi les citoyens riches et influents. Leurs amis s'adressaient à la presse et encombraient les lignes téléphoniques du maire pour exiger l'arrestation du ou des tueurs, *pronto*.

Brady avait raison de craindre les ego impliqués dans ce groupe de travail, mais si nous voulions avancer, nous n'avions pas le choix.

Rich et moi avions un but précis.

À 13 heures, nous avions rendez-vous avec Miranda White Barkley et son avocate, laquelle ferait pression pour que sa cliente soit libérée et avait de bonnes chances de parvenir à ses fins. Nous n'avions aucune preuve que Randi fût complice des meurtres.

Nous la détenions comme témoin essentiel, mais devions la relâcher à 14 heures. J'espérais qu'à la fin de la conférence téléphonique, nous aurions un levier pour la faire parler.

Je n'étais pas seulement pleine d'espoir, j'étais sacrément déterminée.

41.

L'ancien bureau de Ted Swanson avait été nettoyé de fond en comble, mais aucun désodorisant fleuri ne pouvait éradiquer la puanteur de ce flic véreux qui avait ôté la vie à dix-huit personnes.

Il était à la prison d'État de Chino à vie, mais ce n'était pas nouveau.

Je fermai la porte de notre récente salle de crise, avec sa grande table grise et ses deux consoles téléphoniques, et j'allumai mon ordinateur portable.

Je cliquai sur le lien d'un bulletin d'information et lus le bandeau au bas de mon écran : *La police de San Francisco n'a aucune piste dans la mort de Ramona et Paul Baron.*

Super. Dites-moi une chose que je ne sais pas.

Une fenêtre avec une flèche apparut en haut à droite avec le titre : *Les mystérieux décès de Paul et Ramona Baron.*

— Richie. Viens voir !

Je double-cliquai sur la flèche et découvris avec stupeur un diaporama d'images du bureau des Baron après leur assassinat. Des plans rapprochés des perforations des balles dans la vitre et dans le fauteuil de Ramona ; de la moquette tachée de sang ; du contour du corps de Paul dessiné avec du ruban adhésif sur le bureau.

La voix du journaliste disait : « Jackson Brady, le chef de police, a déclaré à Real Crime News qu'il ne ferait pas de commentaires tant que l'enquête sur les Baron était en cours ».

Je lui coupai le sifflet et dit à Conklin :

— Tu as vu ça ? Quelqu'un a divulgué les photos de la scène de crime, bordel !

— Pure spéculation de ma part : on a soudoyé un de nos experts.

— Euh… Quelqu'un a touché une jolie petite indemnité de départ.

J'avais le numéro de portable de Clapper. Je lui laissai un message, puis je m'adressai à Rich :

— Des gros plans de taches de sang et d'impacts de balles, et l'avocat de la défense du tueur explique au juge que le jury a été influencé. Si jamais il y a un juge et un jury.

— Tu ne vois pas le bon côté des choses.

— Tu es un rebelle, Richie.

Tout ce que nous avions, c'était un suspect photographié avec un viseur à la main actuellement libre comme l'air. Selon Randi White Barkley, son mari souffrait d'un syndrome de stress post-traumatique. Il avait paniqué en voyant la police et s'était enfui. Ma théorie était un peu différente. Barkley avait filé parce qu'il avait tué deux citoyens influents et que nous étions après lui. Il se préparait peut-être à commettre un nouveau crime.

Mais tout de même. Nous avions sa voiture, sa femme, son ordinateur portable, ses empreintes digitales et son chien. Les flics étaient à sa porte. Peut-être que si Randi lui demandait de se rendre, il le ferait.

J'avais une question pour Richie, l'éternel optimiste.

— Dis-moi. Les meurtres des Baron ont un lien avec les assassinats qui se sont produits dans les autres villes à la même heure, n'est-ce pas ?

— Ça semble logique. Roccio, oui. Peavey, oui. 8 h 30 tous les deux.

— Et d'après toi, le trafic de drogue – à petite ou grande échelle – est le lien entre ces homicides ?

— Eh bien, tu crois aux coïncidences ?

— Bonne question.

L'agent Richards de la police de Chicago s'était montré peu enclin à partager ses informations sur sa victime, Albert Roccio, mais il avait accepté de prendre notre appel à midi.

— C'est l'heure, dis-je à Conklin.

J'appelai Richards avec mon portable.

— Ici l'agent Wilkens, répondit une voix de femme. Je peux vous aider ?

— Je suis le sergent Boxer. L'inspecteur Richards attend mon appel.

— Il vient de sortir, mais il n'en a pas pour longtemps.

Je lui laissais mon numéro quand Brenda passa la tête par la porte.

— L'inspecteur McNeil au téléphone pour toi.

La voix rauque de Cappy s'éleva par le haut-parleur. Il avait manifestement la bouche pleine.

— Boxer, prête pour un résumé de pas grand-chose ?

— J'écoute.

Il éclata de rire.

— D'accord, alors voilà…

42.

J'imaginais le crâne chauve de Cappy, sa casquette vissée sur la tête.

— À propos du meurtre du Taco King. Jennings était un habitué. Tout le monde savait qu'il venait là. Si quelqu'un avait voulu l'éliminer, ce n'était pas difficile. Donc, il était probablement la cible, et non une victime collatérale servant de « répétition ». Du coup, ça nous amène au mobile. On a parlé avec Woody Moynihan, vous vous souvenez de lui ? Joueur de première base, une moyenne de 300 à la batte, jusqu'à ce qu'il se prenne une balle à cent soixante kilomètres heure dans la tête.

— Et Moynihan a idée de qui a tiré sur Jennings ?

Mon portable vibra : Brenda m'avait envoyé un SMS. « L'inspecteur Noble sur la 3 ».

Je demandai à Cappy de patienter et appuyai sur un bouton de la console pour dire bonjour à l'inspecteur de la criminelle de Los Angeles.

Conklin reprit la ligne 3 sur sa propre console et enclencha le haut-parleur.

— Cappy, je t'écoute. Boxer a un autre appel.

— Bien, dis-lui que Jennings refourguait des cachets à ses petits copains. Moynihan était l'un de ses clients, et le cercle était sûrement large. Des amis d'amis. Conklin, t'es toujours là ?

— Ouais.

— OK. Je parle souvent tout seul, mais pas au téléphone. Alors Moynihan ne voit pas qui aurait pu en vouloir à Jennings, mais ce ne serait pas la première fois qu'un consommateur pète les plombs et s'en prend à son fournisseur. Les stups auront peut-être une idée.

J'écoutais Cappy en songeant que la brigade des stupéfiants n'était plus qu'une coquille vide. Il y avait des postes à pourvoir, ce qui

roulait tout dire.

— Allô ? dit Noble.

Je tournai mon attention vers Noble.

— Je vous écoute.

— On a doublé les effectifs pour cette enquête.

— Parfait. Vous en êtes où ?

— Les parents de Little Geniuses, l'école où Peavey a été tué, sont en train de devenir, euh, cinglés. On les a fait venir et on les a écoutés exprimer leurs craintes de voir leurs enfants se faire tirer dessus, en espérant que quelqu'un mette le doigt sur un suspect.

— Et alors ?

La voix de Chi s'éleva dans le haut-parleur, pour donner à Conklin des nouvelles sur la surveillance de Barkley.

J'essayai d'écouter Chi, mais le discours de Noble retint mon attention.

— Fred Peavey était dentiste, et d'autres parents étaient ses patients. J'ai eu confirmation qu'il prescrivait des antidouleurs. J'ai parlé personnellement à dix de ses patients. Personne ne lui voulait de mal. On a vérifié leur histoire, et franchement, en dehors de deux ou trois accros aux opiacés, ils sont inoffensifs.

Encore un lien avec la drogue, cette fois pharmaceutique.

Chi expliquait à Conklin qu'il avait briefé Brady sur la mise en place de la surveillance de la résidence de Barkley : des voitures circulaient autour du pâté de maison et une équipe était installée dans la demeure voisine avec une vue dégagée sur toutes les entrées.

— Aucun signe de Barkley, précisa Chi. Le chien a été mis en fourrière en attendant d'être rendu à son propriétaire. Peut-être que vous pouvez utiliser cet argument avec sa femme.

La voix de Cappy grésilla à nouveau.

— J'ai fait des recherches sur Barkley et sa femme. Ils ont tous les deux servi en Afghanistan, Boxer. Des experts en tir, tous les deux. Hé, on bloque la circulation. On se rappelle. Dix-quatre.

Un nouveau message de Brenda : « L'Inspecteur Richards sur la deux ».

Je pris l'appel.

— Ici Boxer, inspecteur Richards. Vous êtes en conférence avec notre équipe.

Richards alla droit au but.

— On n'a aucun suspect pour le meurtre de Roccio, mais pour suivre votre théorie, on a cherché un lien avec la drogue.

— Mon partenaire est là. Richards, l'inspecteur Conklin.

— Bonjour, dit Richards.

Il ajouta qu'on avait retrouvé cinq cents grammes d'héroïne dans la voiture de Roccio.

— Il faisait du petit et du gros trafic.

D'après Richards, sa victime vendait de l'héroïne par téléphone, puis les clients venaient dans le magasin, achetaient un magazine et récupéraient la drogue. Même chose avec l'ecstasy et la marijuana. Des gamins achetaient un magazine au comptoir, donnaient à Roccio deux billets de vingt, et il leur glissait un sachet entre deux pages.

— Simple comme bonjour, commenta Conklin.

— J'ai une réunion, lâcha Richards. C'était sympa de discuter avec vous.

— Attendez, dit Rich. Des suspects ? D'autres victimes ?

— En un mot, non et non. Roccio n'était pas le seul trafiquant de drogue à Chicago, OK ? On a des gangs. Tout une série de bandes organisées.

— Je comprends.

— À plus tard, dit Richards.

La ligne se coupa. Comme toutes les autres.

Voilà pour l'esprit d'équipe, songeai-je. Je contemplai mon coéquipier, qui m'observait avec la même perplexité. Une question tacite gisait comme un poisson mort entre nous.

Et maintenant ?

— Allô ? Allô ?

Merde. C'était Noble.

Je le priai de m'excuser et lui demandai de continuer.

— Pas de problème. Je disais qu'on a fait passer leurs noms dans la base de données. Regardez dans votre boîte électronique. Je vous ai envoyé une liste des amis et associés de Peavey, un mélange de mères et de pères, de cols blancs et de cols bleus, des militaires et des flics.

On frappa à la porte au moment où Noble disait :

— Les alibis pour 8 h 30 le jour de la fusillade sont valides, et on n'a pas trouvé de mobile. Peavey n'a jamais été poursuivi en justice ni arrêté. Il était très compétent dans son domaine. Alors peut-être que ce meurtre n'a pas de rapport avec les autres. Mais on va continuer à

creuser.

Jennings et Peavey étaient-ils des victimes choisies au hasard ? Et les Baron et Roccio ?

Choisies au hasard ou désignées avec soin ? Quel était le but de ces assassinats et qu'allait-il se passer ensuite ?

Comment cela allait-il finir ?

43.

Quand je levai les yeux, je vis Mike Stempien, notre informaticien du FBI, passer la porte.

Excité comme s'il venait de trouver une boîte de pièces d'or sous son évier, il avait quelque chose d'important à nous dire. Conklin se leva, Stempien prit sa place au bureau et ouvrit son ordinateur portable.

— Ceci, dit-il, appartient aux Barkley.

— Mike, j'aimerais t'écouter, mais on a rendez-vous avec Mme Barkley et son avocate.

— Ça ne prendra qu'une minute. Et vous devez entendre ça avant votre rendez-vous.

Conklin et moi étions à l'écoute.

— L'ordinateur était sur le comptoir de la cuisine, dit Stempien. J'ai consulté les derniers sites visités par les Barkley et j'ai trouvé… ta-da !

Il tourna l'écran vers nous. Cela ressemblait à un jeu vidéo de l'époque de Pac-Man. Au centre, le dessin d'une roue de la fortune de fête foraine, et à droite, une boîte de dialogue. Mike lut dans mes pensées.

— Je n'avais pas vu un jeu de ce genre depuis les années 1990. Mais j'ai eu le pressentiment qu'il ne fallait pas se fier aux apparences.

— Comment ça ?

— Ce site n'a pas d'adresse internet. Si vous voulez jouer, il faut savoir naviguer dans le système. Il existe un navigateur appelé Tor, pour *The Onion Routing*, ce qui signifie « routage en oignon ». Il comporte plusieurs niveaux, et on ne peut les atteindre que l'un après l'autre. Il est impossible de voir l'ensemble du tableau. L'adresse n'est pas habituelle, comme Google.com ou CNN.com. C'est un truc du genre ABQ3d. Une série de lettres qui vous emmène à un certain point. Votre connexion n'est pas très rapide parce que vous sautez

d'un bout à l'autre du monde, ce qui signifie que vous n'aurez pas la vitesse nécessaire pour charger un site avec des graphiques sophistiqués. C'est comme si vous deviez faire partie d'un cercle secret pour savoir sur quel site aller. Si ce n'est qu'un jeu vidéo archaïque, pourquoi ce mystère ?

— Un mystère au cœur d'une énigme, commenta Conklin.

— Cette roue sert à faire des paris, n'est-ce pas ? Et le gagnant gagne un prix ?

Je me penchai et déplaçai le curseur sur la roue, qui se mit à tourner en émettant un léger cliquetis. Lorsqu'elle s'arrêta, un chiffre clignota en haut de la page.

— Alors, Mike, je viens de gagner des points ?

— Des points. Un statut. Plus de chance qu'un autre joueur ? Ma première intuition fut que ce site masquait une activité illégale. De la drogue. Un trafic quelconque. Mais j'ai pu déchiffrer une partie du chat crypté. Le nom du site est le même que celui du jeu : Cibles mouvantes. Et puis j'ai eu un autre pressentiment.

— Quoi ? Quel genre de pressentiment ?

— Ne m'en tenez pas rigueur, parce que… eh bien, parce que. Je suis encore en train de me creuser les méninges, mais je pense que Cibles mouvantes est un site web pour les snipers. Beaucoup d'entre eux, d'après le jargon qu'ils utilisent, sont des militaires ou des policiers. Les tueurs dont ils parlent pourraient être vos trafiquants de drogue. La précision des attaques, les « scores », suscitent beaucoup d'enthousiasme. C'est du moins ce que l'on peut lire sur le site.

Je retenais mon souffle. Stempien avait-il trouvé la clé des exécutions dans l'ordinateur des Barkley ?

— Vous savez lequel des Barkley jouait ?

— D'après l'activité de leur ordinateur portable, ils jouaient tous les deux. Mais s'agissait-il d'un simple jeu ? Ou cela se reflétait-il dans la vie réelle ?

— Peux-tu le savoir ?

Il resta silencieux un moment, réfléchissant à la question.

— Peut-être, répondit-il. Mais je ne peux rien vous promettre.

44.

Conklin me tint la porte de l'ascenseur, puis entra et appuya sur le bouton du septième.

J'observai la rangée de numéros d'étage en rassemblant mes pensées. Dans quelques minutes, nous allions parler à Randi White Barkley et à son avocate, Lynn Selby. Nous avions un petit moyen de pression, sachant que les Barkley jouaient à un jeu vidéo suspect. C'était une information fragile – et de dernière minute. Et pourtant.

J'imaginai notre procureur s'adresser au juge : *Votre Honneur, nous accusons Miranda White Barkley d'avoir tiré deux fois en direction des forces de l'ordre et d'avoir joué à un jeu vidéo violent.*

Voilà, voilà.

Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent. Nous sortîmes sur le carrelage gris usé et trouvâmes Bubbleen Waters, sergent de son état et chanteur de karaoké local. Nous le saluâmes, et le sergent Waters nous présenta le registre. Je le signai, puis nous suivîmes un gardien dans un long couloir bruissant de murmures, de portes claquées et de bruits de pas.

Le gardien nous fit entrer dans une petite salle équipée d'une table et de quatre chaises en son centre.

Randi ne leva pas les yeux. Menottes aux poignets, elle portait l'uniforme orange de rigueur, et ses cheveux étaient nattés en une longue tresse. On l'avait aidée, assurément, car son bras était immobilisé par un gros bandage.

L'avocate de Randi, Lynn Selby, avait été commise d'office et semblait promise à un brillant avenir. Avec ses cheveux blonds, son gloss rose pâle et son tailleur gris clair, elle paraissait inoffensive. Mais je la connaissais : sous ses allures de petit chat, elle avait la férocité d'un bouledogue.

On se présenta avec raideur, puis chacun prit place autour de la table. Selby se lança :

— Comme j'imagine que vous n'avez rien contre Mme Barkley, vos

quarante-huit heures expirent dans une heure.

— Comment vous sentez-vous, Randi ?

— Le mieux du monde.

Le sarcasme me fit sourire.

— Adressez-vous directement à moi, s'il vous plaît, déclara Selby. Je veux faire sortir ma cliente.

Randi White avait effectué deux missions en Afghanistan. Elle était entraînée à résister aux interrogatoires, à ne donner que son nom, son grade et son matricule. Et en plus de sa formation militaire, elle avait un chien de garde pour avocate.

— Lynn. Randi a cassé la vitre de la fenêtre de sa chambre et tiré deux balles sur notre voiture banalisée. Elle savait que nous étions de la police. C'était téméraire et dangereux. Elle a reconnu qu'elle l'avait fait pour couvrir la fuite son mari, Leonard Barkley, le suspect principal d'un double homicide. Cela fait de Randi sa complice.

— Allons, Lindsay. Complice d'avoir aidé son mari à s'enfuir. Il a des troubles psychologiques à cause de ses années de service. Elle a tiré à blanc. Au-dessus de vos têtes. Exprès. Vous le savez bien. De plus, Randi White Barkley est la seule personne qui a été blessée pendant le raid sur sa maison. Je pourrais attaquer la Ville pour moins que ça.

— Descendez d'un cran, voulez-vous, Lynn ? Je ne lui ai pas encore posé de questions.

— Allez-y, sergent.

Comme nous en étions convenus, je me tournai vers mon coéquipier.

— Rich, tu veux bien prendre le relais ?

45.

L'air affable et décontracté, Conklin s'installa confortablement sur la chaise métallique, croisa ses longs doigts et posa ses mains sur la table.

Il s'adressa à la femme en combinaison orange.

— Randi, vous êtes d'accord pour discuter quelques minutes ?

— Pourquoi pas.

— Ce ne sera pas long. Aux urgences, vous avez demandé à ma partenaire si elle avait déjà lu *Tirs de compétition*. Vous avez besoin d'un manuel pour tirer ?

— Je peux toujours m'améliorer. J'allais justement à la salle quand vos copains gangsters ont débarqué. Vous aussi, vous allez au tir, non ?

Conklin sourit et changea de sujet.

— On a trouvé un jeu vidéo sur votre ordinateur le jour où on a gâché votre journée. Ça s'appelle Cibles mouvantes.

Randi s'esclaffa.

— Oh, vous en avez gâché plus d'une, je dirais. Peu importe. Cibles mouvantes. Len et moi, on y joue tous les deux.

— Quel est l'intérêt du tir sur cible ? Je me suis renseigné sur vous. Vous savez manier tous les types d'armes.

— Le tir sur cible est amusant et il me permet de garder la forme…

— Ça suffit, Randi, intervint Selby. On a fini, inspecteur ?

Randi ignora son avocate et continua :

— Vous ne le savez peut-être pas, mais certaines personnes aiment *tirer* et d'autres aiment *tuer*. Moi, mon truc, c'est tirer sur des cibles.

— Pouvez-vous nous expliquer ce que vous entendez par « certaines personnes aiment tuer » ? dis-je. Vous parlez de psychopathes ?

— Possible. J'ai vu des militaires tout excités à l'idée de trucider des gens. En particulier de mauvaises personnes. Des ennemis. Pour certains, obtenir un permis de port d'arme, c'est l'euphorie pure. C'est comme ça qu'ils en parlent.

— Je n'ai jamais vu ça, dit Conklin. Enfin, bien sûr, j'ai vu des gens sans conscience, mais parlez-moi de ce frisson, cette euphorie.

Il espérait que Randi implique Leonard. Allions-nous avoir de la chance ? Selby posa la main sur le bras de Randi pour l'arrêter, mais sa cliente avait envie de parler.

— Voilà un truc que je n'oublierai jamais. Avec trois membres de mon peloton, on se trouvait dans un parking devant la base, un endroit où on traînait tous les jours. Vous connaissez l'expression *bleu sur vert* ?

Je secouai la tête.

— Les verts représentaient les forces amies du pays hôte, celles qu'on encadrait en Afghanistan. On était les bleus. On montait dans notre jeep, comme tous les jours, quand on a entendu un coup de feu. Le major Buck Stanley a été touché au visage et s'est effondré.

« Il y avait un camion de verts à cinquante mètres de là, qui revenait du champ de tir. J'ai couru vers Stanley. Je suppose que l'un des verts s'est radicalisé ou a été retourné par les insurgés, et qu'il a saisi l'occasion de tuer un Américain. Il avait peut-être volé des munitions…

« À ce moment-là, l'un de nos officiers a déboulé et s'est mis à tirer sur les verts qu'on était en train de *former*. On les connaissait. On travaillait avec eux tous les jours. Oh, mon Dieu, les cris, le sang qui giclait partout, les hommes qui dégringolaient du camion, qui couraient dans tous les sens. Notre gars tirait tous azimuts. Il s'approchait des blessés à terre et les achevait d'une balle dans la tête.

« On aurait dû mener une enquête. Faire ce qu'il faut.

Randi secoua la tête, puis nous regarda, Conklin et moi.

— J'ai regardé le visage de l'officier. Il avait l'air satisfait. Très satisfait, même. Est-ce que c'était un psychopathe ? Peut-être. Ou alors il est devenu assoiffé de sang. Je ne sais toujours pas. Et non, ce n'était pas Len. L'officier qui a tué, je ne sais pas, vingt-cinq verts, était un lieutenant de la marine américaine du nom de Tom DeLuca. Ne vous embêtez pas à le chercher. Il n'est pas revenu.

Personne ne parla pendant un long moment, digérant les paroles de Randi et son expression.

Puis Conklin reprit la parole.

— On cherche un tueur, Randi. Un expert en tir de précision, peut-être un militaire, peut-être pas. Je pense avoir une meilleure idée de son profil, voire une chance de l'identifier, si je participe à Cibles mouvantes.

— Je ne peux pas vous aider, dit Randi. Bon, je peux partir maintenant ?

— Bien sûr, répondit Conklin. Je ramènerai votre chien chez vous avant la fin de la journée. Comment il s'appelle ?

— Barkley.

— Son nom est Barkley Barkley ?

— Ouais, et il aboie. Mais ça suffit. Quand je ris, ça me fait mal.

Conklin sourit.

— D'accord, Randi. À plus tard.

46.

Je dénichai Claire dans la salle d'autopsie, toujours en blouse.

— Claire ?

Elle leva sur moi un regard surpris.

— Oh mon Dieu !

Elle tira un drap sur le corps du défunt, lui tapota la main, et appela son assistante.

— Bunny, tu peux emporter M. Ryan ? Merci.

Les proches de Claire avaient élaboré un plan d'accompagnement, chacun avec un rôle attitré. Edmund nous retrouverait à l'hôpital. Cindy et Yuki iraient voir Claire à la fin de la journée. Je la conduirais au Centre de traitement Johnson-Hughes contre le cancer et resterais avec elle jusqu'à ce qu'elle soit confortablement installée dans l'un des meilleurs établissements du pays.

— Désolée, Lindsay, j'avais oublié que tu venais.

— On a encore du temps. Comment tu te sens ?

— On ne peut mieux.

— Super, dis-je, jouant le jeu. Alors change-toi.

Trente interminables minutes plus tard, Claire était enfin assise sur le siège passager à côté de moi et bouclait sa ceinture. Lorsque je m'étais garée le matin, j'avais trouvé une place libre sur Harriet Street, juste entre le bureau de la médecine légale et le Palais de justice.

Quand je mis le moteur en route, Claire s'était débarrassée de ses chaussures pour replier ses jambes contre sa poitrine et les entourer de ses bras.

— J'ai besoin de parler, dit-elle.

Je coupai le moteur et me tournai vers elle.

— Je suis là, ma belle.

— Je n'aurais jamais imaginé dire ça un jour, mais j'ai peur. Vraiment, ça me fiche une trouille bleue.

— Qui n'aurait pas la trouille ? Tu dois être opérée demain matin. Qu'est-ce qui se passe ?

Claire poussa un long soupir et s'adossa à son siège.

— J'ai fait des recherches en ligne sur la mort imminente.

— Ne pense pas à ça.

— Tu sais, je vois plus de morts en une journée que la plupart des gens dans toute leur vie. Et encore. On pourrait penser que je suis blasée, maintenant. Mais je crois qu'au contraire, j'en ai trop vu.

— Tu ne fais pas face à une mort imminente, Claire. Allons ! Tu vas être opérée par un excellent chirurgien. De renommée mondiale. Il va retirer un bout de poumon avec une petite tumeur…

— Deux tumeurs.

— Deux ? Tu… tu avais dit une.

— Ce qui s'est passé, c'est que les radios ont révélé une tache. Une petite tache. Sur le poumon gauche, juste là. Il y a deux semaines, on m'a fait une biopsie. Et hier, ils m'ont demandé de faire un TEP scan. Et devine quoi ? Ils ont vu une autre tache. Si elle s'est étendue… Si elle s'est étendue, je n'aurai qu'un an devant moi. Plus ou moins.

Je me sentais vide, frigorifiée. Claire me disait cela pour la première fois, et elle était en colère, et terrorisée. Quant à moi, je n'étais pas prête à l'accepter.

— Je ne crois pas que…

— Non, non, laisse-moi parler. Je suis médecin, pas toi.

— Je n'ai pas à te croire sur parole.

— Quand on donne à une personne une condamnation à mort, soit elle se dit : « Je n'ai plus qu'une année à vivre, alors je vais en profiter au maximum. » Et elle fait un voyage autour du monde et dévale des pistes noires à ski…

— Ou bien elle accepte la date de sa mort et baisse les bras, poursuivis-je. Pourquoi continuer, en somme ? C'est fini.

Claire, qui regardait dans le vide à travers le pare-brise, ne vit pas mon expression affolée.

— Tu vois, aucun de ces deux états d'esprit ne me correspond, Lindsay. Je ne peux pas démissionner et partir à l'aventure. J'ai un mari de douze ans mon aîné, qui est effondré. Il a littéralement une angine de poitrine ! Et j'ai une petite fille qui a besoin de sa mère.

Je serrai les dents. J'avais envie de hurler : *Tu dis n'importe quoi ! Tu*

imagines le pire ! Un scénario qui n'existe peut-être même pas. Mais je devais la laisser parler.

— Voilà pourquoi je suis en panique. Ils vont m'ouvrir en deux, je sais exactement où et comment. Ils vont retirer un truc dont j'aurais dû m'inquiéter depuis longtemps, au lieu de fermer les yeux. Lindsay, tu sais combien je suis consciencieuse, hein ?

— Bien sûr. Évidemment.

— Mais les médecins sont connus pour se sentir invincible. Je parle de moi. La mort est une collègue.

Je secouai la tête, *non non non*, et me demandai pourquoi je n'avais pas été plus vigilante. Pourquoi ne lui avais-je pas botté le cul ? Parce que je ne connaissais rien au cancer-du-poumon-à-non-petites-cellules.

Claire continuait :

— Et ensuite, le Dr Terk va me tamponner le front avec ma date de péremption, et je la regarderai tous les matins dans le miroir. Franchement, je ne sais pas quoi faire.

Des larmes roulaient sur ses joues, sur son chemisier.

— Claire, Claire, écoute-moi. Tu as peur. Je comprends. Mais on ne sait pas ce que les médecins vont trouver tant qu'ils n'auront pas analysé la tumeur.

Elle hocha la tête. Mais je ne l'avais pas convaincue.

— Et après l'opération, dis-je, tu vas récupérer. Tu feras ce que te dira ton médecin, et s'il te conseille un traitement de radiothérapie ou de chimiothérapie, tu le suivras. S'il te dit que tu peux retourner travailler, ce sera à toi de le décider. Tu prendras soin de ta famille comme elle prendra soin de toi, et tu devras te consacrer du temps. Par-dessus tout, tu te battras comme une forcenée, Claire. Tu contacteras tout ton réseau et tu monteras une équipe de choc. Renseigne-toi sur les derniers traitements alternatifs. Tu dois enfiler tes gants de boxe, monter sur le ring, et te battre comme un beau diable. C'est comme ça qu'on *gagne*.

Ma meilleure amie tendit la main pour me toucher, mais je dus m'écarter pour sécher mes larmes avec ma manche. J'attrapai des mouchoirs dans la boîte à gants et, quand je pus parler à nouveau, je lançai :

— Tu as entendu ?

— Je n'ai pas fumé une cigarette en vingt ans. Comment mon corps peut-il me trahir ainsi ? Comment ai-je pu ignorer les symptômes ? Je ne suis pas prête, Lindsay. Je ne suis pas prête à mourir.

— Tu m'as entendue ?

Elle hocha la tête. Les larmes inondaient nos deux visages.

Claire eut une longue et douloureuse quinte de toux. Puis elle dit :

— Ouais. Je t'ai entendue. Se battre comme un beau diable.

— Je suis contente qu'on ait réglé ça.

Je l'étreignis par-dessus le tableau de bord et la boîte de vitesses. Nous restâmes un long moment enlacées, et je lui dis que je l'aimais.

— Je t'aime aussi, répondit-elle.

Je démarrai l'Explorer quand Claire m'interpella.

— Lindsay, regarde-moi.

Elle prit une pose de boxeuse et serra les poings.

— Reçu cinq sur cinq.

47.

Je retournai au Palais de justice en pilote automatique, attentive aux panneaux, aux feux de circulation, mais l'esprit entièrement centré sur Claire.

Quand j'avais quitté sa chambre privée, elle était recouverte d'une légère couverture en coton et écoutait l'Orchestre symphonique de San Francisco avec des écouteurs, Edmund Washburn aux percussions. D'après l'expression sereine de son visage, elle ne semblait pas dévorée par le stress. Je devinai la présence d'un sédatif dans sa perfusion.

J'avais dit à son cher et dévoué mari :

— Edmund, tu m'appelles dès qu'elle sort du bloc opératoire, hein ?

Puis j'avais embrassé Claire sur la joue.

— À demain, ma belle.

— Dis-le aux filles, murmura-t-elle sans ouvrir les yeux.

Edmund s'était levé et m'avait serrée dans ses bras.

Tout avait été dit. Tous les mots d'encouragements, malgré la peur qui se cachait dessous. J'avais fait une bise à Edmund aussi et lui avais serré la main.

Puis je m'étais sauvée avant que l'émotion n'eût raison de moi.

Le feu sur Seventh Street était rouge. Quand il passa au vert, je me garai sur le premier emplacement vide sur Bryant et gagnai le Palais de justice à pas vifs, où je passai la sécurité avec mon badge et pris l'ascenseur. Au lieu de me rendre dans le département de la criminelle, je gagnai la salle de crise.

Je sortis ma sacoche d'ordinateur du tiroir du bureau et j'étais en train de brancher le chargeur quand on frappa à la porte.

— Boxer, t'as une minute ?

C'était Brady.

— Bien sûr. Qu'est-ce qui se passe ?

— Tu te souviens de Bud Moskowitz ?

— Il était dans les forces spéciales, non ? À la retraite ? Attends, Brady ! Tu ne penses pas que Moskowitz a un rapport avec les meurtres ?

— Non, s'esclaffa-t-il. Bud a vu les infos ce matin avec les photos des scènes de crime et il a eu une idée.

— Super. Donne-moi son numéro de téléphone.

— Il est dans mon bureau. Je te l'envoie.

48.

Je remettais de l'ordre à mon poste de travail et dans mes notes, lorsque j'entendis la voix de Moskowitz :

— Salut, Boxer.

— Salut, Bud. Entrez.

Nous échangeâmes une poignée de main et je lui indiquai un siège. Harold Moskowitz, surnommé Bud, avait une vingtaine d'années de plus que moi. Je ne le connaissais pas bien, mais il m'inspirait confiance.

— Alors, vous avez une idée de ce qui se passe, Bud ? Parce qu'on en aurait bien besoin.

Moskowitz avait l'air en forme, semblait concentré et compétent.

— Est-ce que je peux jeter un coup d'œil aux photos ?

— Je vous en prie.

Il s'approcha du mur et examina les clichés des scènes de crime prises sous différents angles. Il les étudia méthodiquement un par un, en saisit plusieurs pour les examiner à la lumière, et me posa des questions sur les victimes et le calibre des balles.

Je lui communiquai le peu que je savais : les balles étaient de types différents, les douilles n'avaient pas été retrouvées, les experts n'avaient rien trouvé dans la base de données car les impacts avec les os, le plâtre ou la brique avaient endommagé les balles.

— Alors ? Qu'est-ce que vous en pensez ? demandai-je à Moskowitz.

— Ce sont tous des tirs à longue distance. Un vrai boulot de pro.

— On est bien d'accord.

— Boxer, je ne sais pas si ça peut t'aider, mais quand j'ai lu dans les journaux que les exécutions avaient toutes eu lieu à la même heure, ça m'a rappelé un site auquel j'étais inscrit.

— Ce ne serait pas cibles mouvantes, par hasard ?

— Ah ! s'écria-t-il en tapant du poing sur le bureau, vous m'avez cassé mon effet. Bon, je m'en vais alors.

J'éclatai de rire.

— Non, surtout pas. Notre informaticien nous a parlé de Cibles mouvantes, mais on est toujours dans le brouillard. Dites-moi ce que vous savez.

— Ma femme m'attend en bas, alors je vais vous donner la version courte. J'étais membre de ce forum. Je jouais pour m'amuser. Pour m'entraîner au tir. À un moment donné, j'ai compris que certains des types étaient des experts hautement qualifiés, hyper compétitifs, et franchement barrés. Dans les chats, ils parlaient de tuer comme s'il s'agissait d'un kif total.

« Je ne savais pas vraiment quoi en penser. Est-ce qu'ils racontaient des craques ? Ou ils étaient sérieux ? Le site organisait des événements virtuels. Des compétitions. Des points étaient attribués aux meilleurs tirs et aux équipes qui avaient atteint plusieurs cibles. Plus c'est difficile, plus on gagne des points et plus on a de raisons de se vanter. Ça ressemblait à un simulacre, à un film d'animation. Mais au bout d'un moment, j'ai eu des doutes.

« Ensuite, j'ai lu les articles dans les journaux et j'ai vu les photos sur Internet. Deux impacts de balles à travers une fenêtre du deuxième étage, deux tirs parfaits, fatals – ça a déclenché une alarme dans ma tête.

— Ça me turlupine, moi aussi, Bud. Je pense comme vous. J'aimerais entrer dans ce site. Pouvez-vous me donner votre identifiant et votre mot de passe ? Je peux me faire passer pour vous.

— Bah, j'ai quitté le site il y a dix ans et mes codes ont expiré. Comprenez-moi bien, Boxer, je n'ai jamais fait le rapprochement entre des types qui se vantaient d'avoir tué des gens et des victimes réelles. Il y avait beaucoup de groupes. Je n'appartenais à aucun d'entre eux. Je ne travaillais pas sous couverture et je n'étais pas un joueur sérieux.

Quelques minutes plus tôt, mon esprit était engourdi par la douleur. À présent, il crépitait comme un fil électrique tranché.

— Alors si j'ai bien compris, vous pensiez que Cibles mouvantes était un forum de compétition. Des gens connus uniquement par leur pseudonyme jouaient à un jeu virtuel. Mais au lieu de viser ces cibles et de faire des paris, ils se vantaient d'avoir éliminé des gens ? Et vous avez gardé ça pour vous ?

— Boxer. Tout d'abord, il n'y avait pas de noms ni de photos de vraies victimes, juste de la parlotte et des personnages dessinés avec des x sur les yeux. Bang. Tu es mort. Et un effet sonore… Et j'en ai

parlé à Tracchio.

Tracchio était le chef de la police avant Jacobi. Il avait pris sa retraite depuis longtemps.

— Il m'a donné un ordre direct, reprit Moskowitz. Il a dit que je n'avais pas de noms, pas de cadavres, alors on se fichait de Cibles mouvantes. J'ai obéi aux ordres. Je faisais partie du SWAT. J'avais ma dose de cadavres. J'ai quitté le forum et je ne suis jamais revenu.

C'était instructif, mais je n'avais toujours rien de concret. Pas encore. Je remerciai Bud et l'invitai à faire partie de notre équipe.

— Merci, non, je pars pour les Bahamas avec Bev demain. Notre neveu se marie. Mais j'ai laissé mes coordonnées à Brenda.

Je lui souhaitai bon voyage et, après son départ, j'allai trouver Brady pour débriefer. Une demi-heure plus tard, mes clés à la main, je quittai le bâtiment en réfléchissant aux faits.

Des trafiquants de drogue avaient été tués.

Pour la plupart, il s'agissait d'inconnus, à l'exception des Baron, des célébrités qui avaient acheté des stocks importants mais ne s'étaient pas encore lancés dans le commerce de la drogue. Les abattre à travers les fenêtres était beaucoup plus difficile que d'éliminer les autres dans la rue. Ces exécutions valaient-elles des points supplémentaires aux tireurs d'élite d'un jeu vidéo ?

Brady avait pensé comme moi à une opération militaire, et Stempien trouvait que Cibles mouvantes avait un fonctionnement très militaire.

Les attaques contre les trafiquants de drogue avaient-elles été organisées par les membres de ce site ? Leonard Barkley était-il l'un d'entre eux ?

Les réponses nous échappaient.

Les lumières étaient éteintes. Et je ne voyais rien.

49.

Je fus réveillée en sursaut par un cri, un coup de feu ou un cauchemar – je ne me rappelais pas quoi au juste. Mon cœur tambourinait dans ma poitrine et mes yeux étaient écarquillés.

Les premiers rayons de l'aube éclairaient le ciel gris lorsque je me penchai au-dessus de Martha pour mieux voir le réveil. Ses aiguilles luminescentes indiquaient 5 h 30.

C'est à ce moment-là que la réalité me frappa.

Claire était à l'hôpital et serait opérée dans quelques heures. *Sur le billard*. Était-elle réveillée, elle aussi ? Je regardai le plafond et mis un oreiller sur mon visage. Quand je me réveillai à nouveau, Martha me léchait l'oreille et le soleil se levait par la fenêtre.

J'ébouriffai sa fourrure et posai mes pieds par terre.

Il était encore trop tôt pour appeler Edmund, mais j'avais des choses à faire. Je donnai à manger à Martha, préparai du café et remplis le lave-vaisselle en regardant les infos. Je jetai un coup d'œil à Julie, puis me douchai, m'habillai et consultai mes SMS pendant ma promenade avec ma chienne. Joe m'avait écrit pour me prévenir qu'il prolongeait son séjour avec Dave.

Julie dormait encore quand je revins de notre balade, et j'inventai aussitôt une chansonnette pour son réveil. Ma voix était un peu rauque, mais pas si mal pour une représentation impromptue.

Bourdons, bourdons

Il est temps de réveiller les bananes

Bzzzz, bzzzz, bzzzz

Les paupières de Julie s'ouvrirent, et elle se mit à rire avant de m'expliquer que j'avais tout faux.

— Les bourdons ne réveillent pas les bananes.

Je ne me laissai pas faire.

— Eh bien, qui réveillent-ils alors, toi qui es si intelligente ?

— Les bourdons réveillent les fleurs, maman !

— D'accord, mais les *b*, c'est important.

Elle gloussa. Je lui déposai un baiser sur les cheveux, et elle laissa tomber.

— On a gagné toutes les deux, maman. J'ai faim.

Je préparai des flocons d'avoine et, grâce à un tour de magie que j'avais piqué au dos de la boîte de céréales quand j'étais petite, je perçai la peau de la banane avec une aiguille près de la tige. Utilisant l'aiguille comme un petit couteau, je tranchai le fruit dans le sens de la largeur tous les cinq millimètres, sur toute la hauteur, sans défaire la peau entière. Les piqûres étaient presque invisibles et je ne laissai rien paraître.

Je regardai Julie éplucher la banane, et m'amusai de son regard incrédule quand des rondelles de banane parfaites tombèrent sur ses céréales.

— Maman, regarde !

— Ce sont les bourdons ! dis-je, très satisfaite de moi.

— Nooooon ? Vraiment ?

La sonnette retentit à 8 heures précises, Mme Rose entra dans la cuisine et frappa dans ses mains :

— Les enfants attendent le bus, mais le bus ne les attend pas !

Julie courut vers la porte, et je la suivis de près.

Je lui donnai son sac à dos rose et argent et reçu baisers et câlins en retour. Une fois la porte fermée, l'inquiétude que j'avais étouffée me submergea.

J'appelai Edmund, me trompai de numéro, refis une tentative.

— Attends, Lindsay. Je suis devant l'hôpital, je cherche un endroit tranquille. Tu m'entends ?

— Oui. Comment va Claire ? Qu'est-ce qui se passe ?

Il y eut une pause de quelques secondes, qui suffit à m'affoler.

— L'envergure de l'opération a changé, Linds.

— Quoi ? Pourquoi ?

— Elle a discuté avec l'équipe chirurgicale. C'est tout ce qu'elle a écrit. Elle n'est pas dans sa chambre en ce moment.

— Je ne comprends pas.

— Les médecins avaient repéré cette petite tache il y a plusieurs années. Je parie qu'elle ne te l'avait pas dit.

— Non. Tu me l'apprends.

— Elle disait : « Une tache, une tache, c'est une toute petite tache », et le Dr Terk le pensait aussi. Elle n'a pas passé la radio l'année dernière, et maintenant, il y a deux taches. Cent pour cent cancer. Terk voulait l'enlever, mais maintenant, il y en a deux, et bien visibles, il faut tout retirer.

— Edmund, ça n'a pas métastasé ?

— Personne n'a dit ça. De ce que je sais, le Dr Claire a changé d'avis sur l'opération, un truc qu'elle a lu ou décidé, et elle a retourné les médecins. Elle m'a envoyé un SMS : *Tout va bien. Je t'aime.* Et elle a coupé son téléphone. Je n'ai pas pu joindre son médecin. L'infirmière a dit qu'elle était en radiologie, puis en salle d'opération. Je t'appelle dès que j'en sais plus, Lindsay.

— D'accord, je te rappelle quand j'arrive au bureau.

Ce n'était pas une question.

— Il est plus logique que je t'appelle. Je te promets de le faire.

— D'accord. Je comprends, Edmund. J'attends ton coup de fil.

50.

Je m'emparai des clés de voiture dans l'entrée et j'étais à mi-chemin de la porte quand mon téléphone sonna.

— Edmund ? m'écriai-je en décrochant.

— C'est Brady.

— Brady. Je viens de parler à Edmund Washburn.

— Comment va Claire ?

Je lui fis un résumé de la situation, et Brady poussa des grognements de frustration, mais ne posa pas de questions. Je l'imaginais dans l'ancien bureau de Jacobi, en train d'observer impatiemment la cohue matinale sur Bryant par la fenêtre, et je compris qu'il était préoccupé. Dès que j'aurais cessé de parler, il allait me dire ce qui le tracassait.

Je pris une grande inspiration.

— Tu es en route ? demanda-t-il.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Il y a eu trois autres homicides. Deux à Houston et un à San Antonio. Même mode opératoire. Les victimes sont des trafiquants de drogue connus. Tous exécutés à la même heure, 8 h 30, heure locale.

— Tu penses que ces meurtres ont un lien avec ceux des Baron ?

— Possible. Sinon ce serait une sacrée coïncidence.

— Tu peux m'en dire plus ?

— À 8 h 30, un coup de feu a été entendu sur Warm Springs Road, dans le quartier résidentiel de Westbury, à Houston. Les policiers ont répondu à l'appel du 911. Deux minutes plus tard, un informateur anonyme a donné l'adresse de l'une des victimes et la localisation du pistolet.

— Il ne voulait pas être impliqué.

— Exact, confirma Brady.

— L'information était fiable. La police de Houston a retrouvé l'arme à huit cents mètres de la victime, Vincent Morris, un homme noir de cinquante-trois ans, non armé. Tué d'une balle dans la tempe pendant qu'il conduisait. Naturellement, il a perdu le contrôle de sa Mercedes dernier modèle et a embouti un van vide garé à l'intersection de McKnight Street et Dunlap Street. Il a été tué sur le coup.

— La victime a été tuée au volant de sa voiture à huit cents mètres de distance ? Est-ce même possible ?

Brady soupira.

— Plusieurs passants ont vu la Mercedes foncer dans le van en stationnement, mais personne n'a vu le tireur.

— L'arme est enregistrée ?

— Oui. Elle est au labo. C'est tout ce que je sais.

— Et les deux autres victimes ?

— Où es-tu, Boxer ? Conklin a tout – photos, coordonnées, contacts. Va le voir dès que tu arrives. Occupez-vous de Houston tous les deux. Je vais me renseigner sur San Antonio. Voir si on peut obtenir de nouvelles pièces du puzzle.

Il raccrocha.

Mes pensées rebondissaient comme un ballon dans mon crâne. Ma meilleure amie avait décidé de traiter sa propre maladie potentiellement mortelle et peut-être convaincu l'équipe chirurgicale d'improviser pendant l'intervention. Et maintenant, l'affaire des snipers prenait une autre dimension. Trois victimes au Texas, dont au moins une tuée par balle à travers la vitre d'une voiture.

Leonard Barkley, le tireur d'élite, était pour le moment notre seul suspect.

Si ce n'était pas lui le coupable, le tueur était-il membre du même club, Cibles mouvantes ? Pire, des psychopathes s'étaient-ils lancé un nouveau défi : s'entraîner à tirer sur des cibles vivantes ?

J'avais beaucoup de questions et une seule réponse : tout était possible.

Quelques minutes après ma conversation avec Brady, je me dirigeai vers le Palais de justice en m'efforçant de garder le contrôle de mon esprit agité.

51.

Brenda me suivit dans la salle de crise, me tendit une pile de messages, alluma la machine à café et, pointant du doigt une assiette recouverte de film plastique, me dit :

— J'ai fait des cookies. Beurre de cacahuètes et pépites de chocolat.

— Ahhh, merci, Brenda.

— Avec plaisir, Lindsay.

Cappy était en train d'afficher les photos des nouvelles scènes de crime, et Conklin était au téléphone :

— Bien compris, merci. (Il se tourna vers moi :) Lindsay, prends ton ordi et lis tes mails.

Le courriel de Rich contenait les images et les noms des trois victimes de la veille avec des détails biographiques : âge, situation maritale, profession, casier judiciaire, associés connus. Toutes trois avaient été tuées sur le coup. On avait trouvé leurs papiers d'identité sur elles, ainsi que de la drogue sur deux d'entre elles.

— Cindy m'a mis en contact avec la police de Houston, dit Conklin. Elle est sur le coup depuis 6 heure. Tu sais, Linds, elle dort avec le scanner de la police près de son lit. Elle l'emporte avec elle au bureau, où elle est en ce moment. Ne te mets pas entre ma copine et le Pulitzer.

Je ris et soupirai en même temps.

— Elle dit qu'il s'agit de trois trafiquants de drogue connus des services de police. Le numéro un a été tué d'une seule balle, à distance.

— D'après le contact de Brady, le sniper se trouvait à huit cents mètres.

— Woh, woh, woh. Huit cents mètres ? Ça doit être une sorte de record, non ?

Conklin se leva, s'approcha du mur et examina la photo agrandie de

l'accident : la Mercedes de Morris s'était encastrée dans l'arrière d'un van.

Il passa à la photo suivante.

— La victime numéro deux, aussi tuée dans sa voiture. Le feu venait de passer au vert et le conducteur se dirigeait vers le sud, sur l'avenue San Pedro à San Antonio, lorsqu'il a reçu plusieurs balles dans le bras gauche, le torse et la tête. Même heure qu'à Houston, 8 h 30 du matin.

Je me levai et étudiai longuement la photo pour tenter de comprendre ce qui s'était passé. La victime était assise au volant de l'un des véhicules. La collision avait provoqué un carambolage dans le carrefour. Le crédit photo dans le coin indiquait qu'elle avait été prise par un hélicoptère de la chaîne 7 Eye in the Sky.

— Ça me rappelle la *répétition* au Taco King. C'était peut-être personnel.

— Celui-là aussi, dit Cappy en épinglant la dernière photo, la victime numéro trois, assassinée à Houston.

On voyait un corps étendu sur un trottoir devant un café.

— Cet assassinat a eu lieu de l'autre côté de la ville, précisa Cappy, en référence à l'homme qui avait percuté le van. Il est impossible qu'il s'agisse du même meurtrier. La victime a été identifiée comme étant Linda Blatt. Elle travaillait à la cafétéria pendant la journée et livrait de la drogue après ses heures de travail, ajouta Conklin. Elle avait plusieurs dizaines de sachets de crack dans son soutien-gorge.

Mon téléphone vibra. J'avais un message de Brady : *Boxer, le sergent Carl Kennedy de Houston en attente sur la 4.*

J'enclenchai la 4 et pris ma voix autoritaire de flic très affairé.

— Allô, sergent Kennedy ?

— Ah, sergent Boxer, content de vous parler enfin. J'étais avec la police de Las Vegas il y a dix ans. Charlie Clapper et moi, on a bossé à la criminelle ensemble. On est de vieux amis.

Nous échangeâmes notre admiration mutuelle pour le chef de notre laboratoire de la police scientifique, puis je rentrai dans le vif du sujet.

— Kennedy, je suis sur l'affaire depuis une semaine. J'en sais beaucoup sur les victimes de San Francisco, en particulier sur Paul et Ramona Baron. Mais on n'arrive pas à mettre la main sur leur meurtrier, un sniper d'une incroyable habileté. Notre suspect est en cavale. On a une vague piste.

Je lui parlai de Cibles mouvantes et précisai que notre suspect, Leonard Barkley, en était membre. Et je lui expliquai que notre technicien du FBI avait trouvé le site dans les replis cachés du

navigateur Tor.

— Accéder à Cibles mouvantes s'est avéré impossible jusqu'ici, mais on cherche une porte d'entrée. Un ancien flic de chez nous a joué à ce jeu et il se demande si les participants n'organisent pas des compétitions dans la vraie vie.

— Vraiment ? Eh bien, figurez-vous qu'une petite société du nom de Cibles mouvantes a une boutique d'informatique dans un centre commercial situé sur North Shepherd Drive à Houston.

— Vous plaisantez ?

— Elle se trouve à côté d'un magasin de pièces détachées. Je suis passé devant des centaines de fois. Il y a toujours un panneau « INDISPONIBLE » sur la porte fermée à clé. J'ai jeté un coup d'œil pas la vitre une fois et j'ai vu une pièce sombre avec une demi-douzaine de personnes penchées sur des ordinateurs. J'ai vérifié les registres fiscaux pour connaître le nom de la société, car ça me semblait louche. Elle s'appelle Cibles mouvantes, mais qu'est-ce qu'elle fait au juste ? La description de l'entreprise indique « Réparation d'ordinateurs. Uniquement sur rendez-vous ». Mais il n'y avait pas de numéro de téléphone. À cette époque, j'étais débordé de boulot, poursuivit Kennedy, alors j'ai laissé tomber. Maintenant, je vais creuser un peu. Peut-être que je pourrais leur rendre une petite visite.

— Ce serait formidable, Kennedy.

Nous prîmes congé, et je résumai notre échange à Cappy, Chi et Conklin. Brenda apporta du café frais, et je reçus un message d'Edmund.

Pour la première fois depuis ma charmante seconde lune de miel il y a moins de deux semaines, je me sentais bien.

52.

Plusieurs bâtiments médicaux de deux étages, en brique et en verre, se dressaient à moins d'un kilomètre de l'hôpital Saint John à Napa.

Joe se trouvait dans l'un d'eux, assis sur une petite chaise dans une salle d'attente en forme de L, que se partageaient un pédiatre et le Dr Daniel Perkins, chirurgien cardiaque. L'homme qui, d'après Dave Channing, avait assassiné son père.

La partie pédiatrique de la salle était colorée. Sur un tableau d'affichage au centre du mur, des douzaines de dessins d'enfants aux crayons de couleur. Par terre, une caisse de Lego et des petites voitures, avec lesquelles jouaient deux garçons : « Vroooooum, vroooooum ! »

Joe attendit dans la partie de la zone réservée au cardiologue. Elle ne comportait aucune particularité, juste un présentoir de magazines et de brochures de sociétés pharmaceutiques, ainsi que des panneaux « INTERDICTION DE FUMER » sur les murs blanc cassé.

Entre les deux salles d'attente, un bureau d'infirmières, derrière des fenêtres coulissantes en verre.

Joe feuilleta un *Newsweek* du mois précédent sans le lire. Il se sentait comme un imposteur, un détective privé sans licence, aidant un ami qu'il connaissait à peine à mener un combat auquel il ne croyait pas.

Il avait fait des recherches préliminaires, lu les rapports des médecins légistes, rencontré les membres des familles qui avaient perdu des êtres chers l'année précédente, emportés par une crise cardiaque quand ils séjournaient à l'hôpital Saint John, sous la responsabilité du Dr Daniel Perkins.

À l'exception d'Archer, l'auteur dont la fiancée décédée était marathonienne, aucune des familles des défunts ne blâmait le Dr Perkins pour la perte de leur proche.

Joe avait attisé le chagrin de ces gens alors que rien n'étayait

l'hypothèse de morts suspectes.

Et pourquoi avait-il fait cela ? Parce que Dave Channing devenait fébrile et paranoïaque au fil du temps, et que Joe avait promis qu'il ferait de son mieux pour éclaircir la situation : valider ou non sa théorie.

Avant de quitter le vignoble ce matin-là, il avait obtenu de Dave que même s'il refusait ses conclusions, Joe rentrerait chez lui le soir même.

Maintenant, il se demandait s'il ne faisait pas de tort à son ami en fixant une échéance arbitraire. Les enquêteurs professionnels ne faisaient pas cela.

Joe et Lindsay s'étaient parlé au téléphone une heure plus tôt, alors qu'elle rentrait du travail. Elle lui avait avoué d'une voix brisée combien elle se sentait impuissante. Il s'était imaginé le visage de sa bien-aimée, rongé par la peur et l'épuisement.

Il avait fait de son mieux pour la réconforter, mais Lindsay était trop inquiète pour entendre autre chose que « Je serai à la maison ce soir ».

— Mon Dieu. Ce serait génial. Tu me le promets ?

— Je te promets de faire le maximum.

Joe jeta le magazine sur la chaise à côté de lui en espérant pouvoir bientôt faire la part des choses entre son sentiment de déloyauté et ses doutes envers son ami. Une seule des deux vérités était possible : Dave perdait la tête ou le Dr Perkins avait causé la mort de Ray Channing.

53.

Une infirmière d'une cinquantaine d'années aux cheveux grisonnants, en blouse verte, apparut sur le seuil de la salle d'attente.

— Monsieur Molinari, si vous voulez bien venir avec moi, le docteur sera à vous dans un instant.

Joe la suivit jusqu'à un petit cabinet et s'assit devant un bureau. Le cabinet du Dr Perkins était une pièce toute simple, avec une table bien ordonnée et deux bibliothèques. Sur le bureau, un cœur en plastique que l'on pouvait décomposer en valves, ventricules et artères. Entre les bibliothèques, une peinture à l'huile représentant des vignobles au coucher du soleil. Joe en reconnut le style. C'était Nancy Channing qui l'avait peinte.

— Je suis Carole Atkins, déclara l'infirmière. On s'est parlé au téléphone hier.

— Je m'en souviens, dit Joe. Merci de me recevoir.

— Voulez-vous que je vous pèse et que je prenne votre tension juste pour le plaisir ?

Joe sourit.

— Non, merci. Je suis à jour. Un mètre quatre-vingt-deux. Quatre-vingts kilos. Tension 12/7.

Atkins sourit.

— Très bien, monsieur Molinari. Comment va Dave ?

Joe fit un geste de la main pour signifier couci-couça.

— Dave ne comprend pas pourquoi son père est passé si brutalement de la vie à la mort.

— Cela arrive avec les anévrismes de l'aorte thoracique, mais c'est mon opinion officieuse. Ray est le patient, et un ami, du Dr Perkins depuis plus de cinq ans. Je pense que le docteur a le cœur brisé. Il considère Dave comme un ami, lui aussi. Bon, je vais voir s'il en a encore pour longtemps.

— Attendez, dit Joe. Expliquez-moi le « cœur brisé ».

L'infirmière hésita, puis entra dans le cabinet.

— À l'évidence, le Dr Perkins tenait beaucoup à Ray Channing, et il aime beaucoup Dave aussi. Dave lui en veut pour la mort de son père, ce qui est terriblement injuste, et totalement impensable.

— Vraiment ?

— Voyez par vous-même. Je ne sais pas exactement ce que l'expression *le sel de la terre* signifie, mais je suis pratiquement sûre que le Dr Perkins correspond à la définition. Je vais m'assurer qu'il sait que vous êtes là.

Cinq minutes plus tard, le Dr Perkins entra dans la pièce. Cheveux blancs, la soixantaine, un fort embonpoint, il portait des lunettes à monture métallique et une cravate rouge vif sous sa blouse.

Il sourit et se présenta, serrant au passage la main de Joe.

— Vous m'êtes familier. On se connaît ?

— Vous m'avez peut-être vu aux informations il y a quelques années. Je travaillais à la Sécurité intérieure sous l'Administration Bush.

— Possible, oui, déclara le Dr Perkins.

Il contourna son bureau, prit place dans son fauteuil en palpant sa poche de poitrine pour trouver ses lunettes, puis se rappela qu'elles étaient sur son nez.

— Ces choses sont si légères qu'on ne les sent plus. (Il sourit avant d'ajouter :) Vous êtes l'ami de Dave Channing. J'ai eu sa lettre m'autorisant à discuter du dossier médical de Ray avec vous, ainsi que des circonstances de son décès.

— J'essaie d'aider Dave à accepter que son père est mort alors qu'il semblait en bonne santé juste avant.

— Oh… Je comprends maintenant. Je sais que Dave et vous êtes très proches. Ray m'a montré des photos de vous deux en tenue de football. Il parlait de vous comme d'un second fils.

— Ray assistait à tous nos matchs. On savait toujours où il était assis dans les gradins, on l'entendait crier et applaudir pour nous encourager.

— Retour vers le futur… Si je peux me permettre, en quelle qualité êtes-vous là aujourd'hui ?

— Un ami de la famille. Rien d'autre.

— D'accord, Joe. J'ai un patient dans quinze minutes, alors en quoi puis-je vous aider ?

54.

Joe fixa le Dr Perkins d'un regard implacable – *Ne vous avisez surtout pas de me mentir.*

— Dave a l'impression que la mort de Ray n'était pas normale.

— Il me l'a clairement fait comprendre ! La semaine dernière, il a déboulé dans la salle d'attente et m'a accusé d'avoir assassiné Ray. M'accuser de meurtre ! Moi ! Devant une salle remplie de patients !

Le médecin secoua la tête.

— C'est peut-être vous qui devriez me soutenir. Je ne veux pas qu'il soit arrêté. Le gamin avait de l'or dans les mains, puis on lui a tout pris, et il pense que c'est sa faute. Puis sa mère meurt. Et maintenant son père. Je me sens mal pour lui. Mais s'il n'arrive pas à se ressaisir, il doit se faire aider.

— J'ai plusieurs questions à vous poser, docteur Perkins. Dave m'a montré le dossier médical de Ray, et le rapport du médecin légiste précise que Ray est décédé à la suite de complications liées à son anévrisme de l'aorte thoracique. C'est aussi votre opinion ?

— Sans aucun doute.

Perkins aligna ses stylos, remit le cœur en plastique droit et réarrangea les documents sur sa table. Sa main tremblait légèrement.

— Ray refusait de croire qu'il n'était pas en parfaite santé. Il avait soixante-douze ans et les artères d'un homme de dix ans de plus. J'allais lui dire de faire surveiller sa prostate. Examen colorectal. Score calcique. Il ne voulait pas prendre de statines. Il a arrêté de prendre ses médicaments pour la tension artérielle. Quand il est arrivé aux urgences, il a dit qu'il se sentait fatigué et un peu faible. Et qu'il travaillait beaucoup, qu'il ne dormait pas. Monsieur Molinari, ça fait beaucoup de symptômes. Vous savez comment ça s'appelle ? Il avait un complexe d'invincibilité.

Perkins observa la peinture au-dessus de Joe.

Quand le médecin reprit la parole, sa colère était retombée.

— Saint John n'est pas le Cedars-Sinai. C'est un hôpital de campagne. Nous avons fait de notre mieux, vous comprenez ? La tension artérielle de Ray était élevée. Son cholestérol aussi. Mais il était dans un état stable. Si j'ai bien compris, vous avez vu Ray le lendemain de son admission.

— Oui, en effet. Il m'a semblé en bonne santé, mais je ne suis pas un expert.

— Moi, je suis un expert. Je l'ai vu samedi. Je lui ai dit qu'après son IRM lundi, si tout était en ordre, on le libérerait. J'ai posé plusieurs conditions. Qu'il vienne me voir plus souvent et qu'il suive les prescriptions de son médecin… Le lundi, il a refusé de passer l'IRM. Il m'a dit : « Je n'en ai pas besoin, docteur. Je vais bien. » Je suis passé en fin d'après-midi pour voir son dossier et m'assurer qu'il pouvait sortir le lendemain. Il n'était pas en forme. Mais là encore, il était stable. Je lui ai prescrit un léger somnifère. Le mardi, quand on m'a appelé, j'ai été choqué d'apprendre sa mort.

L'infirmière Atkins se matérialisa sur le pas de la porte.

— Docteur, votre rendez-vous de 10 heures est arrivé.

Perkins lissa sa veste, vérifia que ses lunettes étaient bien perchées sur son nez et consulta sa montre.

— Le temps file, dit-il à l'infirmière. J'en ai pour une minute.

Après son départ, il ajouta :

— Non, ce ne sont pas les 0,5 milligrammes de Valium qui l'ont tué. C'est son cœur. Des complications de son anévrisme. Je suis horrifié qu'on ait perdu Ray. Il me manque. Mais Dave est injuste avec moi. Je sauve des vies, monsieur Molinari, je ne les prends pas.

— Docteur Perkins, merci de m'avoir accordé un peu de votre temps. Je vais faire un test d'effort en rentrant.

— Bonne idée. Prenez soin de vous.

55.

Les deux vieux amis partagèrent un déjeuner tardif à la grande table en bois de la salle à manger de Dave, d'où ils avaient une vue à 180 degrés sur tout le vignoble.

— Alors dis-moi, qu'est-ce que ce fils de pute a à dire pour sa défense ?

— Tu te rappelles que j'ai fait partie de l'Unité d'analyse du comportement du FBI ?

— Oui, oui, j'ai vu l'émission. Tu es une sorte de profileur.

Joe ignora la pique.

— Je suis doué pour définir le profil psychologique d'une personne.

— J'ai aussi vu *Le Mentaliste*.

— Je n'ai pas vu la série, Dave. Alors tais-toi une minute, d'accord ?

Dave poussa un soupir, but une gorgée de vin et déclara :

— Je t'écoute.

— Voilà ce que j'ai glané de mon rendez-vous avec Daniel Perkins. Il est un peu distrait. Il tremble légèrement d'une main, peut-être une cause neurologique, ou le stress. Il est très occupé. Et il est furieux que tu l'aies accusé d'être un meurtrier devant ses patients – il pourrait te poursuivre.

— Eh bien, je l'attends ! Dis-lui de me coller un procès sur le dos. Ma riposte ne va pas le décevoir.

Joe adressa un regard d'avertissement à Dave et reprit :

— Tu sais ce qu'il m'a dit, Dave ? Un truc du genre : « J'aurais dû être plus ferme avec Ray. Mais je savais que ça n'aurait rien donné de bon. On ne peut pas forcer les gens à faire ce qu'ils ne veulent pas. J'ai essayé. Je lui ai dit de prendre ses médicaments pour la tension, et il m'a envoyé balader. »

— Alors il t'a retourné le cerveau, hein ? Tu n'as pas le moindre

doute ?

— Ton père ne prenait pas son traitement, c'est la vérité, Dave. J'ai examiné le contenu de l'armoire à pharmacie de Ray, et j'ai trouvé des flacons pleins de médicaments contre la tension et des statines avec des dates d'expiration datant de l'année dernière.

Dave recula sa chaise, alla chercher du pain et du brie dans la cuisine et posa le tout sur la table. Une fois face à Joe, il lança :

— Je peux te poser une question ?

— Je t'écoute.

— Est-ce qu'être un mauvais patient et une victime de meurtre s'excluent mutuellement ?

— Tu penses qu'il n'a pas pris ses pilules et que son médecin l'a tué ?

— Oui. Il en avait marre des effets secondaires et il a arrêté son traitement. Mais ça n'empêche pas son médecin de l'avoir assassiné, lui et plusieurs autres patients l'année passée.

— Admettons que tu aies raison, Dave. Quel est son mobile ? À moins que tu me dises que Perkins va hériter du vignoble ? Sinon, je n'en vois pas.

— Et la névrose ? La psychose ? Le complexe de Dieu ?

— Possible. Et le rasoir d'Ockham ?

— Il n'a pas utilisé de rasoir, à ce que je sache.

— Le rasoir d'Ockham, c'est…

— Je sais de quoi tu parles. J'ai étudié dans une bonne école, tu sais. Le principe du rasoir d'Ockham. Ne pas multiplier les hypothèses inutilement. L'explication la plus simple est souvent la bonne.

— Ouaip.

— Alors, si on suit ton raisonnement, il est plus simple de croire que Ray et trois autres patients de Perkins sont morts d'une crise cardiaque plutôt que d'avoir été assassinés par leur médecin.

— Dave, le dossier de Ray indique que, la veille, « le patient a refusé de passer une IRM ». Le rapport du légiste signale que la cause de la mort est une complication d'un anévrisme de l'aorte thoracique. Les trois autres patients dont tu parles ont succombé à une crise cardiaque. Je ne suis qu'un simple observateur, sans accréditation officielle, et je me fonde sur ces documents.

— C'est tout ton charme, Joe.

— Merci. Tu ne manques pas de charme non plus.

Les deux hommes se sourirent, puis Joe déclara :

— Je rentre à la maison ce soir, Dave. Je ne serai qu'à une heure et demie de route. Si tu as besoin de moi, appelle-moi. Si tu as des preuves que Ray a été assassiné, je te suggère fortement d'appeler la police et de les laisser mener une enquête approfondie.

— Merci pour ce que tu as fait, Joe. J'ai sûrement l'air ingrat, et un peu déséquilibré, mais je sais que j'ai raison. Et j'apprécie vraiment ton aide.

— Je sais. Pas de problème.

56.

Je fus enchantée de voir la voiture de Joe garée devant notre immeuble. Quand j'ouvris la porte et hululai : « Je suis là ! », Joe apparut dans l'entrée et me serra dans ses bras, m'embrassa, me souleva pour me faire tournoyer, et me serra encore plus fort. Comme si on ne s'était pas vus depuis des mois, et non quelques jours.

La petite entrée était animée : Julie me tirait par la main, Martha jappait en bondissant autour de nous, et Mme Rose, à l'écart, lança, l'air ravi :

— On se croirait dans un film !

J'éclatai de rire. Joe la remercia d'avoir géré la maisonnée ces derniers jours.

— Gloria, tu es la meilleure, dit-il avant de lui annoncer qu'il lui avait apporté un souvenir du vignoble Channing. Je reviens tout de suite.

Il rapporta une caisse de vin. Je défis l'étui de mon pistolet et le rangeai dans le coffre que Dave nous avait offert. Puis, prenant Julie dans mes bras, je lui demandai si elle avait envie d'emmener Martha en balade.

— On l'a déjà promenée, maman. Regarde ce que papa m'a acheté !

Je m'émerveillai à la vue de sa vache en peluche, qui n'était pas encore baptisée, et quand Joe revint, il ouvrit notre caisse de vin et déboucha un cabernet. Je servis un jus de fruit à Julie, et nous gardâmes nos verres à portée de main tout en préparant le dîner.

Pendant que Joe enfournait la pizza confectionnée sous les auspices du vignoble, je lui donnai les dernières nouvelles.

— Claire est sortie du bloc. Elle se repose dans sa chambre privée. Je n'ai pas eu l'autorisation de lui rendre visite. Tu ne vas pas le croire, mais je ne suis pas considérée comme de la famille proche !

— Comment le savent-ils ? demanda-t-il en souriant.

— Ils ont établi une liste. Edmund m'a expliqué que Claire avait demandé le traitement le plus radical – et c'est ce qu'elle a eu. Comme si elle tentait le tout pour le tout.

Julie revint avec Martha et voulut savoir de quoi on parlait. Joe détourna son attention.

— Tu sais, si tu as une vache en peluche, tu deviens une cow-girl.

— Ah oui ?

— Et même les cow-girls ont le droit de dîner.

La pizza du vignoble Channing réchauffée par Joe était délicieuse, tout comme la salade de roquette saupoudrée de copeaux de parmesan, avec des fruits frais de Napa. Le vin était également très bon.

Une fois Julie au lit, le lave-vaisselle lancé, et après avoir enfilé un pantalon de survêtement et un tee-shirt, Joe et moi étions allongés sur le large canapé en cuir.

Rapidement, nous avons sombré tous les deux.

J'entendis le téléphone de Joe sonner et tentai de le sortir de la poche de son pantalon. Cela le réveilla.

— C'est le deuxième appel.

Il regarda son écran.

— Ça vient du bureau de Perkins.

Il appuya sur « répondre », mais son correspondant avait raccroché.

Il écouta le message sur le haut-parleur. Ce n'était pas le Dr Perkins. Une voix de femme.

« Monsieur Molinari. Je n'ai pas pu vous le dire aujourd'hui de peur d'être entendue. Un jour, j'ai vu Dave Channing lancer un pot de fleurs sur Ray. Un pot en terre cuite très lourd. Et il lui a donné des coups aussi. J'ai pensé qu'il fallait que vous le sachiez. »

L'appel se termina brusquement.

Joe se déconnecta.

— C'était l'infirmière Atkins, l'assistante du Dr Perkins. Elle dit que Dave s'est emporté contre Ray.

— Il l'a frappé ?

— Oui. Et qu'il lui a jeté des objets. Mon cerveau est off pour la nuit. Qu'est-ce que tu en penses, Blondie ? On va au lit ?

— Pas besoin de me le dire deux fois.

57.

Joe l'avait prévenue que son cerveau était débranché pour la nuit, mais c'était plus un souhait qu'une réalité.

Le message de l'infirmière du Dr Perkins l'avait perturbé, et apprendre que Dave s'était montré violent avec Ray ne faisait que renforcer ses pires craintes.

Je m'accrochai à lui, mon bras en travers de sa poitrine, ma jambe sur ses cuisses, et l'écoutai énumérer les trois questions clés quand on suspectait une personne de meurtre.

— Dave avait les moyens de le faire, dit Joe. Il y a des somnifères dans l'armoire à pharmacie. Il aurait pu broyer une forte dose de pilules et les mélanger à son verre de jus de fruit : *Tiens papa, bois ça…*

« Il en avait aussi l'opportunité. Il a rendu plusieurs visites à Ray à l'hôpital. Et Ray était seul dans sa chambre. Tu vas me demander quel était son mobile, Blondie, et c'est le plus compliqué. Alors, quelle raison peut-on avoir de tuer son unique parent ?

Joe roula sur le flanc et passa son bras autour de moi.

— C'est la question. Ray était tout pour Dave. Sa vie allait devenir bien terne sans l'amour et le soutien de son père. Sans Ray, qui serait là pour lui ? Ses copines payées à l'heure ? Ses saisonniers ? Ses amis virtuels ? Une vie bien solitaire.

« Cela dit, on peut raisonner autrement. Ray dirigeait tout. Dave était aux ordres de son père… J'en ai été témoin, Lindsay. *Cours à la cafétéria pour moi, fiston. Donne-moi mes cachets. Laisse-nous un peu seuls, Dave.*

— Tu penses que Dave lui en voulait ?

— Je pense qu'à son âge, devoir rendre des comptes à son père devait l'agacer. Ça peut être un mobile de meurtre. Ray était propriétaire du vignoble où Dave mangeait, vivait, travaillait. Les revenus et le mode de vie de Dave dépendaient entièrement de son père, et ce dernier était malade. Un homme exigeant et affaibli. Peut-

être s'est-il comparé à d'autres hommes dans la quarantaine, qui ont une carrière, une maison, une femme, des enfants, voire des petits-enfants. Peut-être que si son père mourait, il pourrait s'affranchir des limites de la petite ville de la vallée de Napa et profiter d'un héritage conséquent. Partir. Se réinventer. Ça tient la route, non ?

Joe me semblait plutôt convaincant.

— Mais a-t-il assassiné son père, Lindsay ? Ou bien est-ce le Dr Perkins ? Je dois me poser les trois mêmes questions pour le Dr Perkins. Avait-il les ressources ? Oui, il est médecin. L'opportunité ? Oui, pour la même raison. Et le mobile alors ? Pourquoi tuerait-il son patient ?

— N'est-il pas plus probable que personne n'ait tué Ray, si ce n'est Ray ? Perkins te l'a dit, Ray négligeait sa santé.

Joe roula sur le dos et soupira.

— J'aimerais tellement être certain que Ray est mort de causes naturelles.

— Moi aussi. J'aime bien Dave. Et dis-moi : si Dave avait tué son père, pourquoi te demanderait-il d'enquêter ? S'il est le coupable, tu risques de le démasquer.

Joe réfléchit un moment.

— Par culpabilité ? Si Dave a tué Ray, il est peut-être rongé par la culpabilité. Il veut s'assurer qu'il a couvert ses arrières en me demandant de fouiner. Ou alors, il a une autre motivation inconsciente.

— À savoir ?

— Il veut se faire prendre.

58.

Joe s'endormit rapidement et profondément. Son esprit et son corps se relâchaient enfin après une longue période de stress. En revanche, je n'arrivais pas à trouver le sommeil, obnubilée par l'idée que Dave aurait tué son père par ressentiment et éprouvait tellement de remords qu'il voulait être puni.

Enfin, je m'endormis – d'un sommeil léger, où je rêvai de tireurs d'élite qui éliminaient des cibles mouvantes. Je voyais Paul et Ramona dans leur bureau, en train de faire la causette du matin. Puis un bruit de verre brisé. Paul s'écroulait en travers de la table, du sang coulait du rebord et gouttait sur la moquette. Ramona était encore debout, quand un autre coup de feu retentit. J'ouvris les yeux et je vis le pendentif en rubis au bout d'une chaîne en or, à quelques centimètres de l'orifice de la balle dans sa poitrine.

Puis je dus me rendormir, car mes paupières se rouvrirent. Je pensais à Claire. L'avait-on assommée pour qu'elle sombre dans un sommeil sans rêves ? Souffrait-elle, les yeux rivés au plafond, en songeant à sa précieuse petite fille ? Son médecin lui avait-il donné de bonnes ou de mauvaises nouvelles ? J'avais besoin de savoir.

Il n'était pas encore 6 heures du matin quand je me glissai hors du lit sans réveiller mon mari.

Je me rendis à pas de loup dans le salon et allai jeter un coup d'œil à notre cow-girl aux cheveux bouclés qui dormait paisiblement. Je l'observai un petit moment en me demandant quel genre de femme elle allait devenir.

Martha prit ma main dans sa gueule. Je lui promis de m'occuper d'elle et enfilai un jean et un sweat-shirt pour promener ma brave chienne. Cela me rappela une anecdote. Dans un train, une inconnue tenait son bébé dans ses bras et avait tiré fermement sur la laisse de son chien pour l'obliger à aller sous le siège.

Elle avait vu que je la regardais, sans doute d'un air réprobateur, et m'avait lancé : « Avant d'avoir un bébé, votre chien est votre bébé.

Quand vous avez un bébé, votre chien est un chien. »

Je me baissai pour regarder Martha dans les yeux.

— Tu sais que je t'aime toujours, hein ?

Elle remua la queue, gémit et me lécha le visage. Je passai la laisse à ma vieille amie et pris l'ascenseur jusqu'au rez-de-chaussée.

Il était encore tôt. D'autres personnes promenaient leurs chiens, longeaient les rues presque vides. Martha voulait jouer, mais je n'avais pas le cœur à cela et ne trouvai pas mieux que de piquer un sprint jusqu'au croisement de Lake et Eleventh Street.

Toute la nuit, mon esprit avait flotté. Claire. Dave Channing. Des corps sans vie dans des coffres froids attendaint d'être enterrés et espéraint qu'on leur rende justice. Mon travail.

Nous reprîmes l'ascenseur et, une fois chez nous, Martha releva la tête et gémit : *Nourris-moi.*

Dans la cuisine, je remplis un bol pour ma fidèle compagne tout ébouriffée et allumai la petite télévision pour me tenir compagnie. La première émission du matin était bien avancée quand un bandeau rouge vif apparut en travers de l'écran.

Quoi encore ? Qu'est-ce qui se passe maintenant ?

59.

Tôt ce matin-là, Cindy était au bureau, à regarder les infos de la côte est, quand son portable sonna.

C'était Lori Hines, une vieille connaissance. Elles étaient allées à l'université du Michigan ensemble. Et Lori avait récemment déménagé de Chicago à San Francisco pour un poste important chez KRON4.

— Cin, je viens d'apprendre que l'un des snipers a envoyé un communiqué à la presse. Regarde tes mails.

Pendant que Lori était en attente, Cindy consulta sa messagerie et ouvrit un mail intitulé « Pour publication immédiate ».

Quatre paragraphes – une véritable onde de choc.

Cindy le lut à haute voix à Lori, qui lui répondit :

— Prépare-toi à annoncer la nouvelle, ma fille. Je suis dans un van à communication satellite à moins de dix minutes du *Chronicle*.

— Je te rappelle tout de suite, répondit Cindy.

Elle relut le message. La deuxième lecture lui causa le même choc – c'était un sacré scoop ! Brutal, sanglant, et prêt à s'étaler sur tous les écrans de télévision. Si l'information était dans la nature, l'horloge tournait et il fallait agir *maintenant*.

Elle imprima le mail et téléphona à Tyler pour le mettre dans la boucle, mais à 7 heures du matin, son appel tomba sur la boîte vocale.

Que faire ?

Il était risqué de publier un article fondé sur un informateur anonyme mais, cela se faisait. *Non confirmé à ce jour. Sources confidentielles.* Et puis il y avait eu les fuites époustouflantes de « Gorge profonde » pendant les derniers jours du mandat de Nixon.

Cindy réfléchit aux options qui s'offraient à elle : tenter le coup ou opter pour la prudence. Si elle annonçait la nouvelle, le scoop lui appartenait. Si elle attendait…

Elle rappela Lori.

— Donne-moi dix minutes.

Ouvrant un nouveau courrier électronique, Cindy écrivit à Tyler pour lui annoncer qu'une bombe était sur le point d'être lâchée, qu'elle avait jugé l'information fiable et qu'elle avait très peu de temps pour publier l'histoire en direct avant leurs concurrents.

Cindy rédigea grossièrement l'article, prêt à être édité en un rien de temps. Elle lui donna un titre, joignit le message anonyme et, après l'avoir notifié *Urgent*, l'envoya à son rédacteur en chef.

Elle glissa ensuite une copie du mail dans la poche de son manteau, se précipita dans l'ascenseur dont les portes se fermaient et gagna la rue. Lori l'attendait sur Mission, déjà prête pour l'interview.

Les deux amies débattirent des retombées possibles de cette annonce dans l'ombre de la tour de l'horloge du *Chronicle* et elles tombèrent d'accord : le jeu en valait la chandelle. Dans leur métier, c'était tout ou rien.

Elles prirent place dans les grands fauteuils du réalisateur, face à la caméra, dos au *Chronicle*, à l'ombre d'un parapluie, dans la brise du matin qui décoiffait leurs cheveux.

Le preneur de son fit un test. Le cameraman décompta les cinq secondes restantes avec ses doigts, puis se mit à tourner. Lori présenta Cindy comme la journaliste vedette et chef du service de la section criminelle du *San Francisco Chronicle*.

— Vous avez une grande nouvelle, Cindy, ce matin. Un mail explosif que vous venez de publier sur votre blog criminel, d'une personne affirmant qu'elle est en possession d'informations de première main à propos des récentes attaques de snipers qui ont terrifié les habitants de cinq villes.

— C'est tout à fait exact, Lori, dit Cindy. J'ai reçu il y a quelques minutes un mail qui donne des explications à ces assassinats et qui nous met en garde contre les prochaines exécutions. Le message me paraît fiable. Mais nos téléspectateurs doivent comprendre que, comme les lettres du tueur du Zodiaque au *Chronicle* il y a plusieurs décennies, le mail n'est pas signé. J'ai soigneusement pesé le pour et le contre et j'ai décidé qu'il valait mieux publier ce mail que le tenir secret.

— Cindy, à quelle heure vous est parvenu ce document ?

— Il est arrivé dans ma boîte tôt ce matin. Avec en objet : « Pour publication immédiate ».

— Pouvez-vous le lire pour nos téléspectateurs ?

Cindy prit la feuille de papier de ses genoux et entama sa lecture.

— Je cite : « Ceci est un avertissement pour les trafiquants de drogue, les vendeurs d'herbe, de meth, d'ecstasy, les malades qui vendent de l'oxy, de l'héroïne, du fentanyl, des médicaments non prescrits, des drogues de synthèse, choisissez votre poison. Le nombre de décès par overdose s'élève à soixante-dix mille par an aux États-Unis, près de la moitié dus à des opioïdes comme le fentanyl. C'est inacceptable. Et ça ne s'arrête pas. Au contraire, la situation s'aggrave. Une coalition de citoyens de tout le pays en a assez des campagnes publicitaires et des slogans politiques sans effet. Nous déclarons une nouvelle guerre à la drogue. Une vraie guerre. Jusqu'à présent, neuf trafiquants sont morts, et ce n'est que le début. Nous avons une liste. Si vous êtes une partie du problème et que vous tenez à votre vie, arrêtez votre commerce, quoi qu'il vous en coûte. Détruisez vos produits et remettez-vous dans le droit chemin. Ou tournez la roue. Vous ne saurez jamais quand votre numéro sortira. »

— Cindy, intervint Lori, corrige-moi si je me trompe, mais pour le moment, nous ne connaissons pas le motif des fusillades qui ont eu lieu ici, ainsi qu'à Chicago, Los Angeles et, depuis hier, à Houston et San Antonio. C'est bien cela ?

— L'idée d'un lien avec la drogue avait été évoquée, mais à ma connaissance, ce message est la première communication publique d'une personne affirmant qu'elle est en lien avec le ou les snipers et que sa mission est de débarrasser le monde de la drogue. Je pense que nous devons le prendre au sérieux.

60.

Cindy se faufila dans le labyrinthe des boxes de la salle de rédaction, désordonnée et bondée.

Artie Martini, rédacteur sportif, lança par-dessus une cloison :

— Super interview, Cindy ! Je t'ai envoyé le clip.

— C'était du rapide, Martini. Merci.

Cindy jeta un coup d'œil à travers la paroi vitrée de son bureau tout en sortant ses clés de la poche de son manteau. Elle avait vérifié ses lignes téléphoniques avant l'interview et, vingt minutes plus tard, à 7 h 45 à peine, les douze touches clignotaient frénétiquement. Elle espérait qu'un ami policier, et elle en avait beaucoup, l'appelait pour confirmer ce qu'elle venait de dire au monde entier.

Un autre détail l'absorbait. L'auteur anonyme avait précisé que *neuf* personnes avaient été exécutées.

Or, elle en dénombrait *huit*. Si l'auteur disait vrai, une victime n'avait pas encore été recensée, ou n'avait pas été associée aux autres.

Quoi qu'il en soit, la victime numéro neuf s'ajoutait à la liste.

Cindy prit son téléphone, s'installa à son bureau et alluma le scanner Whistler TRX-1 posé sur le rebord de la fenêtre.

Elle fit son travail de veille habituel, écouta la radio de la police, consulta les dépêches des agences de presse et lut les dernières publications sur les réseaux sociaux. Par chance, il n'y avait pas eu de tremblement de terre ni d'incendie sur la côte ouest, et aucun terroriste n'avait pris un avion de ligne en otage. Alors elle vérifia ses mails.

Son interview avec Lori Hines avait été largement relayée.

Elle était reprise sur Google et Yahoo!, et le *New York Times* la contactait pour lui demander plus d'informations. D'autres journalistes avaient obtenu une copie du mail sur la guerre contre la drogue et l'avaient diffusé – mais pas en premier.

À son grand soulagement, rien dans sa boîte aux lettres n'indiquait que le courriel était un canular.

Cindy approcha d'elle le téléphone fixe et appuya sur un premier bouton.

La voix de Brittney Hall, l'assistante de Henry Tyler, s'éleva dans le haut-parleur :

— Cindy, Henry veut te voir à 8 heures.

— Pourquoi ? Il veut me remonter les bretelles ?

Son interview impromptue avec Lori Hines allait-elle lui causer des ennuis, au point de menacer son emploi ?

Son interlocutrice suivante était Lindsay :

— Cindy, je viens de parler à Claire. Elle est sortie des soins intensifs. Chambre 1409. Complètement dans les vapes, mais elle peut recevoir des visites deux heures dans la journée. Elle a l'air bien. Vu les circonstances. J'ai vu ton interview. Tu as été géniale.

Une douzaine d'autres messages suivaient – d'autres compliments pour son interview, une requête du département artistique, un éditeur qui lui demandait de le rappeler, mais pas de quoi ébranler son univers.

Elle appela le centre de traitement contre le cancer Johnson-Hughes, et le réceptionniste lui transmit une infirmière, qui la connecta à la chambre de Claire. Une aide-soignante lui répondit que la patiente était occupée avec son médecin et prit son numéro.

Cindy se remit au travail et venait de taper « Avertissement aux trafiquants de drogue » sur Google quand son téléphone sonna. Le numéro de son correspondant était local, mais elle ne le reconnut pas. Elle décrocha en espérant entendre Claire.

— Cindy Thomas ?

Une voix d'homme. Un frisson la parcourut quand elle comprit que l'homme avait brouillé sa voix avec un appareil numérique.

— Elle-même.

— Vous avez eu mon message. J'ai vu votre interview, vous avez droit à une récompense. Nous venons d'éliminer une autre vermine à Chicago. Une exécution parfaite. Bonne journée.

— Attendez ! Hé !

La ligne était coupée.

Elle appuya sur le bouton de rappel, mais le correspondant inconnu ne décrocha pas. Elle fit une recherche avec le numéro de téléphone, mais ne trouva pas d'adresse. Bien sûr, il s'agissait d'un téléphone

jetable.

Cindy prit rapidement note de leur échange. La neuvième victime avait été abattue à Chicago. Elle envoya le mémo à Tyler, tout en consultant le registre de la police de Chicago. Rien à propos d'un tir de sniper. Il était encore tôt. Pour l'instant, elle avait ce que son correspondant lui avait laissé entendre : une récompense sous forme d'information exclusive.

Elle laissa un message à Lori pour qu'elle la rappelle tout en ouvrant le site internet du *Chicago Trib*. Rien non plus. Pas un mot. Si son interlocuteur anonyme lui avait dit la vérité, un trafiquant de drogue de Chicago était mort, et le *Chronicle* détenait un nouveau scoop.

L'horloge numérique en bas à droite de son écran d'ordinateur indiquait 7 h 57. Sortant un miroir de son tiroir à crayons, Cindy se recoiffa et se mit du gloss. Puis, son téléphone et sa tablette à la main, elle se dirigea vers le bureau de Henry Tyler.

Brittney, l'assistante de Tyler, ne laissa pas transparaître la moindre émotion en faisant signe à Cindy d'entrer dans le bureau du rédacteur en chef.

Tyler était là. Jeb McGowan aussi.

61.

Je renversai mon fauteuil en arrière pour mieux voir la télé au-dessus de mon bureau dans la salle de brigade.

Le présentateur Jason Kroner était en direct du studio de la chaîne ABC7 Chicago.

« Selon une source policière, ce matin, un homme non identifié a été retrouvé tué par balle sur la Chicago Riverwalk vers 7 heures. Une heure plus tard, une personne soupçonnée d'avoir participé à la fusillade a été appréhendée sur le pont de Michigan Avenue, non loin de son 4x4, dont le moteur tournait. On a trouvé un fusil Remington 308 sur le siège avant. Depuis le pont, on a une vue dégagée sur le trottoir où la victime a été retrouvée. Le snipeur a peut-être tiré depuis son véhicule. »

Je soupirai pendant que le journaliste passait en revue les autres meurtres commis par les tireurs d'élite, tous non résolus, à commencer par le nôtre. Puis Kroner s'interrompit pour faire passer un extrait de trente secondes où Cindy lisait la déclaration de guerre contre la drogue.

Cindy pouvait se montrer agaçante, c'est certain, mais elle était vraiment admirable – intelligente, professionnelle et, il faut l'avouer, adorable. Richie était ravi. Nous échangeâmes un sourire. Puis la caméra revint sur Kroner, qui conclut en disant que les téléspectateurs seraient informés en temps et en heure de l'évolution de la situation.

— C'est sûrement ça. Le type balance : « Arrêtez de vendre de la drogue… ou faites tourner la roue. » Qui utilise une expression pareille ? On dirait plutôt : « Tentez votre chance » ou « Jetez les dés ».

— C'est une référence explicite au site, pas de doute.

— Bon sang. Et la police de Chicago a arrêté un gars. Je me demande s'il avait une lunette de visée.

— Tu te sens en veine ?

— Si c'était Noël, le suspect aurait une barbe et s'appellerait Leonard Barkley.

Nous allâmes prendre un café dans la salle de repos, puis empruntâmes le couloir pour gagner notre bureau de crise.

Je m'installai devant le téléphone et tapai le numéro préenregistré. Quand un agent de la police de Chicago me répondit, je demandai à parler à l'inspecteur Richards.

L'inspecteur prit l'appel.

— Boxer, vous me harcelez ou quoi ?

— On dirait bien, oui. Vous avez parlé à votre suspect ?

—Il s'appelle Jacob Stoll. Ancien lieutenant de la marine, il a fait plusieurs missions en Afghanistan. Ses empreintes sont dans notre base de données. Il est actuellement conducteur de bus scolaire à mi-temps. L'arme est bien enregistrée à son nom et n'a pas été utilisée récemment. On détient Stoll en tant que personne d'intérêt, mais s'il a abattu l'homme retrouvé sur la promenade, il ne l'a pas fait avec le fusil dans sa voiture.

— Ah non ?

— Cette arme n'a pas servi depuis un moment. On va le garder aussi longtemps que possible. Il a très bien pu tuer la victime avec une autre arme, qu'il aurait balancée du pont.

— Il est peut-être revenu sur la scène de crime pour voir la réaction des flics.

— Possible, répondit Richards. Dès qu'il sera en salle d'interrogatoire, on va voir ce qu'on peut en tirer.

— Richards, le prétendu jeu vidéo, Cibles mouvantes. La personne qui a écrit le mail à la presse a employé l'expression « tourner la roue ».

— Ouaip, j'ai eu votre mail et j'ai vu la capture d'écran du site. Je vais essayer d'en savoir plus quand j'interrogerai Stoll avec ma partenaire. Ça vous intéresse de suivre l'interrogatoire en direct depuis votre commissariat ?

— Pas vraiment.

— Pardon ?

— Je plaisante ! Ce serait génial. Qu'est-ce que je dois faire ?

— Je vais vous envoyer un mot de passe. Une dernière chose, Boxer.

— Quoi ?

— Vous m'en devez une.

62.

Conklin et moi étions assis côte à côte dans la salle de crise, les yeux rivés sur un écran d'ordinateur qui s'avérait, en fait, une fenêtre sur une salle d'interrogatoire de la division des crimes violents de la police de Chicago.

Nous vîmes pour la première fois le sergent Stanley Richards. La quarantaine, taille et poids moyens, il avait un tempérament nerveux. Les mains dans ses poches, il jouait avec des pièces de monnaie.

Il sortit les mains de son pantalon et s'assit à la table, à environ trois mille kilomètres de notre bureau. Sa partenaire, l'agent Suzanne Waltz, était assise à côté de lui. Elle portait une chemise blanche ajustée, un blazer bleu marine qui ressemblait beaucoup au mien, et affichait un léger sourire, une expression que j'aurais aimé arborer moi-même. Elle avait l'air calme, détendue, impassible.

Le suspect, Jacob Stoll, face aux deux policiers, s'était étalé sur les deux chaises de son côté, les bras croisés sur la table. Par son langage corporel, il possédait l'espace, la pièce, et l'histoire qu'il s'apprêtait à raconter.

Mon espoir de découvrir que Stoll était le pseudonyme de Leonard Barkley s'envola. Contrairement à Barkley, qui avait un petit air de Fidel Castro, Stoll avait le visage charnu. Il mesurait un mètre quatre-vingt-dix, contre un mètre soixante-quinze pour Barkley, et affichait un rictus, peut-être en réponse au sourire de Mona Lisa de l'agent Waltz.

— Vous êtes une femme très séduisante, lui dit Stoll, vous le savez, hein ?

— Jacob ? répondit Waltz. Je peux vous appeler Jacob ? Vous voulez bien jeter un coup d'œil à ceci ?

Elle lui montra une photo sur son téléphone. Richards nous l'avait forwardée. Je reconnus le cliché de l'homme récemment décédé. D'après le rapport de police, et les taches sur sa chemise, il avait reçu

une balle en plein cœur. Selon Richards, il avait aussi un paquet d'héroïne dans son sac à dos.

— Je peux ? demanda Stoll.

Sans attendre la réponse, il s'empara du téléphone de la femme policier et examina longuement l'écran. Puis il lui rendit son portable.

— Je ne le reconnais pas, du moins pas sous cet angle. Qui sait, c'est peut-être l'un des trois mille soldats que j'ai entraînés ou avec qui je me suis battu. Mais ce dont je suis sûr, c'est que si vous vérifiez mon fusil, vous verrez qu'il n'a pas servi. Vous avez cherché la présence de résidus de poudre sur mes mains, alors vous savez que je n'ai pas tiré. Autre chose ?

— Ouais, dit Richards. Où étiez-vous à 6 h 30 ce matin ?

— C'est l'heure où ce gars sur la promenade a été éliminé ?

— Où étiez-vous, lieutenant Stoll ?

— J'étais au dépôt de bus de South Blue Island Avenue et je prenais un café avec les trois autres chauffeurs et mon responsable, Jesse Kruse. On a nettoyé les bus, et j'ai commencé ma tournée à 7 heures. J'ai embarqué trente-six gamins et je les ai conduits à l'école. Je ne me suis pas approché de la Riverwalk. J'ai plus de témoins de mes allées et venues que vous n'avez de temps dans une semaine pour m'interroger.

« Et maintenant, j'ai une question pour vous, enchaîna Stoll. Vous avez fini ? Si ce n'est pas le cas, je ne dirai pas un mot de plus sans la présence d'un avocat. Ou alors je récupère mon arme et je retourne à mes affaires.

— Vous vous rappelez quand je vous ai lu vos droits ? demanda Richards.

— Je m'en souviens. Mais c'est ridicule. Vous ne m'avez pas arrêté. Je pensais que vous vouliez juste que je vous dise ce que j'ai vu depuis le pont.

Son langage corporel n'indiquait plus du tout la même assurance. Stoll se contrôlait. Cela n'allait pas l'aider. Mon partenaire et moi échangeâmes un regard, puis nous reportâmes notre regard sur l'écran, où Richards disait :

— Vous êtes une personne d'intérêt dans une affaire d'homicide. On vous gardera en détention tant qu'on n'aura pas vérifié vos alibis, et si vous avez été honnête avec nous, on vous libérera. Compris ? C'est la procédure. Même si ça prend une semaine. Ou plus. Mais maintenant que vous avez parlé d'un avocat, reprit Richards, on ne peut plus vous interroger.

— Rien à foutre. Je renonce à mes droits.

— Bonne idée, dit Richards en poussant un bloc-notes vers lui sur la table. Dès que vous aurez signé cette dispense, nous aurons besoin des noms de toutes les personnes qui peuvent attester de vos agissements de ces dernières heures.

63.

Assis à côté de moi, Conklin poussa un soupir et fit courir ses mains dans ses cheveux.

— Est-il innocent, arrogant, naïf, ou carrément stupide ? Difficile à dire.

Stoll signa la dispense. Richards la contresigna. Puis Waltz. Richards quitta la pièce avec le document, revint une minute plus tard, s'assit, et demanda à Stoll s'il voulait quelque chose – *une boisson fraîche, un café ?*

Stoll secoua la tête.

— Expliquez-moi le fusil.

— Je me rendais dans le comté de Dekalb pour tirer sur des boîtes de conserve. Sur un terrain appartenant à mon frère. Et j'ai sa permission.

— Alors que faisiez-vous sur ce pont ?

— J'admirais la vue. Une magnifique journée s'annonçait. Mec, quand je me plante, je me plante en beauté.

L'agent Waltz demanda à Stoll le nom de son frère, ses coordonnées et l'adresse de sa propriété. Elle prit également le numéro du responsable de Stoll. Puis elle quitta la pièce pour aller vérifier les alibis de leur suspect.

— Stoll, lança Richards, avez-vous entendu parler d'un site appelé Cibles mouvantes ?

— Non. Oh, c'est un jeu vidéo, non ? Un pote à moi y jouait avant. De la compétition, vous voyez. Mais je ne trouvais pas ça très difficile. Pas pour un homme entraîné comme moi.

— Est-ce plus qu'un jeu ? D'après vous, est-ce que Cibles mouvantes pourrait être une couverture pour exécuter des trafiquants de drogue ?

— Quoi ? D'où vous vient cette idée ? C'est absurde. Si on parle de la même chose, c'est comme un jeu de gamins. Ceux qui disent le

contraire racontent n'importe quoi.

Richards se creusait les méninges, posait les mêmes questions de différentes manières, prenait son temps, jouait sur l'expertise militaire de Stoll, le poussait dans ses retranchements, espérant qu'il se contredise.

Mais Stoll était cohérent.

Richards revint au sujet Cibles mouvantes.

— Ce site est apparu au cours de notre enquête. J'aimerais parler à votre ami. Lui demander comment fonctionne ce jeu.

— J'aimerais lui parler aussi. Son nom est Sid Bernadine. Il est mort. Il a été tué il y a deux ou trois ans. Sid me manque énormément.

Stoll avait l'air vidé. Comme s'il avait baissé les bras. Richards avait fait du bon travail. Je ne connaissais personne qui aurait pu obtenir plus de Stoll – ni moi, ni Conklin, ni Brady, ni Jacobi.

Waltz revint dans la pièce avec un autre policier.

— Et maintenant ?

— Je vous l'ai dit, Stoll. On va vous installer confortablement, le temps de vérifier vos alibis et votre arme. Vous avez droit à un coup de fil. Vous voulez coopérer ? Ou on vous passe les menottes ?

Richards enfonça ses mains dans les poches de son pantalon, un mouvement qui écarta les pans de sa veste. Je repérai un éclat jaune : la poignée de son taser.

— Je vais passer ce coup de fil.

La pièce se vida et l'écran devint noir.

64.

Henry Tyler travaillait au *Chronicle* bien avant que Willie Brown ne soit maire.

Cindy l'appréciait, le respectait, et était impatiente de connaître son avis sur le message anonyme qui déclarait une « nouvelle guerre à la drogue. »

Quand Cindy entra dans le bureau de Tyler et vit McGowan, elle eut une réaction viscérale. Pourquoi le petit stagiaire du *Chronicle* se trouvait-il dans le bureau de Tyler ?

Quel genre de réunion pouvait bien les concerner tous les deux ? Elle l'avait vu fureter partout, divulguer ses informations à la concurrence, et clairement tenter de marquer son territoire.

Elle lança « Bonjour, Henry » à son patron, « Salut ! » à McGowan, et s'assit à côté de lui, au bord du canapé en cuir. Elle espérait que Tyler n'allait pas lui passer un savon devant le petit fouineur pour avoir diffusé une information non confirmée.

— Cindy, j'ai vu ton interview. Bien joué. As-tu eu confirmation que votre informateur a bel et bien un lien avec les tireurs ?

— Pas encore, mais figure-toi qu'il m'a appelée il y a quelques minutes, Henry. Il a déguisé sa voix et utilisé un téléphone jetable, mais il m'a parlé d'une autre exécution à Chicago. Une personne tuée à distance. Je t'ai envoyé un mémo.

— Désolé, je ne l'ai pas vu.

— J'ai posté l'info sur mon blog. Nous l'avons publiée en premier.

— Une autre victime d'une exécution. Un appel de ta source, et l'exécution est confirmée ?

Elle hocha la tête.

— D'accord, dit Tyler. Très bien. Deux scoops en une heure. C'est du bon boulot, Cindy. Tu es sur une bonne lancée. (Il lui adressa un grand sourire.) Je vous ai fait venir tous les deux parce que la police

de San Francisco n'a toujours rien sur le meurtre de Jennings et que l'affaire Baron est aussi en train de s'enliser. Idem, Houston et San Antonio n'ont pas avancé d'un pouce. Je veux que vous travailliez ensemble. Voyez si vous pouvez trouver quelque chose sur ce qui ressemble à une cabale de tireurs d'élite militaires. McGowan, vous serez sous les ordres de Cindy. Rendez-vous utile.

— Oui, monsieur, répondit McGowan.

— Cindy, tu as toujours mon numéro de portable ?

— Tatoué dans la paume de ma main.

Tyler sourit.

— Trouvez-les-moi, conclut-il.

65.

McGowan tint la porte pour Cindy et, tandis qu'ils faisaient le tour de la salle de rédaction ensemble, Cindy ne put s'empêcher de remarquer qu'il était tout excité.

— Waouh, Cindy, écoute, je ferai mon maximum pour t'aider. Je suis ton homme.

— Tu as demandé à Henry de te donner cette mission, hein ?

— Attends, Cindy, il a dit qu'on devait travailler ensemble, non ? Si tu veux mon avis, on tient le scoop de l'année.

Il lui adressa un sourire triomphant, que Cindy ne lui rendit pas. « *On », hein* ?

— Bon, d'accord.

Une fois dans son bureau, elle ferma la porte et appela Richie.

— Ceci est un appel officiel, dit-elle à l'homme qu'elle aimait. Tu as quelque chose sur l'homme abattu près de la Riverwalk à Chicago à l'aube ? N'importe quoi ?

— On bosse avec la police de Chicago. Je ne peux dire ça qu'à ma petite amie. En toute confidentialité, Cindy, d'accord ?

— Bon sang. Enfin, oui, d'accord.

— La police de Chicago a arrêté un suspect. Dès que j'en sais plus, je t'appelle. En premier.

— Merde, Richie. Je ne sais pas comment te remercier.

Il éclata de rire.

— Sois sage.

Elle raccrocha, fit pivoter sa chaise pour regarder Mission Street plutôt que de voir, à travers la paroi de son bureau, McGowan à une vingtaine de mètres de là. Le ou les tueurs de Chicago avaient commis leur forfait moins de quatre heures plus tôt.

L'histoire était tellement brûlante qu'elle en avait des frissons.

Les meurtres combinés constituaient une série de crimes sans précédent, tant par leur style que par leur étendue géographique. Tout avait commencé ici, à San Francisco. Sa ville.

Et maintenant, la peur et la fascination pour ce déferlement de tirs erratiques avaient galvanisé le pays.

Qui sera le prochain ?

Les journaux télévisés, et même le président, avaient réagi à cette vague d'assassinats. « Nous sommes un État de droit, avait déclaré le porte-parole de la Maison-Blanche. On ne peut faire justice soi-même. Nous condamnons ces actes. Des personnes innocentes seront tuées, et elles sont *toutes* innocentes tant que leur culpabilité n'a pas été prouvée par un tribunal. »

Cindy était d'accord sur le principe, mais elle avait un article à écrire. Elle devait à tout prix démêler cette histoire.

Elle s'approcha de sa porte et appela McGowan, qui vint à sa rencontre.

— Jeb, renseigne-toi sur la victime de Chicago ce matin. Qui ? Quand ? Où ? Et si tu découvrais une incroyable nouvelle explication, ce serait super. Ensuite, établis une chronologie des exécutions. D'abord Jennings. Puis les Baron. Roccio. Peavey. Les trois victimes du Texas. Le type d'aujourd'hui aussi. Les profils de chacun. On les affichera et on les mettra régulièrement à jour…

McGowan brandit son téléphone.

— La victime de Chicago s'appelle Patrick Mason.

— Bien. Pendant que tu te renseignes sur lui, je vais contacter Houston. Vois si les tueurs avaient le même mode opératoire.

McGowan sourit et lança, dans une imitation de Henry Tyler plutôt réussie :

— Trouvez-les-moi.

66.

Cindy était en colère lorsqu'elle se rassit à son bureau.

Jeb se moquait de Henry. Le petit morveux.

Elle ouvrit le courriel de la source anonyme qui l'avait informée de la guerre déclarée à la drogue et lui avait donné le scoop du jour : un trafiquant éliminé à Chicago.

Cindy avait l'impression d'un autre Zodiac ou d'un nouveau « Fils de Sam », d'autres tueurs en série qui s'étaient rapprochés de la presse. Cette fois, il s'agissait de meurtriers au pluriel. Mais qui étaient-ils, pourquoi et comment les tireurs et leurs victimes étaient-ils choisis ? Elle décida de relire le message, cette fois à la recherche d'une piste qui lui aurait échappé.

L'auteur avait écrit : « Si vous êtes une partie du problème et que vous tenez à votre vie, arrêtez votre commerce, quoi qu'il vous en coûte. Détruisez vos produits et remettez-vous dans le droit chemin. Ou tournez la roue. Vous ne saurez jamais quand votre numéro sortira. »

« Tournez la roue » était une expression étrange. Était-ce sa manière de s'exprimer ? Cela avait-il un sens particulier ? Elle aurait aimé le savoir.

C'est alors que cela la frappa.

Sa source lui avait écrit à *elle*. Et elle avait tenté de le rappeler. *Mais elle ne lui avait pas répondu par écrit.*

Voilà ce qu'elle devait faire. Si elle plaidait bien sa cause, son mystérieux correspondant lui répondrait peut-être. Elle pourrait lui laisser entendre qu'elle serait sa voix médiatique pour le monde. Elle était connue dans le milieu. Le *Chronicle* avait de l'influence. Tyler était un mentor et un ami. C'était une bonne idée.

Avant d'écrire sa réponse, elle voulait réfléchir encore un peu.

Cindy ouvrit son blog et sa boîte électronique, lut les dernières *news*

aux États-Unis et à l'étranger, et s'étonna de l'ampleur de la couverture médiatique de ces assassinats.

Une autre chose la surprit. L'opinion publique soutenait les justiciers. Lorsqu'elle découvrit les commentaires sur son blog, elle constata la même ferveur inattendue. Le public pensait que les gens qui éliminaient les trafiquants de drogue étaient des gentils.

Elle quitta son bureau, perdue dans ses pensées, et se dirigea vers la machine à café. McGowan se tenait debout près de son poste et lui tournait le dos. Il discutait avec une jeune stagiaire.

Et il parlait d'*elle*.

— Cindy fait du bon boulot, disait McGowan. Elle a dix ans d'ancienneté, elle sait ce qu'elle fait, mais elle n'a pas de style. Elle n'est pas une auteure à part entière, si tu vois ce que je veux dire.

— Une imposture, tu veux dire ? dit la stagiaire.

McGowan éclata de rire.

— C'est le bon mot, absolument !

Cindy devait se décider rapidement.

Faire savoir à McGowan qu'elle l'avait entendu ? Ou garder ses munitions pour une meilleure occasion, un moment plus crucial ? Elle gagna la machine à café en faisant un détour, se servit une noisette dans un gobelet en carton, avec l'impression que sa nuque picotait.

Elle entendit McGowan l'appeler depuis la salle de rédaction :

— Cindy. Cindy ! Je voudrais te présenter Robin Boyd. Elle vient de débuter son stage. Son père travaille pour…

— Enchantée, Robin. McGowan, au boulot. Je veux ces profils, tous, avant midi. Montre-moi que tu es un auteur. Et essaie de ne pas décevoir l'équipe.

67.

La chambre de Claire était tapissée de fleurs de toutes les tailles et de toutes les couleurs, dans des vases sur les rebords des fenêtres, sur des chaises alignées en face de son lit, et des cartes de bon rétablissement étaient glissées dans les persiennes.

J'étais si contente de la voir. Quand elle sourit et me tendit la main, je m'approchai et l'étreignis doucement, un long moment.

— Fais attention à mes lignes de vie, dit-elle, alors que les intraveineuses couraient des poches de fluides à son bras et disparaissaient sous sa fine blouse d'hôpital en coton.

— Toujours aussi autoritaire, hein ? dis-je en approchant un grand fauteuil de son lit. Comment tu te sens ?

— Comme si une horde de chevaux m'était passée sur le corps. Du genre chevaux de trait, tu vois ?

Je ris avec elle à sa blague, imaginant la scène.

— Eh bien, tu n'as pas perdu ton sens de l'humour.

— Non, Dieu merci. J'en ai besoin, mais je vais te confier un petit secret.

— Lequel ?

Elle me fit signe d'approcher. Je me penchai pour mettre mon oreille tout près de sa bouche.

— Tu peux me demander n'importe quoi, dit-elle. Je suis tellement shootée que je suis prête à tout dire.

Je pris le temps de réfléchir. Avait-elle un secret qu'elle ne m'avait pas confié ces douze dernières années ?

— OK, j'ai une question. Que t'ont dit les médecins ?

— Heiiiin ? roucoula-t-elle. C'est comme si le génie de la lampe t'avait donné trois vœux et que tu lui demandais un hamburger.

Je ne pus m'empêcher de rire en songeant à ce vieux conte. Mais il

n'était pas question de me laisser distraire.

— Alors, qu'a dit le Dr Terk ?

— Oh, tu sais. Apparemment, ils ont tout retiré, mais ils ne peuvent pas en être totalement sûrs. Pas encore.

— Quand te laisseront-ils sortir ?

— On est quel jour ?

— Jeudi.

— De quelle année ?

— Quel jour, Claire ? Quand vas-tu rentrer à la maison ?

— Dès que les médecins seront sûrs que mon poumon ne fuit pas.

— Tu as mal ?

— Pas en ce moment. Meuf, j'avais jamais remarqué à quel point t'étais barbante, sérieusement !

J'éclatai de rire. Je savais que c'était l'anesthésiant qui parlait, mais tout de même, j'étais contente de la faire réagir, de l'enquiquiner.

— Et le boulot ? Ils t'ont dit que tu pouvais reprendre le boulot ?

— Pourquoi ? Quelqu'un est mort ?

Je ris à nouveau.

— Comme d'hab. Un tas de cadavres. Et ça continue. Le médecin a dit que tu pouvais aller faire une promenade, alors on va marcher ensemble jusqu'au bout du couloir.

— Il n'a pas dit ça. Tu mens.

Je sonnai pour appeler l'infirmière, qui débrancha plusieurs intraveineuses et aida Claire à sortir de son lit.

Je ris quand elle montra ses fesses dans le couloir, et elle rit aussi, avec une respiration sifflante, en me disant qu'elle me le ferait payer. Je passai mon bras autour de la taille de ma meilleure amie et lui dis de la fermer.

— Tu as attrapé le ou les snipers ?

— J'y travaille.

Puis elle se mit à chantonner. J'avais un bras autour de sa taille et je faisais rouler la perche de la perfusion de l'autre.

— « Un, deux, trois, quatre. Pourquoi nous battons-nous ? »

Je la contemplai.

— Lindsay. Tu as l'air de flotter sur un petit nuage.

— Ouaip.

Je secouai la tête et l'aidai à faire demi-tour.

— Quoi, Lindsay ?

— J'aimerais prendre ce que tu as pris.

Elle se mit à rire sans plus pouvoir s'arrêter, et son corps tremblait tellement que cela me fit peur. Même avec l'aide de l'infirmière, j'eus du mal à la ramener dans son lit et à la hisser sur le matelas.

Je lui promis de revenir le lendemain et la serrai fort dans mes bras pour lui dire au revoir.

68.

Je consultai mon téléphone et regagnai ma voiture. Richie avait téléphoné deux fois. Je m'installai au volant et le rappelai. Il décrocha à la première sonnerie. Je ne m'attendais pas à l'entendre dire :

— Mauvaises nouvelles.

— Qu'est-ce qui se passe ? Et ne m'oblige pas à te supplier, hein ?

— Kennedy, le flic de Houston. Il a été abattu pas loin du magasin Cibles mouvantes. Il voulait leur rendre une petite visite. Une balle à l'arrière du crâne. Ça ne peut pas être une coïncidence.

J'étais sous le choc. J'aimais bien Kennedy. Il était intuitif. Curieux. Franc. Proactif. J'avais l'impression de le connaître.

Comme je ne réagissais pas, Rich répéta plusieurs fois mon nom.

— Je suis là.

—Je sais ce que tu ressens. Ça me rend malade. Ils s'en prennent à des flics, maintenant ?

— Comment pouvaient-ils savoir qu'il était flic ? Il le leur a dit ? Ou bien ils l'ont éliminé avant qu'il entre dans la boutique ? Ça s'est passé quand, d'ailleurs ? Ils l'ont peut-être suivi, et abattu.

— La police de Houston est sur le coup. Ils ont fait une descente dans le magasin, mais il était vide. Pas d'ordinateurs. Pas d'informaticiens. Pas d'empreintes. Pas de caméras. La porte de derrière ouvre sur la plate-forme de chargement. Il n'y avait personne. Rien que des moutons de poussière et une pancarte à l'intérieur de la porte.

— Une pancarte qui disait quoi ?

— « Parti à la pêche ».

— Autant dire : « Parti à la chasse. »

— Ouais.

Je dis à Richie que j'étais en route pour le Palais de justice mais, à

dire vrai, je n'étais pas prête à conduire.

Après avoir raccroché, je restai un moment à observer le parking, en songeant à Carl Kennedy. Il avait pris une bonne initiative, et maintenant il était mort. Clapper et lui se connaissaient bien, ils avaient travaillé ensemble à Las Vegas. Je ne voulais pas que Charlie apprenne sa mort à la télé ou sur Internet.

J'appelai Clapper à son bureau et attendis que son assistant le localise. Dès qu'il prit l'appel, il lança :

— Boxer, tu es au courant pour Kennedy ? Il m'a dit qu'il bossait avec toi.

— Je viens de l'apprendre. Désolée, Charlie.

— Merci, dit-il d'un ton étrange.

Il semblait ailleurs.

— Charlie ?

— Lindsay, tu as une minute ? Je te reprends dans mon bureau.

J'éteignis la fréquence radio de la police et pressai mon portable contre mon oreille, attendant Clapper. Il reprit rapidement la ligne.

— Boxer, tu sais ce qui s'est passé ?

Je parlai à Clapper de Cibles mouvantes et ajoutai que Kennedy connaissait un magasin du même nom qui pouvait en être le siège.

— Kennedy se rendait sur place quand il a été abattu. À deux rues du magasin. La police de Houston a trouvé les lieux vides.

— Je n'étais pas au courant des détails, Boxer. Mais j'ai une théorie.

— Je t'écoute.

— Et si Kennedy connaissait les gens de Cibles mouvantes ? En fait, il était connu pour franchir régulièrement la *ligne*.

— De quoi tu parles ?

— Il piochait dans la caisse. Piquait de la drogue aussi. Planquait un flingue. Ma théorie se fonde sur sa personnalité, Boxer, pas sur des preuves concrètes. Peut-être qu'il a proposé à Cibles mouvantes de passer un marché. Ils l'ont payé pour son silence. Pour qu'il ne les dénonce pas aux flics.

— Et ils l'ont éliminé.

— L'histoire nous le dira, Boxer. Mes amitiés à Richie.

Sur ces mots, il raccrocha.

69.

Cindy rédigea un courriel à l'homme mystérieux qui lui avait donné le scoop de sa vie : le mobile de neuf exécutions, le manifeste d'une « nouvelle guerre », et la piste d'un nouveau meurtre à Chicago.

L'homme voulait qu'on parle de lui. Il avait prouvé qu'il maîtrisait son sujet. Il désirait faire savoir que lui ou d'autres éliminaient les trafiquants de drogue, ces vermines, une par une.

Il avait masqué son identité, mais il ne jouait pas les timides.

Son message aux dealers était simple : *Vous voulez vivre ? Ou vous voulez tourner la roue ?*

La version finale de son courriel était concise. « Je suis sensible à votre cause et j'ai une idée pour diffuser votre message. Écrivez-moi ou rappelez-moi pour que nous en discutions. »

En réalité, elle méprisait cette forme de justice mais, si elle se proposait de lui servir de voix dans la presse mondiale, il lui donnerait peut-être la clé de cette opération à grande échelle. Cindy rêvait de faire sortir les tueurs de leur trou à rats et de les remettre entre les mains de la police de San Francisco.

Mais la patience n'était pas son fort. Elle sentait une brise. Le temps filait. L'horloge de son ordinateur indiquait midi passé de deux minutes. Où était son mystérieux informateur en ce moment même ? Était-il sur son ordinateur, en train de lire les journaux, à se délecter de l'appréciation grandissante de l'opinion publique pour ce qu'il appelait sa « nouvelle guerre à la drogue » ?

Cindy envoya son message de deux phrases. Et attendit la notification « message envoyé ». Maintenant, elle était sur les nerfs, à espérer une réponse.

Elle s'obligea à penser à autre chose. Elle discuta avec Claire, qui lui dit qu'elle ne s'était jamais autant ennuyée de toute sa vie. Elles rirent de bon cœur lorsque Cindy déclara : « Mieux vaut l'ennui que la mort. »

Elle envoya un SMS à Richie : « Tu peux me donner une info STP ? »

« Ah. Non. »

« Va te faire foutre, mec ! Puis elle se força à ajouter : Je déconne ! »

Elle se leva et décrivit un large-demi cercle dans le sens inverse des aiguilles d'une montre autour de la salle de rédaction afin d'éviter non seulement McGowan, mais aussi Tyler. Le buffet du déjeuner était installé dans le couloir, près de l'ascenseur. Elle acheta un sandwich œufs-salade et un sachet de bretzels, puis regagna son bureau par le même chemin.

Elle consulta sa messagerie électronique, avec l'espoir que l'homme à la roue lui avait répondu dans les dix minutes qui s'étaient écoulées depuis qu'elle l'avait invité à devenir sa confidente secrète.

Non, rien. Il ne lui avait pas écrit. Et n'avait pas appelé non plus.

Alors elle ouvrit son blog et passa en revue les commentaires de son dernier post. Elle tomba sur une thématique à laquelle elle ne s'attendait pas du tout. À propos du plaisir de tuer, du frisson que vous procurait le fait de tirer une balle en pleine tête, trancher une artère, poignarder des corps, sectionner des membres, rapporter des trophées.

Oh mon Dieu. Quelle porte de l'enfer venait-elle d'ouvrir ?

70.

Cindy parcourut les commentaires, les digéra, puis remonta en haut de la page pour les relire. Les messages évoquaient l'amour de la violence et, de son point de vue, avaient été écrits par des psychopathes.

Comme celui-ci : « La vie quotidienne est morne. Quand on est un soldat, on est entraîné à tuer, on reçoit des ordres directs de son commandant et on en retire une expérience dénuée de culpabilité, qui vous fait vibrer comme jamais. Puis on rentre à la maison, et tout redevient morne. Si vous êtes comme moi, vous ne pouvez pas supporter une vie pareille. »

L'auteur avait signé avec un pseudonyme et ne reconnaissait aucun crime. Fait intéressant, il avait reçu des dizaines de « J'aime ».

D'autres exprimaient des idées similaires, évoquaient leur soif de sang que seules les guerres peuvent étancher. Des vétérans détaillaient les trophées rapportés – oreilles, mains et doigts –, réaffirmaient leur plaisir d'arracher des membres et de prendre des photos de tas de cadavres. Le langage employé pour décrire ces atrocités était trop visuel pour le *Chronicle*.

Cela dit, il s'agissait de tueries en temps de guerre.

Dans cette avalanche d'images sanglantes ne figurait aucun lien entre les tireurs d'élite et les trafiquants abattus aux États-Unis. Cindy poursuivit sa lecture et, en bas de la quatrième page, finit par dénicher un message d'une tout autre nature, une déclaration.

Ses yeux se plissèrent. Elle en connaissait l'auteur. Elle le parcourut rapidement, puis le relut attentivement.

« Certains tueurs aiment torturer leurs victimes, se délectent d'ôter la vie, parfois par rage, parfois par plaisir. Ce n'est pas mon genre. Quand je tue un trafiquant de drogue, je suis dans le contrôle. Mes compagnons de route et moi-même connaissons nos cibles bien avant de les éliminer. Par leur sale besogne, ils se rendent coupables du

gâchis des dizaines de milliers d'existences.

Je suis fier de ce que nous avons accompli récemment. Nous avons sauvé d'innombrables vies en n'en sacrifiant que quelques-unes. Je ne me réjouis pas de ces exécutions. Je suis seulement fier du résultat. J'accomplis ma mission. Et j'irai jusqu'au bout. »

Elle s'empara du téléphone pour appeler Tyler, mais suspendit son geste quand McGowan apparut sur le seuil. Elle reposa le combiné.

— Qu'est-ce qu'il y a, Jeb ? Tu as besoin de quelque chose ?

71.

Cindy observa le nullard que Tyler l'avait forcée à prendre sous son aile, en espérant le faire disparaître d'un simple regard.

— J'aimerais savoir ce que tu penses de ça, dit McGowan, j'ai esquissé le portrait de la première victime.

Cindy en savait long sur Roger Jennings, le joueur de base-ball abattu au Taco King. Jeb et elle avaient vu la voiture, la femme enceinte épargnée, et le trou de la balle, dans le pare-brise, qui avait tué le receveur des Giants. Grâce à Kendall, l'amie de Richie, elle avait une photo du mot *Répétition* écrit sur la lunette arrière poussiéreuse de la Porsche.

Il était à présent avéré que le vétéran avait vendu des drogues récréatives à ses coéquipiers. Ce n'était pas une surprise. Elle avait chargé Jeb de rédiger les portraits des victimes, et il avait fait ses devoirs.

Pour McGowan, c'était le moment de vérité.

— Je t'écoute, dit Cindy.

Il posa une feuille de papier sur son bureau et se redressa pour la regarder.

— C'est un premier jet, mais je veux ton avis sur le ton.

— Tais-toi et laisse-moi le lire.

« Il existe plusieurs types de balles.

Molles, dures, souples. Certaines fusent, d'autres retombent délicatement en cloche.

La majorité est inoffensives.

Roger Jennings en a rattrapé des milliers. Il s'attendait à les recevoir, il les voyait venir. Il se tenait prêt.

C'était un grand receveur chez les Giants.

Il réagissait à la vitesse de l'éclair, les esquivait, se jetait à plat ventre. Il était rarement la cible d'un lancer, et n'avait jamais reçu de tir en pleine tête.

Mais le projectile qui lui a perforé le crâne n'était pas une balle de base-ball. Elle a été tirée d'un fusil à lunette, et il ne l'a jamais vue arriver. »

Cindy leva les yeux sur Jeb, qui l'observait nerveusement.

— Et ensuite on a sa bio : trente-huit ans, une femme, Maria, trente-neuf ans, bla bla bla…

— C'est bon, Jeb. Très bon. Poétique. Évocateur. Convaincant. Et oui, j'aime le ton.

— Vraiment ? Merci, Cindy.

— Je t'en prie. Continue. N'oublie pas de mentionner les témoins qui affirment que Jennings vendait de la drogue. Peut-être en faire la chute de ton article. Comme un refrain ou un avertissement. Fais plusieurs essais.

— D'accord.

— Bien. Il nous faut les huit portraits, sans parler des prochaines victimes.

— Ouais. Je te les donne avant la fin de la journée.

— Vas-y à fond, mec.

Dès qu'il fut parti, elle appela Tyler.

— C'est Cindy ! Garde-moi un espace en première page avec ce titre : « Confession du tireur anonyme. » Je t'envoie le texte dans cinq minutes.

72.

Joe travaillait chez lui, dans son bureau, à l'élaboration d'une proposition d'analyse de sécurité pour la TSA, Administration de la sécurité des transports. C'était un travail agréable. Il avait écrit le manuel sur la TSA quand il était au département de la Sécurité intérieure, et la mise au point des nouvelles spécifications lui donnait l'occasion d'utiliser des outils à sa portée.

Julie avait laissé sa vache en peluche, Mme Mooey Milkington, sur son bureau pour lui tenir compagnie. Martha ronflait à ses pieds. La musique apaisante de Bill Evans, « Peace Piece », se diffusait dans ses écouteurs et, dans environ une heure, Joe allait se jeter sur le sandwich au rosbif qui l'attendait dans le réfrigérateur.

C'est cet état d'esprit détendu et rêveur que la sonnerie de son téléphone vint perturber, faisant éclater sa bulle de bien-être.

Joe jeta un coup d'œil à son écran, qui indiquait « Prison du comté de Napa ».

Il laissa passer deux sonneries en se demandant s'il devait répondre puis, à la troisième, se décida à décrocher.

— Molinari.

— Joe. Dieu merci tu es là !

— Dave. Ne me dis pas que tu es en taule et que c'est ton unique coup de fil.

— Tu veux que je commence à te mentir, maintenant ?

C'était une plaisanterie, mais elle n'était pas très bonne.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? Donne-moi la version abrégée pour ne pas perdre de temps de parole.

— D'accord. Ce matin, après avoir bu au petit déjeuner, je suis allé au cabinet de Perkins et je l'ai interpellé. Sa méchante infirmière…

— Atkins ?

— Ouais. Elle m'a barré l'entrée. Alors j'ai fait une annonce générale dans la salle d'attente : « Perkins a assassiné mon père ! » On m'a mis à la porte. J'ai vu la bagnole de Perkins sur le parking, alors j'ai roulé à côté et j'ai rayé tout le flanc avec ma clé. L'instant d'après, les flics me soulevaient de mon fauteuil et m'emmenaient au poste.

— Quels sont les chefs d'accusation, Dave ?

— Vandalisme et diffamation.

— Profonde, la rayure ?

— Sur toute la longueur. Je n'ai pas besoin d'un avocat pour me dire qu'il y en a pour plus de quatre cents dollars de réparations. Je risque un truc comme trois ans de prison.

Un gémissement étouffé parvint à Joe ; Dave s'était mis à sangloter. Il entendit le gardien lancer :

— Allez, on dit au revoir. Temps écoulé.

Dave tenta de gagner du temps, expliquant au gardien qu'il parlait à son avocat et qu'il voulait qu'on lui paie sa caution.

— Trente secondes, répondit le gardien. Pas une de plus.

— Dave, combien ?

— Dix mille dollars. Joe, je sais que je t'en demande beaucoup, mais pourrais-tu venir ici et payer la caution ? Je te rembourse dès que je rentre chez moi. Et j'ai d'autres documents à te faire lire. Je vais être franc avec toi, ça me fait beaucoup de peine que tu ne me croies pas à propos de Perkins.

Joe songea aux somnifères que Dave avait dans son armoire à pharmacie. S'il ne voulait pas passer le reste de sa vie à se reprocher le suicide de son ami, il devait lui parler, le convaincre de suivre une thérapie. Et au moins jeter tous les cachets qu'il parviendrait à récupérer.

— Ton lit est fait, disait Dave. Et j'ai d'excellents steaks de New York et une bouteille de ma réserve personnelle de dix ans d'âge.

Joe lui répondit qu'il devait prendre des dispositions, et qu'il essaierait de payer sa caution vers 16 heures.

— Merci, Joe.

— Ça va aller, Dave.

Mais la ligne était déjà coupée, et la tonalité résonnait dans le vide.

Les deux heures suivantes, Joe exposa la situation à Lindsay, s'organisa avec Mme Rose, mit de l'ordre dans ses notes et rédigea quelques courriels. Puis il se rendit à la banque et prit la route de la vallée de Napa.

À mesure qu'il prenait de la vitesse, Joe sentait l'impatience le gagner. Il était curieux de voir les nouveaux documents dont Dave avait parlé et, plus encore, il voulait avoir une conversation à cœur ouvert avec son ami.

Il y avait une question importante qu'il ne lui avait jamais posée, et il voulait voir l'expression de Dave quand il le ferait.

73.

Son ami était assis dans un fauteuil roulant branlant qui avait été utilisé sans ménagement dans la prison du comté de Napa pendant une vingtaine d'années.

Celui de Dave avait été perdu – impossible de mettre la main dessus.

— Ne t'inquiète pas, le rassura-t-il, j'en ai un autre à la maison.

Un gardien aida Joe à transférer Dave du fauteuil au siège passager de la voiture, puis Joe s'installa au volant. Après avoir vérifié que son ami était bien attaché, il s'éloigna de la prison et s'engagea sur l'autoroute. Dave le remercia avec effusion pour son aide et s'affaissa contre la portière.

Lorsqu'ils eurent franchi les limites de la ville, Joe demanda :

— Fatigué ?

— Oui. Épuisé. Et abattu. C'était sacrément brutal. Une vraie prison. Avec de vrais méchants. Sans rire. J'avais peur de m'endormir.

Joe fit la grimace.

— Tu paies pour les réparations, tu fais amende honorable, tu te tiens à carreau, et tu prends un bon avocat…

— Tu connais quelqu'un ?

— Je vais me renseigner.

Le silence revint et Joe alluma l'autoradio, tripotant le bouton jusqu'à ce qu'il tombe sur une station classique. Il s'efforça de se détendre. Beethoven et la route qui s'étirait à perte de vue lui convenaient parfaitement. Mais il était 19 h 30. Il avait faim et il avait besoin de réfléchir. Pour la première fois, il se demanda ce qu'il fichait là.

Près d'une heure après avoir quitté la prison, Joe emprunta le chemin de terre qui grimpait la colline jusqu'au domaine viticole. Une minute plus tard, il se garait devant le cottage de Dave et, suivant ses indications, trouva la clé sous un lapin en pierre puis pénétra dans la

maison sombre. Il repéra les interrupteurs et le fauteuil roulant de rechange plié dans le placard de l'entrée.

En retournant à la voiture, il trouva Dave la portière ouverte, les jambes pendant de la voiture, le regard perdu dans le vide.

— Dave ? Qu'est-ce qui ne va pas ?

Il fit un vague geste de la main en direction de ses genoux, jusqu'à ce que Joe comprenne le message. Dave avait souillé son pantalon.

Joe se sentit affreusement gêné pour son ami et eut honte de ses propres sentiments.

S'il se concentrait sur sa compassion pour Dave, ce dernier avait souffert le martyre. Son père était mort. Il risquait trois ans de prison pour cet acte puéril de vandalisme, et un bon avocat ne lui éviterait pas forcément la taule. Et il paraissait maintenant évident que même si Dave était acquitté, il ne pourrait pas gérer l'exploitation seul.

Il s'agissait d'une situation désespérée.

Joe aida Dave à s'installer dans son fauteuil et le poussa jusqu'au pied de la rampe.

— Je dois me nettoyer, marmonna Dave.

— Tu as besoin d'aide ?

— Non, non, je peux le faire. Et j'ai besoin d'aller sur mon blog. M'assurer que personne n'est suicidaire. Je ne passe jamais vingt-quatre heures sans consulter les messages.

Joe savait qu'il parlait de son groupe de soutien aux paralytiques.

— Je vais me débrouiller, Joe. Tiens-moi juste la porte.

— D'accord.

— Il doit y avoir une bouteille de vin quelque part.

Joe se fendit d'un sourire.

— On est à quinze ou vingt minutes d'un bon steak grillé au barbecue.

— Prends ton temps, dit Joe. Tout va bien pour moi.

Pendant que Dave se dirigeait vers ses quartiers à l'arrière de la maison, les questions qui taraudaient Joe lui revinrent en mémoire. Qu'était-il arrivé à Ray ? Était-il mort naturellement ? Perkins l'avait-il tué, comme l'affirmait Dave ?

Ou bien Dave était-il derrière tout cela et jouait-il le rôle de la victime pour dissimuler son crime ?

74.

Joe s'installa à la table en planches de Dave et appela Lindsay.

— Je dois rester cette nuit, lui dit-il. Dave est dans un sale état.

— Rappelle-moi après l'extinction des feux. Je veux de ses nouvelles, et j'ai des choses à te dire.

— Il est dans la douche. Dis-les-moi maintenant.

Lindsay lui parla du policier de Houston, Carl Kennedy, qui faisait partie de son équipe. Sa voix était tendue lorsqu'elle lui raconta que Kennedy avait été tué d'une balle dans le crâne, et que Cibles mouvantes était sûrement impliqué.

— Ils avaient un bureau, ajouta-t-elle. Le temps que les policiers arrivent, le lieu avait été entièrement vidé. Et bien sûr, pas de témoin.

— Qui lui a tiré dessus, d'après toi ? interrogea Joe.

— Attends, ce n'est pas tout. Clapper vient d'appeler le labo médico-légal de Houston. Kennedy était armé quand il a été abattu. Son pistolet avait tiré une balle, et il avait une douille dans la poche.

— Je ne comprends pas.

— Voilà le truc, Joe. Une trafiquante de drogue a été tuée hier à Houston. On a retrouvé du crack dans son soutien-gorge, et quand la balle a été retirée de son cou, elle correspondait…

— … à l'arme de Kennedy ?

— Oui.

— Alors qui a éliminé Kennedy ? À quoi penses-tu, Linds ? Je ne suis pas très réactif ce soir.

— C'est une simple hypothèse. Imaginons que Kennedy fût de mèche avec Cibles mouvantes. C'est tiré par les cheveux, mais d'après Bud Moskowitz, ex-forces spéciales et ancien joueur du site, des flics et des militaires étaient membres du cercle. Imaginons aussi que, pour une raison ou une autre, le groupuscule se soit retourné contre

Kennedy. Est-ce qu'il en savait trop ? Ou les avait-il menacés ? A-t-il eu une crise de conscience quand il a éliminé cette trafiquante de drogue et était-il décidé à se rendre ? Joe, je ne sais pas. Écoute. Ce que je vais te dire va te surprendre, mais ces justiciers sont plus nombreux que nous. Ils sont mieux organisés et probablement plus intelligents.

Joe écouta la respiration de Lindsay. Elle était exaspérée et semblait au bord des larmes.

— D'accord, j'ai compris. Maintenant que tu as fait le tour de la question, qu'est-ce que tu vas faire ?

Elle poussa un gémissement, mais Joe ne la laissa pas raccrocher avant d'avoir une réponse.

— Allez, Blondie. Avec tes tripes. Sors-le.

— D'accord. J'ai une idée.

— Raconte.

— Paul et Ramona Baron seront inhumés samedi. Rich et moi, on devrait aller faire un tour à l'enterrement. Voir qui est là. Prendre des photos. Et espérer qu'un suspect se présente avec un fusil à lunette.

75.

Le quartier des prisonniers du Metropolitan Hospital était sinistre, mais pas plus que le reste de l'établissement.

Même peinture vert pâle, mêmes fenêtres poussiéreuses, mêmes sols recouverts de linoléum tacheté de gris. Le service comptait six lits, dont deux occupés. Sur le plus proche de la porte, un homme tatoué taillé comme un chêne, menottes aux pieds et aux poignets, qui réclamait un médicament contre la douleur.

Tout au fond de la pièce, Clay Warren, le jeune délinquant de dix-huit ans que Yuki devait poursuivre pour possession de drogue avec intention de distribuer, vol de voiture et complicité dans le meurtre d'un policier, même s'il était évident qu'il n'était qu'un pion dans cette affaire. De plus, tout le monde savait que le véritable coupable était un baron de la drogue qui avait laissé le gamin et la voiture en plan et s'en était sorti sans encombre.

Ce trafiquant de drogue vivait très probablement dans une jolie demeure à flanc de falaise surplombant l'océan, tandis que le pigeon écopait de plusieurs coups de couteau dans la poitrine.

Pas étonnant qu'il n'ose pas parler, même pour une réduction de peine et la possibilité de respirer l'air du dehors avant ses trente ans.

Yuki toqua à l'encadrement de la porte et, après avoir dépassé le chêne enragé, se dirigea vers Warren.

— Clay ? Je vous ai apporté quelque chose. J'espère que vous aimez les barres chocolatées.

Le jeune homme tourna la tête vers elle et détourna presque aussitôt le regard.

Elle remarqua les liens flexibles à ses poignets, accrochés aux rails du lit. Ses chevilles étaient sous les draps, mais Clay Warren ne risquait pas d'aller se promener. Les tubes des intraveineuses au-dessus de sa tête couraient sur sa poitrine et disparaissaient sous les couvertures.

C'est alors que Yuki aperçut une femme plus âgée dans le fauteuil de l'autre côté du lit, qui tenait compagnie au patient. La femme, sans doute la mère de Clay, se leva. Elle faisait la même taille que Yuki, une quarantaine d'années, et portait une longue jupe grise. Son visage trahissait sa fureur.

— Bonjour, dit Yuki, je suis l'adjointe du procureur Parisi…

— Je sais qui vous êtes. Je vous ai vue au tribunal. Comment avez-vous pu faire ça à mon garçon. Regardez-le. Regardez-le !

Clay, à peine conscient, eut la force d'articuler :

— Maman, arrête.

— Madame Warren ?

La femme ne répondit pas. Elle faisait face à Yuki, les yeux brillants de colère, les poings serrés.

— Madame Warren, je veux aider Clay. Comprenez bien qu'il faut qu'il m'aide à identifier l'homme pour qui il travaillait afin que je puisse négocier avec le procureur.

— Vous mentez. Vipère. Carriériste. Vous ne voulez pas *aider* mon fils. Vous voulez *gagner*. On vous paie combien pour mentir à sa *mère* ?

Yuki baissa les yeux, non pas de honte, ni pour éviter la colère de cette femme, mais pour trouver la force d'expliquer sa position. Si Mme Warren pouvait convaincre son fils de témoigner contre Antoine Castro, Yuki pourrait facilement réduire les charges retenues contre lui.

— Allons discuter à la cafétéria, proposa Yuki. Peut-être qu'à nous deux, nous pourrons mettre un plan au point.

— Vous devriez *partir*. Oui. Laissez-nous *seuls*.

— Dites-moi ce qui lui est arrivé.

— Il vous faut des lunettes ?

Yuki portait déjà des lunettes, grâce auxquelles elle vit la mère de Clay pointer un doigt tremblant vers la poitrine de Clay, entièrement couverte de bandages.

— Il a été attaqué sous la douche, expliqua Mme Warren d'une voix si forte qu'elle attira l'attention du géant près de la porte.

— Ah ouais ? grommela l'homme.

La mère de Clay l'ignora.

— Vous avez des enfants, madame Castellano ? Essayez d'imaginer… Mon fils a perdu des litres de sang, le temps d'être transporté ici. Son cœur s'est même arrêté. Grâce à Dieu, il est encore en vie. Il aurait dû être libéré sous caution, au lieu d'être enfermé avec

ces *animaux*.

La brute épaisse près de la porte laissa échapper un rire.

— Vous parlez pas de moi, hein ? J'ai rien fait !

— Madame Warren, je n'ai pas le pouvoir de changer la situation si Clay ne fait pas un pas vers nous. Il conduisait une voiture volée dont le coffre était rempli de drogue. Un policier a été tué. L'arme a été retrouvée dans la voiture. S'il ne témoigne pas contre le vrai coupable, je ne peux rien faire d'autre que le poursuivre en justice.

— S'il parle, il sera mort avant son anniversaire.

Après avoir fusillé Yuki du regard, la mère de Clay, qui s'était habillée comme si elle portait déjà le deuil, s'approcha de son fils pâle et immobile. Elle sanglota et se pencha au-dessus de la rambarde du lit pour lui caresser la tête. Yuki s'avança et lui toucha le bras. Mais la femme s'écarta avec brusquerie.

Yuki savait parfaitement qu'elle n'avait rien à faire là, qu'elle ne devait pas voir Clay sans la présence de son avocat, mais ce qui arrivait à ce gamin la rendait malade. Sa mère ne comprenait pas du tout la situation. Il était très probable que Clay se soit muré dans le silence pour la protéger, *elle*.

Si Yuki ne parvenait pas à le faire parler, il était fichu.

Pouvait-il l'entendre ?

— Clay, je vous laisse à nouveau ma carte. Bon rétablissement.

Yuki posa la carte de visite et un paquet de barres chocolatées sur la table de chevet.

— Prenez soin de vous, dit-elle à la mère de Warren.

Puis elle se dirigea vers la sortie.

Mme Warren cria après elle :

— Tirez quelques ficelles, bon sang ! Mettez votre poids dans la balance. Soyez un peu humaine ! Si vous ne faites rien, vous penserez à Clay chaque jour qu'il passera en prison, et ensuite, quand ils le tueront, vous penserez à lui *pour toujours*. Bienvenue en enfer, madame Castellano.

Yuki appela un taxi, qui l'attendait quand elle sortit dans la rue.

— Palais de justice, dit-elle laconiquement au chauffeur.

Pendant qu'elle retournait à son bureau, elle regarda par la fenêtre. Parisi n'aurait d'autre choix que de l'écouter. Ce n'était pas ça, la justice. Ce n'était pas refermer un dossier en condamnant la mauvaise personne.

76.

Je vis Yuki débouler dans la salle de brigade comme une furie. Elle fit signe à Brenda en passant et se campa devant mon bureau.

— Lindsay, viens avec moi, s'il te plaît.

— Où on va ?

Elle pointa du doigt l'autre bout de la pièce, me saisit par le poignet et m'entraîna vers le bureau de Brady. Il travaillait, tête baissée, et la leva quand elle l'appela depuis le seuil.

— Est-ce qu'on peut utiliser ton bureau cinq minutes ? interrogea-t-elle.

Son regard disait : *Pourquoi ?*

— On a besoin d'un peu d'intimité.

— D'accord. Bien sûr. Amusez-vous bien, les filles.

Il gagna la salle et s'installa à mon poste de travail. Yuki prit place dans le fauteuil pivotant usé de Brady. Je fermai la porte et je m'assis à mon tour. Nous étions bien installées, mais je sentais que nous n'allions pas nous amuser.

J'étais très agitée. Trois tasses de café noir sucré et ma toute neuve obsession pour la « nouvelle guerre contre la drogue » avaient enflammé mon cerveau. Je revoyais les photos des victimes sur le mur, le corps de Paul gisant sur le bureau, les yeux fixes de Ramona, le cabochon de rubis au-dessus de l'orifice de la balle dans sa poitrine. Puis je songeai aux victimes de Los Angeles, de Chicago, de San Antonio et de Houston. C'est à ce moment-là que je cessai de faire des listes pour me concentrer sur l'inspecteur Carl Kennedy, le policier assassiné, ce qui suscitait encore plus de questions au sujet de Cibles mouvantes.

Comme cela arrive souvent chez les flics, je ruminais, je cherchais sans relâche le chaînon manquant, une anomalie, un lien au-delà de la corrélation évidente – à savoir que les victimes vendaient toutes de la

drogue.

Kennedy avait-il été abattu parce qu'il avait menacé Cibles mouvantes ? Ou bien est-il devenu une cible à son tour parce que lui aussi vendait de la drogue ? Je n'en savais rien, et la police de Houston non plus.

Nous savions que les tireurs opéraient dans plusieurs villes et États, sans doute plusieurs groupes, et qu'ils changeaient régulièrement de lieu.

Les policiers de cinq grandes villes n'avaient aucune idée de l'endroit où les snipers allaient frapper la fois suivante. Mais nous étions tous d'accord. Ils allaient encore sévir.

Yuki aussi était nerveuse, et cela n'avait rien à voir avec une forte dose de caféine ou des tireurs d'élite.

— Je viens d'aller dans la section des prisonniers de l'hôpital. Tu sais, le gamin que je poursuis…

— Clay Warren.

— Oui. Il a été poignardé dans la douche la nuit dernière. Une instance supérieure doit l'apprécier, parce que c'est un miracle qu'il ait survécu. Je voulais le convaincre de dénoncer le dealer qui a tué le flic. Son torse est entièrement bandé, ajouta-t-elle en faisant un geste de la taille à ses clavicules. Mais nooooon. Sa mère ne m'a pas épargnée. Elle m'a dit de faire quelque chose. Sans quoi il allait se faire tuer. Je l'ai bien mérité, Lindsay. Elle a raison.

Je hochai la tête.

— Et ensuite ?

— Eh bien, j'ai foncé dans le bureau de Red Dog. Il avait rendez-vous avec deux huiles. Je ne les ai pas reconnus, mais je m'en fichais. Je voulais juste lui dire ma façon de penser. Imagine-moi en train de crier : « On ne peut pas poursuivre un gamin innocent ! Clay Warren est un simple pion. Et maintenant, il est cloué à un lit d'hôpital, avec une dizaine de coups de couteau dans la poitrine et le risque de perdre un rein. Et je suis censée l'envoyer en taule pour un meurtre qu'il n'a pas pu commettre ? Allez, Len. Un peu de cœur. On ne peut pas faire ça. »

Je plaquai mes mains sur mes joues.

— Qu'est-ce qu'il a répondu ?

— Il s'est levé et, du haut de son mètre quatre-vingt-dix, il m'a lancé : « Grandis un peu, Castellano. On a un flic mort sur les bras. Ton soi-disant chauffeur l'a tué ou a été témoin du meurtre, bon Dieu ! Tu bosses ici depuis trop longtemps pour me servir ces

conneries mielleuses. Un bon procureur peut poursuivre n'importe qui. »

Yuki planta ses coudes sur le bureau de Brady et enfouit sa tête dans ses mains. Ses paroles furent étouffées par ses paumes et un rideau de cheveux noirs. Elle secoua la tête, puis leva les yeux sur moi.

— Je tenais mes positions, mais il m'est tombé dessus. J'ai commencé à reculer. Il m'a donné le coup de grâce, Lindsay : « Je n'apprécie pas que tu m'aboies dessus. Cette conversation est terminée. »

— Waouh.

— Je suis mortifiée. J'ai failli dire : « Je me fous de ce que tu penses ! » Est-ce que je cherche à me faire virer ?

— À toi de me le dire.

— J'ai démissionné une première fois et j'étais triste à mourir. Len m'a suppliée de revenir.

— Je m'en souviens.

— Je lui ai envoyé un courriel d'excuses, mais je ne me suis pas mise à plat ventre.

— Tu as bien fait. Et maintenant ?

— Je vais éviter Red Dog quelques jours si je peux. Je dois dire à Zac que j'ai vu son client, il faut qu'il repousse l'audience au maximum.

— Peut-être que quand les flics ramèneront Clay en prison, sa mère changera d'avis, dis-je. Et le persuadera de dénoncer son boss en échange du programme de protection des témoins.

— Ouais, j'ai vu *Le Parrain* plusieurs fois, moi aussi.

Je souris, puis mon téléphone se mit à vibrer. Je jetai un coup d'œil à l'écran.

— C'est ton cher et tendre, dis-je. Je dois prendre l'appel.

Au moment où je raccrochais avec le lieutenant Brady, le téléphone de Yuki sonna. Elle me le tendit.

— C'est Richie.

Je regardai par-dessus mon épaule et je vis Conklin à travers la paroi vitrée. Il me fit signe et me dit au téléphone :

— J'ai besoin de toi, Lindsay. Il faut qu'on dresse un plan de bataille.

— J'arrive, répondis-je.

J'accompagnai Yuki jusqu'à l'ascenseur, l'étreignis pour lui dire au

revoir et rejoignis Rich.

— Il faut qu'on s'organise pour les funérailles de demain, dit-il. Et s'il te plaît, ne t'oppose pas à moi sur ce point. Dans l'intérêt de l'harmonie domestique, j'emmène Cindy.

77.

Conklin et moi assistions à l'enterrement des Baron parce qu'il se pouvait que le tueur fasse une apparition. Cela arrivait. Parfois, l'assassin revient sur les lieux du crime pour se réjouir ou se baigner dans ses souvenirs. Les funérailles étaient une forme de consécration pour le meurtrier, un moment de réjouissances lié aux souvenirs sanglants et au chagrin des proches endeuillés.

Nous étions dans la ville de Bolinas, mille six cents habitants, en bordure du Pacifique. Si l'assassin des Baron leur rendait une petite visite, il constaterait que c'était une belle journée pour un enterrement. La lumière douce du soleil rehaussait les lignes épurées de la vieille église presbytérienne. Le cimetière s'étirait sur un hectare d'herbe parsemé de vieilles pierres tombales et clôturé d'un muret en pierre fermé avec un imposant portail en fer forgé.

Des dizaines de personnes seraient présentes, mais les centaines de fans, membres de la presse, touristes et curieux n'étaient pas les bienvenus. Warren Jacobi, ancien chef de la police et ami proche, s'était porté volontaire pour m'accompagner. Il serait mon escorte pour la journée. Faire équipe avec lui me rappelait le bon vieux temps et, même si nous n'avions aucune idée de l'identité du coupable, tout le groupe était enthousiaste. Nous espérions que Leonard Barkley, Jacob Stoll ou un autre suspect s'inviterait à la fête.

Je portais une jupe et une veste noire longue pour cacher l'étui au creux de mes reins. Jacobi et Conklin étaient tous deux armés, et Cindy, en robe gris foncé, jouait le rôle de cavalière civile de Richie.

Nous nous fondîmes dans la masse et prîmes place sur les bancs à l'avant et au fond de l'église. C'était un joli bâtiment, à l'intérieur comme à l'extérieur, et le service funèbre fut émouvant, étant donné les circonstances. Le révérend Grandgeorge était un homme âgé d'une grande douceur. Il déclara que les Baron étaient chez eux au paradis et qu'il savait que nous souhaitions les savoir en paix.

J'avais un point de vue différent sur la question.

Je pensais que si le paradis existait et que les Baron s'y trouvaient, ils seraient furieux que leur vie ait été si brutalement écourtée et que leurs enfants soient élevés par d'autres personnes.

L'organiste jouait. Les gens priaient. À la fin de l'office, l'assemblée sortit par les doubles portes d'entrée.

À l'extérieur de l'église, dans des voitures camouflées par les bois en bordure du parking, nos collègues Chi et McNeil, Lemke et Samuels, étaient armés de fusils et de caméras, prêts à poursuivre un suspect en fuite.

Jacobi me tendit le bras et je glissai la main dessous, chancelant un peu sur mes talons hauts alors que nous empruntions le chemin de terre délimité par deux rubans jaunes et gardé par des policiers locaux chargés de contrôler la presse. Une tâche difficile.

Les photographes se bousculaient pour avoir le meilleur angle de vue tandis que les journalistes criaient des questions à propos de l'enquête policière. Les parents de Paul Baron étant morts depuis longtemps, nous accompagnâmes la famille de Ramona – ses parents, Jill et Charles Greeley, sa sœur, Bea, et les deux jeunes enfants, DeeDee et Christopher – jusqu'aux portes du cimetière. Nous nous mêlâmes aux personnes en deuil, parcourûmes plusieurs centaines de mètres sur l'herbe jusqu'à une tente blanche au-dessus des deux tombes ouvertes.

Les proches se rassemblèrent. On raconta des anecdotes de Ramona enfant, on évoqua des souvenirs en riant, on partagea des étreintes et des larmes. Les enfants étaient accrochés à leur grand-mère.

J'étudiai discrètement les alentours et remarquai un homme costaud vêtu d'une veste en toile, le visage rougeaud et les poings serrés, qui se tenait à l'écart. Je donnai un coup de coude à Jacobi. Conklin observait déjà l'homme en question, qui se dirigeait à présent vers la tente.

Lorsqu'il arriva près des tombes, il lança à haute voix :

— Quel ramassis de conneries !

Il fit rouler des glaires dans sa gorge et cracha sur le cercueil de Paul Baron.

78.

Les quarante personnes présentes retinrent leur souffle comme un seul homme.

Même moi, j'étais sous le choc, mais mes réflexes prirent le dessus.

Soudain, quelqu'un cria « Connard ! », et deux hommes se dirigèrent vers le grand gaillard. Ils le saisirent chacun par un bras et l'entraînèrent à l'écart de l'assemblée – mais l'intéressé s'accrocha au mât de la tente, qui se mit à pencher.

La tente vacilla et s'effondra lentement, dans un mouvement presque hypnotique.

Plusieurs personnes poussèrent des cris et la colère monta d'un cran. Des hommes enlevèrent leur veste et les jetèrent par terre. Des jurons fusèrent et le cercle se scinda en deux groupes. On avait l'impression que les amis et la famille de Paul s'opposaient à ceux de Ramona.

De nombreux obstacles se dressaient sur la colline du cimetière : arbres, pierres tombales, femmes et enfants pétrifiés. Les policiers locaux se trouvaient à trois cents mètres de là, dans la rue. Je mesurai à quel point cela pouvait mal tourner. Quelqu'un pouvait dégainer un pistolet ou un couteau. Nous, agents infiltrés, étions censés prévenir la violence, mais en sortant nos armes, nous risquions de l'attiser.

Je cherchai mes coéquipiers du regard et croisai celui de Conklin.

Mon badge était suspendu à une chaîne autour de mon cou, à l'intérieur de ma veste. Je le brandis.

— Police de San Francisco ! Que personne ne bouge !

Le gros costaud au visage rouge agissait comme si je n'étais pas là. Il agita les bras et hurla au groupe adverse :

— Vous ne voyez pas *l'hypocrisie* de les enterrer *ensemble* ? C'est *sa* faute. Paul l'a *corrompue*. Sans lui, elle ne serait pas dans cette boîte ! Il aurait tout aussi bien pu la tuer lui-même.

On le traita de tous les noms, ce qui ne fit qu'augmenter sa colère. Il

se mit à gesticuler dans tous les sens en criant des accusations. Depuis l'effondrement de la tente, les journalistes étaient passés par-dessus le cordon de police. Ils étaient plus nombreux que nous et escaladaient à présent les murs.

Toujours en vociférant « C'est la faute de Paul ! », l'homme rougeaud déambula dans le groupe épars des proches endeuillés.

Charles Greeley, la cinquantaine, était en bonne forme physique. Il avait observé la scène et ne put pas rester sans réagir. Je le vis s'écarter de son épouse, une femme mince qui semblait brisée par la mort de sa fille. Greeley s'approcha du gaillard colérique et le poussa violemment. L'homme tituba en arrière et s'éloigna de la foule fébrile en persiflant.

— Anderson ! Espèce de salaud. Maîtrise-toi. On enterre ma fille.

Greeley bouscula plusieurs fois Anderson, les mains sur son torse.

— Ne me touchez pas, monsieur Greeley, je ne veux pas vous faire de mal.

Mais Greeley l'accula contre un mur de pierre.

Nous nagions en pleine tragédie.

— Pas un geste ! hurlai-je. Plus personne ne bouge !

Mais personne ne m'écoutait.

Je m'approchai d'Anderson quand cela se produisit.

— Désolé, monsieur Greeley.

Il leva son bras droit et donna un coup de pelle sur l'épaule de Greeley.

Une pelle qui, il y a peu, était appuyée au mur, et était à présent entre les mains de Anderson.

Greeley poussa un cri et s'effondra sur une pierre tombale.

Jacobi aida le père de la défunte à se relever. Une fois debout, Greeley tenta de se dégager de Jacobi en jurant :

— Espèce de fils de pute, Anderson ! Comment oses-tu, putain ?

Je dégainai mon pistolet et je me dirigeai vers Anderson en criant :

— Mains dans le dos !

Il fit mine d'obtempérer mais, alors que je sortais des menottes de la poche de ma veste, Anderson se retourna, sentant une opportunité, et me flanqua un coup de poing en plein visage.

Je ne l'avais pas vu venir. Titubant en arrière, je me tordis la cheville sur mes stupides escarpins à talons hauts. Je perdis l'équilibre et tombai durement sur le sol.

Quelqu'un me tendit la main pour m'aider à me relever, mais à peine fus-je debout sur mes jambes flageolantes qu'Anderson se jeta à nouveau sur moi.

Cette fois, j'esquivai le coup et le mis à terre.

79.

Les journalistes dévalèrent le terrain en pente du cimetière, imités par les badauds. Ensemble, ils étaient dix fois plus nombreux que les policiers locaux.

Le révérend Grandgeorge leva les mains et appela la foule au calme – au nom du Ciel ! –, mais il n'avait aucune chance face à, d'un côté, ceux qui croyaient que Paul Baron était une belle ordure, et, de l'autre, les amis des Greeley, qui considéraient les funérailles comme sacrées.

Pieds nus, le visage salement amoché, je ramassai mon pistolet dans l'herbe et beuglai à Anderson de rester face contre terre. Conklin intervint. Alors que je me frottais la mâchoire et m'efforçais de chasser ma sensation de vertige, Rich arrêta Anderson pour agression contre un policier et lui lut ses droits.

Jacobi aida Anderson à se mettre debout et le poussa vers la voiture garée sur le trottoir. Une foule bruyante le suivit. Conklin cria à la ronde :

— Quelqu'un d'autre veut faire un tour en voiture ?

Je grimpai sur le siège passager de la voiture banalisée, pendant que Jacobi prenait le volant. Il quitta le parking du cimetière et pointa du doigt le sud-ouest, la direction de San Francisco, à une heure de là.

— Tu as les phalanges cassées ? Je t'emmène aux urgences.

— Jacobi. Je vais bien. Vraiment.

Je n'avais pas besoin de me regarder dans un miroir pour savoir que j'avais la lèvre enflée, l'œil violacé, la joue égratignée, et ma cheville me faisait un mal de chien. Je ne pensais pas avoir d'os cassés, mais j'étais sacrément furieuse.

Je pressai mon poing droit ensanglanté sur mes genoux et saisis le micro de la main gauche. Je signalai au central que nous étions en route pour le Palais de justice. La voix de l'opératrice, entre deux grésillements, prit note de l'information.

Je baissai le volume de la radio, fis pivoter ma cheville, et laissai mon regard errer par la vitre, ignorant les coups de pied et les bruits de grille provenant de la banquette arrière. Anderson paniquait, mais il était menotté. Les portières étaient verrouillées et personne n'avait été grièvement blessé.

Une heure plus tard, nous étions de retour au Palais.

Je me débarbouillai, appliquai de la glace sur mon visage, puis gagnai la salle d'interrogatoire nº 2, où Anderson patientait dans une combinaison orange. Il ne demanda rien, ni une boisson fraîche ni un appel téléphonique, ni même un avocat. Bien. Jacobi et moi avions l'habitude de travailler ensemble, et nous fîmes subir à Anderson un interrogatoire approfondi de trois heures, le tout enregistré.

Comme il m'avait frappée, j'étais sur les nerfs. Peut-être que je voulais juste en finir avec cette affaire, mais je croyais la version de ce type. Il n'était pas au courant de l'implication des Baron dans le trafic de drogue, mais il avait vu les infos. Son histoire était simple et amère. Il était amoureux de Ramona depuis le lycée. Et il détestait Paul. Après cet aveu, il baissa la tête et se mit à sangloter.

— Enfermez-moi, gémit-il. Je le mérite. C'est le seul endroit où je veux être.

Mais nous savions qu'Anderson ne possédait pas d'arme, n'avait jamais appartenu à l'armée et n'avait pas de casier judiciaire. Il n'était pas l'un des snipers de Cibles mouvantes, nous le mettions simplement en garde à vue pendant que Greeley prenait un avocat et portait plainte.

Alors que le gardien entraînait Anderson dans sa cellule, ce dernier me dit :

— Je suis désolé de… vous avoir frappée. Vraiment désolé.

— Dites ça au juge, grommela Jacobi.

De retour à mon bureau, je me laissai tomber sur mon siège et lançai à Conklin :

— On est toujours samedi, hein ?

Mon partenaire me sourit.

— Tu veux aller dîner avec Cindy et moi ?

— Merci, mais non. J'ai un rencard.

80.

Quand ma fille me vit, elle poussa un cri perçant et fila dans sa chambre. Martha fit un sacré raffut, elle aussi, et se planta devant la porte de Julie jusqu'à ce que ma petite fille la laisse entrer. Et la pauvre Gloria Rose resta plantée là, à se tordre les mains.

— Mon Dieu, Lindsay ! Qu'est-ce qui s'est passé ?

Je rangeai mon arme et je me regardai dans le miroir du couloir. J'avais l'air plus mal en point que je ne le pensais. Ma lèvre inférieure était enflée, fendue, et une de mes dents de devant était ébréchée. Des cercles violacés s'étaient formés autour de mes yeux et mes articulations me faisaient un mal de chien. Je n'arrivais pas à tendre les doigts.

— J'ai dû mettre fin à une bagarre. Mais je vais bien. Si vous continuez à me regarder comme ça, je vais finir par me sentir mal.

— Je vais chercher de la glace. Je reviens tout de suite.

— Gloria, je vais à nouveau être une reine de beauté la semaine prochaine, je vous le promets !

Elle était censée rire, mais notre chère nounou se contenta de hocher la tête.

— Asseyez-vous, Lindsay. Écartez vos cheveux, s'il vous plaît, que je voie si vous avez besoin de points de suture.

— Donnez-moi juste une poche de glace, ça ira.

— C'est pour ça que Dieu a créé les sachets pour les sandwichs.

Suivant ses instructions, je m'assis et la laissai me désinfecter le visage avec de l'alcool. Je me plaignis à peine, mais suffisamment pour que Julie se glisse hors de sa chambre et vienne voir ce que se passait.

— Qu'est-ce qui t'est arrivé, maman ?

— C'est une longue histoire, ma chérie. Mais le méchant est en prison.

— Oooooh. Et il ne sortira jamais ?

— Non, je ne dirais pas ça. Il était paniqué. Et il a blessé des gens. C'est une longue histoire. Je te la raconterai plus tard. Tu veux aller au parc ?

— Et rapporter des nouilles pour le dîner ?

— Je vais demander à papa de quoi il a envie, mais oui, c'est une bonne idée.

Mme Rose m'entraîna vers l'évier, défit mes bandages, et me lava les doigts. Alors que je la remerciais de ses bons soins, elle versa de l'alcool sur ma main droite, puis me conseilla d'aller me reposer.

— Ne le prenez pas mal, mais on dirait que vous venez de vous extraire d'une poubelle. C'était sûrement un joli costume, mais ça ne se voit pas.

Elle me montra la déchirure sous mon aisselle, les taches d'herbe aux coudes, les auréoles de sang.

— Ça m'apprendra à porter des talons hauts. Merci, Gloria. Martha ? Tu veux aller au parc ?

Quelle question ! Je lui demandai de patienter une minute et lançai à ma très chère nounou :

— Je vais mettre un jean, d'accord ? Et passer du temps avec Julie. J'en ai besoin. Et elle aussi.

— Absolument. Allez vous changer. Et mettez des bottines. Vous boitez.

Un peu plus tard, alors que le soleil déclinait en cette fin d'après-midi, je serrai Gloria Rose dans mes bras pour lui dire au revoir. Je mis sa laisse à ma brave border collie, j'aidai Julie à enfiler une veste, et nous partîmes en balade jusqu'au parc de Mountain Lake.

Cela aurait été encore mieux si je n'avais pas emporté mon téléphone. Brady appela. Je lui fis un topo de la situation. Puis Conklin téléphona pour s'assurer que j'allais bien.

Le parc était très animé. De nouvelles règles avaient été affichées : il fallait tenir les chiens en laisse et il était interdit de nourrir les canards. Ce n'était pas un problème pour Martha, étant donné son grand âge. Elle était plus du genre à garder les chèvres qu'à chasser les canards. Je m'installai sur un banc d'où je pouvais surveiller les alentours. Julie et Martha s'assirent dans l'herbe, et Julie raconta à la chienne une histoire de grands méchants poursuivis par sa mère incroyablement forte.

Je ne pus m'empêcher de rire, puis Chi téléphona. Il avait une liste de témoins, dont deux qui affirmaient que j'avais porté le premier

coup.

— Combien ont dit le contraire ?

— Plus.

Chi avait interrogé méthodiquement les proches, leur avait demandé leur avis : pourquoi d'après eux avait-on abattu Paul et Ramona Baron ?

— Voilà le résultat, continua Chi. Anderson est populaire. Il joue au football américain. Il peut réparer à peu près n'importe quoi. Et il a des amis. Ils pensent que Paul Baron est un enfoiré, que c'était Ramona qui en valait la peine, et ils sont navrés pour Anderson, qui était amoureux Ramona depuis vingt ans. Aucun n'était au courant pour les tireurs d'élite. Cibles mouvantes, c'est quoi ça ? Jamais entendu parler. Mais ils nous font confiance pour résoudre l'affaire. Et personne ne va porter plainte contre toi.

Je poussai un soupir et dis à Chi que je le verrais lundi avant de raccrocher. Mon téléphone se remit aussitôt à sonner.

— Joe ! Tu rentres bientôt ?

— Pas ce soir, ma belle. Si je pouvais partir maintenant, je le ferais.

— Mais… pourquoi ?

— C'est une longue histoire.

Il me rappellerait quand la petite serait couchée. Julie grimpa sur le banc et me demanda si je parlais à papa.

Je lui tendis le téléphone.

— Papa ! On va manger des nouilles chinoises ce soir, d'accord ?

Il y eut un silence. Puis elle répéta plusieurs fois « Pourquoi ? » avant de dire :

— D'accord. Au revoir.

Et me rendit le portable. Joe avait raccroché.

— Désolée, Julie, mais son ami Dave ne va pas bien, et seul papa peut l'aider.

Julie jeta ses bras autour de mon cou, et Martha posa la gueule sur mes genoux.

— C'est pas grave, maman, pépia Julie. J'adore être avec mes deux femmes préférées.

Je ris en entendant la boutade favorite de mon mari. J'étreignis ma fille et ébouriffai la tête de mon chien. Puis nous rentrâmes, en passant par le restaurant chinois pour acheter deux portions de nouilles Tan Tan.

Nous en avions avalé la moitié quand mon téléphone vibra.

C'était Brady. Mince.

J'attrapai mon portable et me préparai à lui dire que j'allais bien après une journée au lit, mais il m'épargna cette peine. Jacobi l'avait informé du coup de poing que j'avais reçu en pleine figure et lui avait fait savoir que le coupable avait été arrêté.

Mais ce n'était pas la raison de son appel.

— Il y a eu un autre meurtre, Boxer.

— Non. Où ?

— Los Angeles. Une balle dans la tête. La victime était un flic à la retraite.

— Non, Brady. Non. Qu'est-ce qui se passe ? Il dealait, lui aussi ?

— Et c'est pas tout, Boxer. Stempien a fait passer les photos que Lemke a prises aux funérailles dans la base de données. On a une correspondance avec Barkley.

— Pas possible ?

— Je t'envoie la photo. Il s'est rasé, mais c'est bien Barkley, avec un putain d'alibi pour le crime d'aujourd'hui. Il ne pouvait pas être à Bolinas et dans la Cité des Anges.

J'observai la photo d'un homme blanc de taille moyenne, rasé de frais, en chemise blanche, cravate et manteau noir. L'avais-je vu sans le reconnaître ?

— Lemke va faire circuler le cliché. Prends ta journée.

Je ris. Il était près de 18 h 30.

— À dimanche, OK ? dit le lieutenant Brady.

81.

Joe dormait dans la chambre d'amis de Dave au deuxième étage lorsqu'il fut réveillé en sursaut par des crissements de pneus et des cris.

Il jeta un coup d'œil par la fenêtre et vit Dave diriger une équipe en bleus de travail qui sortait des meubles et des cartons de la maison de Ray et Nancy Channing pour les charger dans un gros camion.

Cela perturba Joe, comme l'aurait été le cas pour n'importe quel enquêteur. Y avait-il dans cette maison quelque chose qui risquait d'incriminer Dave ? Si tel était le cas, Joe ne pouvait pas l'empêcher de tout faire disparaître. Décidément, toute cette situation puait le secret, l'entourloupe, l'anxiété et la paranoïa.

Joe se doucha, s'habilla, fit ses valises y et descendit les escaliers avec son sac. Il quitta la maison par la porte d'entrée et observa le chargement des meubles, des sacs de vêtements, des bacs en plastique et de tout le reste dans le camion. Dave lui fit signe et lança :

— Tout ça va être vendu aux enchères.

— Je peux te donner un coup de main ?

— Pas besoin.

— Je prépare le petit déjeuner ! cria Joe en retour.

Toujours à son aise dans une cuisine, il trouva le café, mit en route la cafetière, sortit les œufs du réfrigérateur et les fouetta dans un bol. Il coupa des tranches de pain, mit du bacon à frire dans une poêle et prévint que le petit déjeuner serait prêt dans cinq minutes.

Dave entra bientôt avec des objets sur ses genoux : une boîte de peinture, une paire de bottes d'homme et un fusil.

— Waouh, ça fait du bien de se débarrasser de tout ce bazar, dit-il. Tout ce qui ne se vendra pas ira chez Goodwill. J'ai récupéré du liquide pour les peintures de maman et la collection de montres de papa.

— J'ai mis du fromage et des oignons dans les œufs, précisa Joe.

— Regarde.

Dave sortit une enveloppe de la poche de sa chemise, l'ouvrit et montra quelques liasses de billets à Joe.

— Je peux te rembourser et aussi payer les salaires.

— C'est super.

Dave posa les bottes par terre, la boîte de peinture et l'arme sur la chaise devant la cheminée et approcha son fauteuil de la table. Aussitôt, il se mit à le faire rouler d'avant en arrière, l'air anxieux.

— Tu as besoin de quelque chose ? interrogea Joe.

— J'ai besoin de voir le Dr Daniel Perkins avec des menottes aux poignets.

Dave recula, pivota vers le réfrigérateur, attrapa une brique de jus de fruit – qui lui échappa des mains et tomba par terre. Joe saisit un torchon, mais le jus s'était répandu partout. Il se tourna vers Dave.

— Tu es bien le gars capable de lancer une balle courbe parfaite à cinquante mètres ?

— Ouais, bah, c'était dans une autre vie.

Pendant que Joe essuyait le jus par terre, Dave se dirigea vers le buffet, sortit des tasses à café et dressa la table. Joe le regarda faire. Les mains de son ami tremblaient. Pourquoi ?

Joe beurra quatre tranches de pain grillé et disposa le bacon frit et les toasts sur des assiettes en porcelaine bleue, qu'il posa sur la table. Dave apporta la cafetière et, comme Joe l'avait anticipé, elle glissa de sa main, et tomba avec fracas sur la nappe.

Joe remit la cafetière en place.

— Dave, qu'est-ce qui t'arrive, bon sang ?

— Tu veux dire, en dehors du camion qui vient d'emporter les affaires de mes parents, de toute une vie ? En dehors du procès qui m'attend ? En dehors de la mort de mon père, mon meilleur ami ? Et de toi, qui me regarde comme si tu voulais m'envoyer sur la chaise électrique ?

Joe s'assit en face de Dave, qui repoussa les assiettes et se remit à rouler d'avant en arrière, les yeux rivés sur la table.

— Regarde-moi, dit Joe.

Dave ne quittait pas la table des yeux.

Joe réitéra sa demande, mais d'un ton plus doux, cette fois. Il devait respecter les sentiments de Dave, comme Dave respectait les siens.

— Écoute, je ne suis pas la police. Je travaille pour toi. Tu agis comme si tu avais mauvaise conscience. Pour t'aider, je dois connaître toute la vérité. As-tu quoi que ce soit à voir avec la mort de Ray ?

Joe se prépara à ce que Dave renverse la table, envoie valser la cafetière et s'ouvre les veines avec le couteau à pain.

— Non, répondit-il. Je n'ai pas fait de mal à Ray. Je l'aimais. Laisse-moi te poser une question, Joe. J'ai rencontré ton père. C'est un homme bien. Il pouvait se montrer vache, parfois. Il avait beaucoup à gérer, à commencer par ses enfants, et il avait peur de manquer d'argent. Il t'a fait des sales commentaires devant le coach. Devant moi. As-tu déjà pensé à le tuer ?

— Non.

— Non. En quelles circonstances tu aurais pu imaginer te débarrasser de lui ? S'il avait blessé quelqu'un ? Tué quelqu'un ? Pas même dans ces cas-là, hein ?

— Non.

— Et s'il était malade et t'avait demandé de mettre fin à ses souffrances, tu l'aurais fait ?

Le silence s'étira. Puis Dave reprit la parole.

— Je jure sur la mémoire de ma mère, mon père, et l'amour de ma vie, Rebecca, que je n'ai rien à voir avec la mort de papa. Une personne l'a assassiné, mais ce n'est pas moi.

Durant tout son discours, Dave l'avait regardé droit dans les yeux, sans ciller.

Joe lui dit sincèrement :

— Je suis désolé.

— Excuses acceptées. Et ne me redemande plus jamais si j'ai tué mon père.

Joe se leva, fit le tour du fauteuil, passa ses bras autour du torse de son ami et l'étreignit. Dave hocha la tête et serra les bras de Joe. Ils restèrent un long moment enlacés. Puis Joe déclara :

— Je vais refaire des œufs, et puis on se met au boulot.

82.

Dave et Joe se rendirent dans le salon, où Dave avait posé des documents sur la table basse.

— J'ai imprimé ces pages de sites funéraires. J'ai trouvé quatre décès louches. Tous des patients du Dr Perkins.

— Tu te fais l'avocat du diable.

— Oh, merde. Je croyais qu'on en avait terminé avec ça.

— Les gens meurent, Dave. Des gens âgés, souffrant de troubles cardiaques, décèdent tous les jours. Perkins est chirurgien cardiaque. Ses patients sont tous malades du cœur.

— Exact, Joe. Et c'est pour cette raison que leur mort ne fait pas l'objet d'une enquête. Des personnes âgées arrivent à l'hôpital avec un problème au cœur et décèdent dans la nuit. Fin de l'histoire. Et si Perkins les poussaient dans la tombe un peu plus tôt que prévu ?

— Explique-moi, Dave. Si ce n'est pas Perkins, qui peut bien jouer les anges de la mort ? Qui avait les moyens, l'opportunité et le mobile ?

Ils continuèrent à discuter à bâtons rompus alors que des voitures s'arrêtaient devant le domaine viticole.

Ils dressèrent également une liste des infirmières, aides-soignantes, médecins et femmes de ménage dont Dave connaissait le nom.

Rapidement, de manière un peu arbitraire, ils réduisirent la longue liste des tueurs potentiels à quatre personnes : l'infirmière en chef, responsable de l'unité de soins intensifs et du service de cardiologie la nuit ; l'ambulancier qui avait amené soixante pour cent des patients décédés ; et l'anesthésiste préféré de Perkins, le Dr Quo, qui s'occupait des patients en post-opératoire.

Mais l'opinion de Dave ne changea pas. Perkins conservait sa place de numéro un.

— Ray avait un compagnon de chambre quand on est allés le voir

ensemble. Ted quelque chose…

— Scislowski. Ted Scislowski. Il devait avoir un triple pontage le lendemain de la mort de papa.

— Tu penses qu'il a quitté l'hôpital ?

— Ou bien il nous a quittés tout court ?

— Perkins était son médecin ?

— Je ne sais pas.

Joe prit son téléphone, appela Saint John, et demanda à parler à un patient, Ted Scislowski. La réceptionniste lui passa sa chambre.

Joe se présenta à l'homme qu'il avait croisé la semaine précédente quand il avait rendu visite à Ray.

— Enchanté, répondit Scislowski. Ray ne tarissait pas d'éloges sur vous.

— Je peux vous apporter quelque chose ?

— Nope. Mais j'ai une anecdote à vous raconter.

83.

Une heure plus tard, Joe entrait dans la chambre 419 du service de convalescence.

— Ted, bonjour. Comment vous sentez-vous ?

— Ha ! Comme si on m'avait ouvert la cage thoracique et enfoncé le sternum. Oh, ouais, et mes artères ont été remaniées, mais je respire encore. Surveillez votre cholestérol, voilà mon conseil ! Mais je vous en prie, asseyez-vous.

— J'ai un petit cadeau pour vous, répondit Joe. Mais vous devrez attendre d'être sorti d'ici.

— Ha ! s'écria Scislowski en examinant la bouteille. La cuvée prestige du vignoble Channing ! Je vais la garder pour une occasion spéciale. Comme ma première soirée à la maison. Ma femme et moi trinquerons à la mémoire du pauvre Ray.

Joe prit un siège et expliqua à Scislowski que le fils de Ray était inconsolable.

— Le Dr Perkins était votre chirurgien ?

— Bien sûr. C'était l'un des deux présents dans le bloc opératoire. Vous savez, je voulais vous raconter que j'ai eu une expérience de sortie de corps.

— Vraiment ? Vous voulez bien m'en dire plus ?

— D'accord. Parce que c'était incroyable. Je suis au bloc, inconscient, quand soudain, je me retrouve en train de flotter au-dessus de la table, le dos au plafond, et je regarde l'opération en cours. Vous avez déjà entendu ce genre d'histoires, hein ? Un patient meurt, et il entend ce que disent les gens autour de lui dans la pièce ?

Joe se pencha.

— Ted, vous dites que vous êtes mort ?

— Ce n'est pas moi qui le dis. C'est le Dr Perkins. Mon cœur s'est arrêté. J'étais officiellement décédé. Ouais, croyez-moi. Ils écoutaient

de la musique classique et discutaient par-dessus le son des violons. J'étais dans un état de… je ne sais pas comment le qualifier autrement que d'état de grâce. En tout cas, c'était merveilleux. Je pouvais tout voir, tout entendre. Même la ligne plane sur le moniteur. Puis des bips réguliers. Mon cœur battait dans ma poitrine. Une infirmière a dit : « Il est revenu ! » Je me suis réveillé dans la salle de réveil. Que pensez-vous de ça ?

— C'est une sacrée bonne histoire, Ted.

— Et tout est vrai ! s'exclama Scislowski en riant.

Joe se mit à rire à son tour. C'était bon d'être en présence d'un homme si heureux de vivre.

— Alors Ted, le Dr Perkins vous a ramené à la vie.

— Bon Dieu, j'adore ce type ! Je n'ai que soixante-trois ans. J'ai encore un millier de choses à vivre.

— Ted, Ray était un bon ami quand j'étais à l'école avec Dave. Sa mort m'a causé un terrible choc. Vous étiez avec lui quand il est décédé ?

— Je suis sûr que je l'étais, mais j'étais assommé, avant mon opération. Je me souviens vaguement d'une infirmière qui criait : « Monsieur Channing ! Monsieur Channing ! » J'ai ouvert les yeux et appelé Ray, mais elle avait tiré le rideau. Il y a eu de l'agitation, comme si elle n'était pas censée être là, puis l'infirmière et un aide-soignant, je crois, ont poussé le lit roulant. J'ai lancé : « Au revoir, Ray. »

Joe voulait savoir qui d'autre se trouvait au bloc opératoire quand Ted Scislowski avait repris conscience, quelle infirmière et quel aide-soignant avaient sorti le corps de Ray Channing de la salle, mais ce n'était pas facile de poser ces questions. Comme s'il remettait en question la mémoire de Scislowski.

Pourtant, il se résigna à l'interroger.

— J'ai entendu des voix, mais je n'ai pas vu leurs visages quand ils ont sorti le lit roulant de la pièce. Je me souviens du drap sur sa tête. Quand j'étais au bloc opératoire, je regardais le Dr Perkins. Tout le monde portait des blouses et des masques, mais je connais Daniel. Il est mon médecin depuis dix ans. Joe, pourquoi cette question ?

— Une faveur pour Dave. Il est accablé de chagrin.

Les deux hommes discutèrent encore quelques minutes de la convalescence de Ted et de la durée du séjour de Joe à Napa. Ils parlaient de leurs familles lorsqu'une infirmière entra dans la chambre avec les médicaments de Ted.

Joe nota mentalement son nom et, dès qu'elle eut quitté la chambre, il laissa sa carte sur la table de nuit de Ted et lui serra la main en guise d'au revoir.

Il prit l'ascenseur en pensant à Scislowski qui disait : « Bon Dieu, j'adore ce type ! », et réfléchit à son expérience entre la vie et la mort.

Le Dr Perkins, le gentil médecin aux cheveux blancs, aux lunettes à monture métallique et à la cravate rouge vif, avait ouvert la poitrine de Ted Scislowski, sectionné les artères qui avaient provoqué son infarctus, et tué son patient de manière scientifique. Après quoi, il avait reconnecté les artères selon une procédure médicale précise et, grâce à une machine de dérivation cardio-pulmonaire, il avait palpé le cœur de son patient et l'avait ramené à la vie.

Joe avait changé d'idée sur Perkins. S'il était un tueur, il était sacrément intelligent.

84.

J'avais réfléchi toute la nuit à ce que Brady m'avait dit à propos de l'homme abattu à Los Angeles, un policier à la retraite.

Je ne comprenais pas ce revirement dans le mode opératoire de Cibles mouvantes, et je n'aimais pas ça. J'enfilai mon gilet pare-balles sous mon coupe-vent et dis au revoir à Julie et à Mme Rose.

J'arrivai au Palais à 8 heures, je fis peur à l'agent de sécurité avec mon visage tuméfié, digne d'un masque de Halloween.

— Je ne me suis pas laissée faire, hein.

— Je n'en doute pas une seconde, sergent.

Je ris en me tenant le visage, sentant les hématomes s'étendre sur mes joues.

Dans la salle de brigade, Conklin s'écria :

— Ça va aller ! Ça va aller !

La répétition m'inquiéta, mais je décidai d'ignorer sa remarque.

— Qui est avec Brady ?

— L'inspecteur Noble, de Los Angeles.

— Il a pris l'avion ? Brady veut qu'on les rejoigne ?

Richie déclara :

— Non, salle de crise. J'ai apporté des churros. Et je n'en ai mangé qu'un.

Il saisit le téléphone et appuya sur une touche. Derrière son bureau, Brady décrocha son téléphone fixe. Conklin et lui eurent un bref échange sur la logistique, puis ils raccrochèrent.

— Je vais préparer la salle, dit Rich.

— Pas la peine, dis-je.

— Si, je m'en occupe, dit-il, en s'employant à faire du café.

Je soupirai et je me dirigeai vers le bureau de Brady, me préparant

à ses commentaires lorsqu'il verrait ma tête. Je me présentai à l'inspecteur Noble, qui me serra la main en grimaçant. Brady ne cilla pas.

Noble et moi gagnâmes la salle de crise, où étaient affichées les photos des victimes du sniper. Conklin joua les hôtesses en proposant des rafraîchissements, des churros et un café infâme fraîchement préparé, avec un choix de crèmes aromatisées. L'inspecteur Noble nous donna des précisions.

— Ce n'est pas encore dans les journaux, dit-il, mais trois personnes ont été tuées hier. L'une d'elles est Barry Pratch, un ancien de la brigade des stups de Los Angeles.

Noble nous montra les clichés. Sur le premier, Pratch était en uniforme – sûrement sa photo d'identité. Le second faisait penser aux autres victimes. Pratch était étendu, face contre terre, dans une rue bouclée par des voitures de police. Il portait des vêtements civils : jeans, polo, chaussures de sport. Sa veste kaki était renforcée aux épaules et aux coudes – une veste de chasse que l'on porte dans un stand de tir.

J'interrogeai Noble :

— Vous avez idée de l'identité du tueur ? Pourquoi portait-il une veste de chasse ? Dites-moi que vous avez des témoins.

— Si seulement. Non. Toute l'affaire est très bizarre. Pratch était avec le LAPD depuis dix ans, mais il a fait l'objet de plusieurs rapports pour des fusillades suspectes dans le cadre de son travail. D'après la rumeur, qui n'a jamais été officiellement confirmée, il prenait de l'oxycodone, très probablement confisqué à des dealers. Peut-être qu'il en vendait aussi. Ça ne me surprendrait pas, conclut Noble.

Clapper leur avait raconté une histoire similaire sur Carl Kennedy. La seule différence, c'était que Kennedy avait déménagé de Los Angeles à Houston, et était en service quand il a été assassiné. Peut-être que Pratch et Kennedy étaient de vieilles connaissances.

— Pratch était sur le point d'être licencié, alors il a pris une retraite anticipée il y a trois ans. Mais vous savez quoi ? *Il connaissait les snipers*. Il en a tué deux. Et il traquait les trafiquants de drogue comme s'il appartenait encore aux forces de l'ordre.

— Quelle est votre théorie ? demandai-je à Noble.

— Ma théorie est que Pratch a éliminé deux des snipers et voulait continuer sur sa lancée. Mais quelqu'un, un troisième tireur, l'a eu le premier. Les hommes morts ne tuent personne.

Noble nous parla ensuite des corps des snipers.

L'une des victimes avait été retrouvée sur le toit d'un immeuble de

bureaux de deux étages. L'autre se tenait dans l'entrée d'un bâtiment. Les tireurs n'avaient pas encore été identifiés, car l'unité médicolégale de Los Angeles était débordée. Néanmoins, elle disposait de photos, d'empreintes et de balles, tout le nécessaire pour les identifier.

— Cela pourrait prendre des semaines, précisa Noble.

Je me resservis du café et fis turbiner mes méninges.

Pourquoi un policier en disgrâce avait-il tué deux assassins chevronnés ? Comment les connaissaient-ils ? Et comment les avait-il retrouvés ? Était-il l'un d'entre eux ? Avait-il eu une crise de conscience et décidé que tuer des trafiquants de drogue était mal ? Ou bien avait-il Cibles mouvantes dans son collimateur depuis le début et avait rejoint leurs rangs à dessein ? Les éliminer était peut-être une manière pour lui de se racheter de quelque chose ?

Toutes ces théories étaient valables, mais comment trouver la bonne ?

La trouveraient-ils un jour ?

« Les hommes morts ne tuent personne », avait dit Noble.

Exact. Et ils ne parlent pas non plus.

85.

Brady déboula dans la salle de crise :

— Barkley vient de prendre une chambre au motel Sleep Well à Portola !

Je connaissais l'endroit. Le Sleep Well était un établissement à la configuration traditionnelle : un bâtiment rose en forme de U autour d'un parking donnant sur l'avenue San Bruno.

Brady donna ses ordres.

— Prenez Lemke et Samuels. Je n'arrive pas à mettre la main sur Nardone. Boxer, tu es responsable. Le SWAT est en route.

Je suivis Brady dans l'allée centrale, Conklin sur mes talons. Lemke et Samuels étaient à leur bureau. La mâchoire inférieure saillante de Lemke lui donnait un air de vieux bouledogue. Avec ses petites épaules rondes et ses lunettes, Samuels pouvait passer pour un comptable. Les gens le sous-estimaient. Ils avaient tort. Tous deux étaient de bons flics, inséparables, et en ce moment, Lemke flottait sur un petit nuage, car l'une des photos qu'il avait prises aux funérailles des Baron avait permis d'identifier Barkley.

Conklin transmit les ordres de Brady.

Les deux comparses attrapèrent leurs vestes. Nous espérions tous avoir une autre chance de mettre le grappin sur Barkley. Je le voulais vivant, et sous les verrous, car il était notre unique suspect, et il pouvait être la clé de toute l'opération Cibles mouvantes.

Notre groupe de quatre descendit l'escalier de secours en petites foulées jusqu'à Bryant et grimpa dans deux voitures de police. Conklin prit le volant de la nôtre, passa en code 3 et enfonça l'accélérateur, sirènes et gyrophares allumés.

Je pris la radio et demandai un canal spécifique. Une minute plus tard, on nous transmit des codes 4 par radio. Un officier avait besoin d'aide d'urgence. Envoyez une ambulance. Renforts demandés. Demande d'une seconde ambulance.

Les voitures sur notre chemin s'écartèrent et, en moins de dix minutes, nous étions sur la route principale qui traversait Portola, un quartier ouvrier à la périphérie de la ville. Nous dépassâmes plusieurs petits commerces – cordonnier, boulangerie, épicerie, deux restaurants –, puis je vis le néon clignotant devant nous.

MOTEL SLEEP WELL. CHAMBRES LIBRES. WI-FI GRATUIT.

À notre arrivée, le parking était bondé de véhicules de police et d'agents en uniforme qui mettaient en place un cordon de sécurité pour les passants.

En tant que responsable, je devais sécuriser le périmètre pour la police scientifique et déterminer ce qui s'était passé pour l'enquêteur principal qui, avec un peu de chance, ne serait pas moi. Je contactai Clapper pour le mettre au courant de la situation.

— Il nous faut un relevé d'empreintes ASAP. Dans une chambre de motel. Souhaite-nous bonne chance.

— Bonne chance.

Je regardai les voitures de police, les ambulances et les véhicules des clients en me demandant ce qui s'était passé. Où était Nardone ? Brady avait dit que Barkley avait été repéré. Vu le temps qu'ils avaient mis à transmettre les ordres et à venir sur place, Barkley s'était sûrement déjà fait la malle.

Je sortis de la voiture avant l'arrêt complet du véhicule. Je boitillai sur ma cheville foulée jusqu'à l'ambulance qui prenait en charge un blessé. L'ambulancier ne me laissa pas monter.

— Il a pris un sale coup à la tête. S'il vous plaît, on doit l'emmener.

— Quel est son nom ?

— Glenn Healy. Agent Healy.

— Où l'emmenez-vous ?

— Au Zuckerberg San Francisco General.

Les portières arrière se fermèrent, les sirènes retentirent, et l'ambulance s'éloigna sur la route principale.

— Sergent Boxer ! Par ici !

Le sergent Robert Nardone était assis sur la troisième marche d'un escalier qui menait au deuxième étage du motel. Des produits d'entretien et des articles de toilette étaient empilés à ses pieds, comme si un représentant avait vidé le contenu de sa mallette devant lui.

Puis je vis un chariot de ménage renversé qui avait percuté une Buick de collection à une vingtaine de mètres de l'escalier. Cela

expliquait la présence des produits ménagers.

Mais je n'arrivais toujours pas à comprendre ce qui s'était passé ici. Nardone allait devoir m'éclairer.

— Bob, tout va bien ?

— On l'a perdu, Boxer. Cet enfoiré a volé notre voiture et s'est fait la malle.

86.

Nardone était pâle : il avait une vilaine écorchure à une joue et tenait son bras gauche contre sa poitrine.

D'une minute à l'autre, les ambulanciers allaient l'embarquer, mais j'avais bon espoir qu'avant cela il me donne sa version des faits. Je connaissais le sergent Robert Nardone depuis des années. Il avait l'œil vif, bossait dur et voulait obtenir un poste à la criminelle. Bien que mal en point, il surveillait les alentours.

— Nardone, ça va ?

— Ça va.

— Le type qui a fait ça, c'était Barkley ?

— J'ai oublié de lui demander sa carte d'identité.

L'ironie était bon signe. Nardone avait un don pour ça.

Je repoussai de la marche les échantillons de savon, de shampooing, les petites éponges et un flacon pulvérisateur, et m'assis à côté de lui. J'avais maintenant une vue d'ensemble sur le parking.

Les touristes, les clients et les curieux déambulaient sur les deux cents mètres carrés d'asphalte, marchant sur d'éventuelles preuves et gênant les policiers qui faisaient de leur mieux pour dégager et boucler la zone. Personne ne prenait les noms et les déclarations des témoins. Beaucoup de choses dépendaient de ce que Nardone avait à me dire.

Une ambulance, gyrophares allumés et sirènes hurlantes, entra dans le périmètre, tandis que des conducteurs civils klaxonnaient pour en sortir.

Je dis à Nardone que j'étais inquiète de savoir Barkley au volant d'une voiture de police. Un criminel armé en possession d'un de nos véhicules pouvait rouler à toute allure sans être arrêté, stopper un conducteur, et même le tuer, avant de s'emparer de sa voiture. Cela rendait Leonard Barkley encore plus dangereux qu'avant.

Nardone me donna le numéro d'immatriculation de sa voiture et j'appelai le poste pour lancer un avis de recherche urgent. À cet instant, je vis une autre victime. Debout à côté de la deuxième ambulance, Lemke et Samuels parlaient à une femme étendue sur un brancard. Elle sanglotait et du sang coulait le long de son bras.

— Qui est-ce ? demandai-je à Nardone en me tournant vers lui.

— La femme de ménage. Victime collatérale.

Il avait laissé tomber son côté bravache et me regarda d'un air offensé.

— Il nous a mis une branlée, Boxer, et il a pris le large avec notre bagnole. Healy a sacrément morflé. Ouais.

— D'accord. Commence par le début, s'il te plaît.

Nardone soupira et effleura son visage.

— Healy conduisait. On cherchait un coffee shop quand j'ai vu ce type qui ressemblait à Barkley se diriger vers un motel de l'autre côté de la route. J'étais presque sûr que c'était lui mais, sur la photo que j'avais vue, il portait une barbe.

— Ouaip. Il s'est rasé. Continue.

— Alors on est venus sur le parking et on l'a vu monter au deuxième étage et entrer dans la chambre 208. On s'est garés de ce côté-là, d'où on peut observer la porte, et on a appelé des renforts.

— Mais il vous a vus, hein ?

— Ouais. Il a écarté le rideau, puis il a ouvert la porte, et je l'ai vu réfléchir. Soit il fonçait vers l'ascenseur au bout du couloir, soit il sautait par-dessus la rambarde. Healy et moi, on est sortis de la voiture avec nos armes et on a crié : « Pas un geste ! Montre-nous tes mains ! » C'est à ce moment-là que la femme de ménage est sortie de la chambre 206 et a poussé son chariot dans le couloir, nous masquant la vue du suspect. Elle portait des écouteurs et fredonnait. Elle ne nous a pas entendus.

— Et ensuite ?

— Ensuite, ce salopard a plongé sur la pauvre femme et l'a poussée avec son chariot dans l'escalier. Comme j'étais le premier, elle m'a heurté de plein fouet. Strike ! Je suis tombé sur Healy, qui s'est cogné la tête contre la rambarde. On s'est retrouvés tous les trois les uns sur les autres, tu vois ? Désorientés. Essoufflés. Le suspect, sûrement Barkley, a agrippé Healy, l'a projeté contre notre voiture, et lui a gueulé à la figure : « Je suis du bon côté, petite merde ! »

— Bon sang !

Nardone déglutit, puis continua son récit :

— J’ai perdu mon flingue en dévalant les escaliers avec deux cents kilos d’humains et un chariot de ménage sur moi. J’ai entendu Barkley donner des coups de poing à Healy, qui a grogné en essayant de se dégager. Puis il l’a plaqué sur le capot avant de lui dire : « Donne-moi les clés. » Après, j’ai entendu le bruit d’un trousseau de clés.

87.

Nardone voulait me raconter la fin de l'histoire et j'avais très envie de l'entendre, mais il était à bout de souffle. Je repérai une petite bouteille d'eau parmi les articles de toilette. Je la ramassai et la tendis à Nardone.

Il me remercia et en but une gorgée.

— J'ai voulu repousser la pauvre femme. Mais elle était inconsciente et pesait son poids. Quand j'ai réussi à me dégager, j'ai trouvé Healy étendu dans son vomi, du sang sur la tempe. Nos armes avaient disparu. Le gars avait aussi pris nos micros d'épaule. Je ne l'ai même pas senti le faire. Bref, je réussis à me relever, et je le vois monter dans notre voiture et prendre le large. Mon téléphone est dans la voiture.

— Et ton badge ?

— Je l'ai, mais il a volé celui de Healy. Franchement, sergent, et ce n'est pas une excuse, on n'a pas eu la moindre chance. Ce gars est un pro.

— Si c'est Barkley, c'est un ancien SEAL.

— Tout s'explique, alors.

— Tu as fait de ton mieux, Bob.

Les secouristes s'approchèrent avec un brancard. Nardone protesta. Ils insistèrent et finirent par l'emmener.

Dans la rue de cette petite zone commerciale, entre les klaxons et les crissements de freins, des agents en uniforme fermaient la route et régulaient la circulation. Si le psychopathe en fuite était Barkley, il souffrait d'un syndrome de stress post-traumatique. À présent, il était armé, disposait d'un badge et conduisait une voiture de police. Il affirmait faire partie des gentils. Le chaos généralisé pouvait le faire sortir de ses gonds.

Conklin me rejoignit.

— Je viens de parler à Cappy.

McNeil et Chi étaient chargés de surveiller la maison des Barkley, au cas où il aurait besoin de sous-vêtements propres, voire d'une visite conjugale. Mais apparemment, il n'avait pas montré le bout de son nez, et Randi avait été suivie à chaque fois qu'elle avait quitté la maison.

J'appelai Brady pour lui demander de déplacer la femme de Barkley, de la placer sous protection. Il répondit qu'il allait obtenir un mandat.

Je repris le volant, allumai la radio et contactai le central.

May Hess me dit :

— Bonne nouvelle, sergent. La voiture a été retrouvée à San Bruno, près de Cliff's Auto Body. Abandonnée, moteur en marche.

— Des armes à l'intérieur ?

— Non, pas d'armes. Rien du tout.

Barkley nous avait rendu la voiture. C'était une bonne nouvelle. Je n'avais plus à m'inquiéter qu'il mette en marche la sirène et roule à cent cinquante kilomètres heure vers des contrées inconnues.

Mais ce n'était pas suffisant.

Où était-il ?

Peut-être de l'autre côté de la rue, en train de nous épier.

88.

À 14 heures cet après-midi-là, j'escortai Randi White Barkley dans une maison sécurisée de Parkside, un lieu qui à mon humble opinion était bien plus classe que le taudis où elle et son mari vivaient.

Deux pièces ensoleillées fraîchement repeintes, un mobilier confortable, une brise océanique et un parc à quelques rues de là. Barkley, son gros rottweiler, grimpa sur un canapé blanc et s'endormit.

Il se sentait comme chez lui, mais Randi se plaignit en voyant des agents sécuriser les fenêtres et vérifier les serrures des portes. Elle ne savait pas que nous avions obtenu une ordonnance du tribunal nous autorisant à installer des caméras cachées, à mettre le téléphone fixe sur écoute et à pirater son ordinateur portable.

— C'est légal, ce que vous faites ? marmonna Randi.

— Oui, et encore une fois, Randi, c'est pour vous protéger.

— Me protéger de qui ? De mon mari ?

— Imaginez qu'il vienne vous rendre visite chez vous. On lui ordonne de se rendre. Il résiste. S'ensuit un échange de coups de feu. Vous mourez tous les deux.

Randi haussa les épaules.

— On sait que ça peut arriver depuis le début. On a fait un pacte avec la mort. Pas vous ?

Elle prit le temps d'étudier mon visage. Je songeai à ma petite fille. Me faire tuer était une douloureuse possibilité.

Randi eut un rictus.

— Ouais, c'est bien ce que je pensais.

Elle gagna la cuisine et ouvrit le réfrigérateur. De là où j'étais, je voyais qu'il était vide.

— Il y a une voiture de patrouille dehors. L'agent Carol Ma

Fullerton est votre contact. Voilà son numéro.

Je fixai le message sur la porte du réfrigérateur à l'aide d'un aimant.

— Elle vous obtiendra ce que vous voulez. Je parle des courses. Laissez les stores baissés et ne téléphonez pas. Fullerton ou son remplaçant peut vous emmener au parc avec votre chien une fois par jour.

— Quand est-ce que je pourrai sortir d'ici ?

— Écoutez, Randi. Si vous préférez, je peux vous mettre sous les verrous à titre de témoin capital.

C'était vrai, mais seulement pour quarante-huit heures. Les flics avaient le droit de mentir, et mon nez n'avait pas grandi d'un centimètre.

— Je vais avoir besoin de tampons, marmonna-t-elle.

— Je le dirai à l'agent Fullerton en sortant. Il y a une pharmacie pas loin d'ici.

Randi s'assit à côté de son chien sur le canapé, posa ses pieds sur la table basse et alluma la télé.

— Vous avez HBO, ici ?

— Mettez-vous à l'aise, Randi. Gardez votre téléphone chargé au cas où nous aurions besoin de vous contacter.

— Et de la glace. Aux pépites de chocolat.

Leonard Barkley allait-il se rendre à leur maison sur Thornton ? Les avait-il suivis jusqu'ici ? Qu'avait-il en tête ?

Randi ne me l'avouerait jamais.

Quand je la quittai, elle jouait avec les oreilles de son chien et regardait la première saison des *Soprano*.

89.

Cindy rédigeait le témoignage d'une victime de vol de voiture à son bureau, tout en écoutant la radio de la police. Elle devait absolument terminer son article, mais on frappa à la porte. C'était Henry Tyler.

— J'ai eu ton message, dit-il.

Elle l'invita à entrer et lui promit de lui envoyer l'histoire sous peu.

— J'ai juste besoin de trouver un titre accrocheur en première page. Et d'une demi-page dans la section B.

— Je pars à 18 heures pétantes.

— Tu l'auras avant.

Cindy reprit la rédaction de son article, s'assura que les citations correspondaient aux transcriptions des entretiens, puis la radio de la police s'emballa. Quelque chose de grave s'était produit. Voilà pourquoi elle emportait son scanner partout avec elle, comme s'il s'agissait de sa chair et de son sang.

D'abord, elle entendit la demande urgente de renforts, puis la réponse de l'opérateur qui confirma que les renforts étaient en route. Ensuite, il y eut plusieurs code 4 : des appels au secours et le besoin urgent d'une première ambulance, puis d'une deuxième.

« Agent a besoin de secours d'urgence » fit courir un frisson d'angoisse le long de son échine.

Elle appela aussitôt Rich, pressa le téléphone contre son oreille et attendit fébrilement qu'il décroche. Pas de réponse.

Cindy observa l'open space à travers la paroi vitrée. McGowan n'était pas à son bureau. Elle lui envoya un SMS : « Garde le fort. Je reviens dans une heure. »

Elle voulait rappeler Rich, mais résista à la tentation. S'il était à son bureau, il la rappellerait. S'il était dehors, il était occupé. Une nouvelle voix s'éleva dans la radio. Un agent demandait au central de répéter l'adresse.

L'opérateur répondit : Motel Sleep Well, 2701 San Bruno Avenue.

Cindy ne savait pas ce qui se tramait, mais elle était en alerte maximale. Il s'était passé quelque chose d'important à Portola, elle le sentait. Si la circulation était fluide, elle pouvait être au motel dans quinze minutes.

Elle glissa son téléphone dans son sac à main, remonta la fermeture Éclair de son blouson de base-ball et passa son sac en bandoulière. Puis elle cala sa radio sous son bras et quitta le bureau. Sa curiosité et son imagination s'enflammèrent. Elle passa outre ses bonnes résolutions et rappela Richie. Cette fois, elle laissa un message : « Rappelle-moi, s'il te plaît. Dis-moi que tout va bien. »

Elle déverrouilla sa Honda bleue, brancha la radio à l'allume-cigare, connecta son téléphone à l'appli Bluetooth, et boucla sa ceinture. Il ne fallait pas plus de quinze minutes pour aller du *Chronicle* à Portola, mais c'était sans compter les embouteillages.

Concentrée sur la route, Cindy prit tous les raccourcis, brûla tous les feux orange, mais lorsqu'elle arriva enfin sur la scène de crime, elle ne vit rien d'autre que le cordon de sécurité jaune en lambeaux.

Que s'était-il passé ici ?

Les policiers étaient en train d'enlever le cordon. Les clients du motel quittaient le parking.

Elle se dirigea vers le bureau du gérant.

90.

Cindy lut le nom sur la plaque posée sur le comptoir.

M. Jake Tuohy, gérant.

Tuohy était chauve et large d'épaules, et son langage corporel indiquait clairement : *Quoi encore ? Qu'est-ce que j'en ai à faire ?* Mais Cindy espérait le gagner à sa cause. Elle dézippa sa veste, balaya ses cheveux, et se jeta à l'eau.

— Je suis Cindy Thomas, du *San Francisco Chronicle*, et je me demandais si vous pourriez…

Tuohy l'interrompit.

— Montrez-moi votre carte.

Cindy en sortit une de la poche de sa veste. Au mur en face d'elle, la photo encadrée d'un cerf éviscéré pendu par les pattes à un arbre, Tuohy campé à côté de l'animal, tout sourire.

Elle remonta la fermeture Éclair de son blouson pendant qu'il épinglait sa carte sur le panneau d'affichage au-dessus de la machine à café. Il se retourna et plaqua les mèches rebelles de sa frange. Son sourire faisait froid dans le dos.

— Que voulez-vous savoir ? grogna-t-il.

— Tout. Pouvez-vous me raconter ce qui s'est passé ici ?

Elle saisit son téléphone, enclencha l'enregistreur, et le posa sur le comptoir entre eux.

— Pouvez-vous épeler votre nom pour moi ?

— Je pourrais, mais je ne vais pas le faire. Éteignez-moi ça.

Cindy soupira, puis obtempéra.

— Désolée, c'est mon job de couvrir l'histoire.

— Ne citez pas mon nom. Je nierai tout en bloc.

— D'accord. Laissez-moi reprendre à zéro. Que pouvez-vous me dire ?

— Un gars a pris une chambre ici la nuit dernière. J'ai appris qu'il avait poussé la femme de ménage dans l'escalier. On est assurés. Mais ses papiers ne sont pas en règle. Enfin, je ne sais pas trop. Ça ne me regarde pas. Oh. Deux policiers ont été blessés.

— Par balle ?

— Non. Qui vous a dit ça ?

Le gérant ne voulut pas lui donner le nom de la femme de ménage ni celui de l'homme qui avait séjourné au motel la nuit précédente, encore moins celui des agents de police.

— Je ne veux pas perdre mon job, vous comprenez ?

— Bien sûr. Moi non plus. Merci d'avoir répondu à mes questions.

Cindy se débarrassa de la désagréable sensation des cinq dernières minutes et gagna la rue, où deux agents étaient en train d'enlever le cordon de police. Elle ne les connaissait pas, mais repéra une femme qui n'avait pas l'air d'une dure à cuire. Elle avait une trentaine d'années, portait une alliance et savait encore sourire.

Cindy lut le nom sur son badge – Agent W. Link – et se présenta, précisant qu'elle était journaliste d'investigation pour la section criminelle du *Chronicle*.

— Est-ce que par hasard, vous connaissez l'inspecteur Rich Conklin, de la criminelle ? C'est un ami proche. Était-il sur place ?

— Ouais, il faisait partie de l'équipe d'intervention.

Cindy poussa un soupir de soulagement.

— Pouvez-vous m'expliquer ce qui s'est passé ?

— D'accord, puisque c'est un proche et qu'il est l'un des nôtres, mais ne me citez pas. Je ne suis pas autorisée à discuter d'une enquête en cours, sans parler de la presse.

— Très bien, agent Link.

— Je ne plaisante pas. Vraiment.

— Bien sûr. Je vous promets de ne pas vous citer.

Elle m'adressa un regard sévère.

— Je le jure !

Elle lui tendit la main et toutes deux échangèrent une solide poignée.

Puis Link lui raconta ce qu'elle savait. Rien de tout cela n'était de première main, mais c'était un scoop. Un gros scoop.

— C'est ce gars, Barkley, qui a tiré sur les flics, je crois. Et il s'est échappé. Apparemment, c'est l'un de ces tueurs de trafiquants de

drogue, mais ce n'est pas officiel. « Une information non confirmée d'une source non identifiée », n'est-ce pas, madame Thomas ?

— Exactement.

— Bien. Il aurait volé une voiture de police et se serait enfui avec. J'ai aussi entendu dire qu'il était un ex-Navy SEAL.

— Waouh, et merci, source anonyme proche de la police.

Link sourit.

— Je le pense vraiment, dit Cindy. Merci beaucoup.

Cindy s'engagea dans la circulation de l'autoroute 101 en grognant. Et après s'être garée sur le parking en face du *Chronicle*, elle se rendit tout droit dans le bureau de Tyler.

— Tu as une minute ?

— Pour toi ? J'en ai deux.

— Henry, j'ai un autre scoop.

— Mieux que le vol de voiture ?

— Je peux traiter les deux.

Elle lui raconta ce qu'elle savait sur l'incident au motel.

— D'accord, dit Tyler. Tu as trois heures.

Cindy retourna dans son bureau et posa son scanner sur le rebord de la fenêtre. Elle avait recueilli beaucoup d'informations sur Barkley depuis que sa femme avait tiré sur la police, donnant à son mari l'opportunité de s'échapper. Elle disposait d'un dossier sur les victimes des tireurs d'élite, et Link avait confirmé la rumeur, à savoir que Barkley était un ex-Navy SEAL.

À sa demande, McGowan avait fait des recherches sur les SEALs, et voilà que, comme si elle l'avait sommé, McGowan se tenait sur le pas de sa porte.

— Tu as besoin d'aide ?

— Je prépare un papier. Tyler veut le voir avant 18 heures. Comme on travaille ensemble, j'aimerais ton avis avant de lui faire lire.

— D'accord, Cindy. J'ai vérifié les fils d'actualité. Rien sur le motel Sleep Well.

Bon sang. Elle ne lui en avait pas parlé. Il avait ses propres sources dans la police. Ou alors, il écoutait à la porte du bureau de Tyler.

— Tant mieux. Espérons que ça reste comme ça.

Elle ouvrit la chemise de documents rassemblés par McGowan. Allez, elle en était capable.

Son article serait terminé en temps et en heure.

91.

Titre : Accrochage policier au motel Sleep Well.

« Des sources anonymes proches du SFPD ont indiqué au *Chronicle* que l'un des tireurs d'élite soupçonnés d'avoir assassiné au moins dix personnes dans cinq villes en moins de deux semaines a été repéré par deux agents de la police de San Francisco aujourd'hui au motel Sleep Well de Portola.

Le suspect, qui n'a pas encore été formellement identifié, séjournait au motel quand les policiers sont arrivés. Nous ne savons ce qu'il avait en tête mais, lorsqu'il a été interpellé, le suspect a tenté de s'enfuir. Face à la menace policière, il a poussé une employée du motel dans l'escalier, blessant grièvement l'un des policiers, et a volé un véhicule de police. »

S'attaquant au cœur de l'article, Cindy écrivit :

« Il semblerait que le suspect soit entraîné pour le combat au corps-à-corps et le maniement des armes de pointe. Des sources anonymes proches du SFPD ont déclaré au *Chronicle* que le sujet était un ancien Navy SEAL, les forces spéciales de la marine américaine. »

Cindy rappela l'origine de cette élite militaire, experte en plongée de combat et en guérilla, formée pendant cinq ans au maniement des armes de destruction, au tir de précision, à la descente en rappel et à la tactique militaire.

Elle rappela que les SEALs étaient notamment présents en 1944 lors du Débarquement et au Viêtnam, à la Grenade, lors des opérations Bouclier du désert et Tempête du désert, ainsi que lors de l'assassinat d'Oussama ben Laden.

« S'il y a des Navy SEALs en activité ou à la retraite dans cette "guerre contre la drogue" coordonnée », écrivit Cindy, « cela explique la précision des tirs à longue portée des assassinats perpétrés tôt dans la matinée. »

Elle était prête à conclure son récit et prit le temps de réfléchir à la

chute. Elle aurait aimé une citation, et elle savait que Rich était présent. S'il lui disait « Pas de commentaire », elle laisserait tomber la citation.

Elle l'appela à nouveau, le suppliant en silence : *Allez, décroche, s'il te plaît.*

Boîte vocale.

Il était 17 h 45. En regardant à travers sa paroi de verre, elle croisa le regard de McGowan. Elle leva la main pour qu'il ne fasse pas irruption et lui envoya un texto.

« Laisse-moi encore cinq minutes. »

Elle baissa la tête et s'employa à terminer en beauté.

« Quand les cinq premières victimes ont été tuées, on ne comprenait pas le lien entre elles : un couple de célébrités, un dentiste qui emmenait son jeune fils à l'école, un commerçant en route pour son travail, un joueur de base-ball professionnel en fin de carrière. Cela n'avait aucun sens… jusqu'à ce qu'on se rende compte que les cibles n'étaient pas aléatoires. Il y a bel et bien un lien entre elles : elles étaient toutes impliquées dans le trafic de drogue.

L'opinion publique est divisée mais, ces derniers jours, elle s'est mise à pencher en faveur des snipers, dont elle loue l'action. L'un des tireurs, qui se surnomme Kill Shot, m'a envoyé un courriel via mon blog criminel, affirmant le besoin urgent d'une « nouvelle guerre à la drogue », au motif que la loi et l'ordre ont échoué à stopper la vente et que de plus en plus de personnes meurent chaque année de la toxicomanie.

L'auteur de ce courriel ne se réjouit pas d'annoncer aux lecteurs du *Chronicle* que, la semaine dernière, deux policiers ont été abattus par des tireurs d'élite. Cet après-midi, le suspect interpellé au motel a désarmé deux policiers qui ont été blessés dans la confrontation, l'un d'eux grièvement.

Nous demandons que cesse l'activité de ces justiciers.

C'est illégal, et dangereux pour des citoyens innocents, car tant que leur culpabilité n'a pas été prouvée devant un tribunal, les victimes de ces tireurs d'élite ne sont pas coupables.

Il est temps que les électeurs et ceux d'entre nous qui ont le pouvoir de la plume prennent position contre ce mouvement criminel. »

Cindy vérifia l'heure. 17 h 55. Pas le temps de se relire, aussi envoya-t-elle l'article à McGowan. Elle le regarda le parcourir et, dans l'intervalle, envoya un SMS à Tyler.

« J'ai presque terminé. Donne-moi trente secondes. »

McGowan frappa à sa porte.

— Alors ? Tu en penses quoi, Jeb ?

— En trois mots ? Pas… un… scoop.

— Bon, ben on verra ce qu'en dit Henry.

Elle mit son texte en pièce jointe et envoya son mail à Tyler. Elle tourna le dos à McGowan et écouta sa radio pour patienter, quand son ordinateur émit un ping. La réponse de Tyler ! Elle se précipita pour l'ouvrir.

Il lui répondait : « C'est mince. Attends que le SEAL/tireur, si c'est bien ce qu'il est, soit en garde à vue. Ou une nouvelle annonce de Kill Shot. Demande à McGowan de continuer les portraits des victimes et de les faire valider par la police.

McGowan lui tenait la porte de l'ascenseur.

— Qu'est-ce qu'il a dit ?

Cindy leva le poing, puis le fit pivoter et pointa son pouce vers le sol. Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent et ils gagnèrent la rue.

— À demain, dit Cindy.

Elle n'attendit pas la réponse.

92.

J'adore ce que je fais mais, ces dernières semaines, j'ai regretté de ne pas être devenue maîtresse d'école, comme le souhaitait ma mère.

Après l'audition des témoins du Sleep Well et le transfert de Randi Barkley dans sa prison confortable, j'avais aidé Conklin à rédiger un rapport de sept pages destiné à notre hiérarchie. Ensuite, nous nous étions rendu au Zuckerberg San Francisco General pour prendre des nouvelles de Nardone et Healy, ainsi que de Bettina Sennick, la femme de ménage de l'hôtel.

Nardone et Sennick sortiraient dans la matinée. Healy était toujours en soins intensifs.

Leonard Barkley, cet enfoiré, était toujours en liberté.

Je rentrai à la maison vers 20 heures. Mme Rose avait nourri Julie, mais ma fille était debout et avait encore faim. Nous avons partagé un bol de soupe aux nouilles. Et une salade. J'insistai sur les légumes verts. Je me servis un verre de vin. Parce que je le méritais. Et un biscuit pour Julie, parce qu'elle l'avait demandé. Et un pour moi, sans raison.

À 21 heures, Julie dormait avec Martha et Mme Mooey Milkington.

Sous la douche, je m'efforçai de me débarrasser de toute mon adrénaline. L'eau chaude calmait mes hématomes, mais j'étais toujours sous tension mentale et musculaire.

J'étais absorbée par mon hydrothérapie et mes pensées quand Joe m'appela.

— Lindsayyyy. Je suis rentré !

Je criai depuis la salle de bains :

— N'entre pas !

— Tu plaisantes ?

— Je dois te prévenir d'abord.

— Me prévenir de quoi ? Tu m'inquiètes, là.

— Oh, et puis merde. Entre.

Joe poussa la porte si lentement que, le temps qu'il soit entièrement dans la pièce, j'étais prête à hurler. J'écartai légèrement le rideau pour lui montrer mon visage. Il m'observa avec stupeur.

— Qu'est-ce qui s'est passé, Blondie ?

— Je peux t'en parler plus tard ? Ce n'est pas très intéressant et je préférerais entendre ce que tu as à dire d'abord.

Joe prit une serviette, repoussa le rideau de douche, ferma les robinets et m'enveloppa dans le drap de bain en tissu éponge blanc. Il m'aida à enjamber le bord de la baignoire et me prit dans ses bras. Sa tendresse m'émut tellement que je ne pus retenir mes larmes.

— Qu'est-ce qui s'est passé, ma jolie ? Ne me dis pas que tu t'es cognée contre une porte.

— J'ai reçu un coup de poing dans la figure.

— Regarde-moi, Lindsay.

Je plongeai dans le regard de Joe et me rappelai qu'il n'y avait pas si longtemps, alors qu'il tentait de sauver des gens dans un immeuble en verre et acier soufflé par une bombe, un deuxième engin avait explosé. Une lourde structure s'était effondrée sur sa tête, et j'avais cru le perdre. L'opération pour ôter la pression exercée sur son cerveau avait été un succès. Mon mari était aussi vif et drôle qu'autrefois. Et aujourd'hui, une cicatrice courait du haut de son crâne à l'arrière de son oreille.

— Lindsay ?

J'étais revenue au présent, et Joe embrassa mes paupières, l'une après l'autre, puis ma lèvre fendue, avec la plus grande douceur.

— S'il te plaît, emmène-moi au lit, murmurai-je.

Il me souleva comme une plume et m'emporta jusqu'à notre lit king size. Il me déposa avec précaution et se déshabilla. Puis il se glissa sous les couvertures et me prit à nouveau contre lui, pendant que j'enroulais mes bras autour de son cou.

Il voulait me faire l'amour tendrement, mais je n'étais pas dans cet état d'esprit. Toujours sous l'emprise de l'adrénaline. Je sentais encore la brûlure du coup de poing sur mon visage. J'étais préoccupée par Barkley, il avait infligé une raclée à Healy et s'était encore échappé. J'étais furieuse et je n'arrivais pas à me calmer.

— J'ai besoin…

— Dis-moi.

— J'ai besoin de résister.

Il plaqua mes poignets au matelas de ses mains fermes et je le laissai me dominer. Puis je me libérai et je le retournai sur le dos. Il me donna ce que je voulais et plus encore, et je lui en donnai autant en retour. Faire l'amour avec mon mari fut satisfaisant, purificateur, profond – parce que je l'aimais et que je lui faisais entièrement confiance.

Peu après, nous étions allongés sur le dos, côte à côte, les mains jointes, quand Joe se tourna vers moi et me regarda dans les yeux.

— Qui t'a frappée ? Je veux son nom et son adresse.

Je partis d'un fou rire. Incapable de m'arrêter.

Après cette franche rigolade, je lui racontai la bagarre digne d'un western dans le cimetière d'une église de campagne, et le rassurai : le type qui m'avait frappée était en prison et attendait d'être inculpé.

Puis je dis à Joe que je l'aimais. Il me répondit :

— Sans blague. Je t'aime aussi.

— Je sais. Rhabille-toi.

Il me donna une claque sur les fesses. Nous nous habillâmes, et après avoir jeté un coup d'œil à notre petite fille, nous promenâmes notre brave Martha au clair de lune.

Je remerciai Dieu que nous soyons tous ensemble, et tous en bonne santé.

Tant de bienfaits.

93.

Le lendemain matin, j'appelai la chambre d'hôpital de Claire – pour la énième fois.

Edmund me tenait informée de l'évolution de sa maladie par SMS, et j'avais envoyé des messages via plusieurs infirmières, mais elle ne m'avait pas rappelée. Et Edmund m'avait seulement dit qu'elle se remettait de l'opération, et qu'elle marchait un peu plus chaque jour.

Elle me manquait énormément et je voulais vérifier par moi-même qu'elle allait bien. Je voulais l'entendre de sa bouche. Et j'avais pas mal de trucs à lui raconter.

Je l'appelai en me préparant pour aller au travail – cette fois, elle décrocha le téléphone.

Cela me surprit tellement que je restai un moment interdite.

— Claire ?

— Tu t'attendais à qui ?

— Tu as l'air en forme. J'étais horriblement inquiète.

Elle éclata de rire, ce qui me remonta le moral, mais j'étais toujours inquiète et j'avais besoin de la voir.

— Quand te renvoient-ils à la maison ?

— J'imagine que ça dépend de la commission de libération conditionnelle.

— Tu es une rebelle, ma grande. Tu es libre pour déjeuner ?

— Un peu, oui. J'en ai ras le bol de regarder CNN et Rachel Ray. J'ai besoin de ragots, Boxer.

— Bah, j'en ai des tas.

— Top ! On dit midi !

Je laissai Julie dans sa chaise haute à la table du petit déjeuner avec Joe. Après un câlin à Martha, je grimpai dans l'Explorer et pris la direction du Palais. Mon humeur avait changé du tout au tout en une

nuit. Mes blessures se refermaient, et j'allais déjeuner avec Claire. Elle n'avait pas vu mon visage et allait me cuisiner. Je songeai à lui faire un petit cadeau.

La sonnerie de mon téléphone m'arracha à mes pensées. C'était toujours la même sonnerie, mais je savais que c'était Brady.

— Il y a eu une autre fusillade, lâcha-t-il. Trois victimes.

— Pour l'amour du ciel. Un triple homicide…

Et il enchaîna aussitôt :

— Devant l'académie de jazz. La police du Northern District a reçu l'appel, mais tu devrais y aller.

Je changeai de direction au niveau de l'immense tour en verre et acier au croisement de Franklin et Fell, et allumai le canal de la police. La radio se mit à grésiller. Plusieurs codes devenus habituels : renforts et ambulance demandés d'urgence.

L'académie de jazz était un magnifique édifice, mais aujourd'hui, on ne voyait que le chaos qui régnait devant : des voitures de police, des ambulanciers qui se ruaient hors de leur véhicule, les vans des experts scientifiques et des agents en train de sécuriser la zone.

Une personne en particulier attira mon attention.

Ma chère amie, toujours en colère contre moi, fut surprise quand je me garai au feu rouge et klaxonnai. En se retournant, elle reconnut ma voiture et s'approcha.

— Oh, mon Dieu. Rich m'a dit qu'on t'avait cognée. J'espère que ça va aller.

— Il t'a dit que j'avais rendu les coups ?

Je lui montrai les coupures sur mes phalanges et l'ecchymose qui courait de ma main à mon poignet.

— Impressionnant, dit-elle en se tournant vers la sortie. Je dois y aller, Linds.

— Attends. Cindy. Tu sais quelque chose sur les victimes ?

Elle ne répondit pas.

— Cindy, tu connais leurs noms ?

Elle me jeta un regard dur qui disait clairement : *Tu dois me confondre avec une journaliste qui donne des tuyaux aux flics.*

Je restai un long moment dans la voiture et la regardai s'éloigner en me disant que cette situation sentait très mauvais. Peut-être avait-elle raison. Ou bien elle refusait juste de comprendre que je ne pouvais pas lui donner d'information infondée sur une enquête en cours.

Peut-être que Brady la laisserait tranquille.

Je pris mon téléphone et l'appelai. Il répondit aussitôt :

— Il y a eu deux autres meurtres. Les deux à Baltimore.Où es-tu, Boxer ? Clapper te cherche.

94.

Cindy et sa copine de l'université, la journaliste de télévision Lori Hines, étaient assises à l'avant du van de KRON4. Les sièges étaient exigus, mais le pare-brise leur offrait une vue d'ensemble sur la rue bouclée par la foule des forces de l'ordre de part et d'autre du cordon de sécurité. À l'intérieur du van, le long des parois, des équipements de sonorisation et des moniteurs où une demi-douzaine de techniciens faisaient le montage de l'interview de Lori, tout en restant en contact permanent avec la production en studio.

Devant elles se dressait l'académie de jazz, un bâtiment d'angle moderne aux murs de verre. Le hall d'entrée et le café à l'intérieur étaient habituellement ouverts au public. Devant les portes, le trottoir était le théâtre d'un triple homicide, un crime horrible.

À leur arrivée, la police locale et les agents du FBI avaient évacué le hall d'entrée bondé. Les rues des deux côtés du bâtiment et tous les points d'accès étaient interdits à toute personne non munie d'un badge.

Lori, qui s'était faufilée à l'intérieur avant que les forces de l'ordre ne bouclent le périmètre, avait fait son rapport en direct quinze minutes plus tôt.

Au moment où Cindy était arrivée, des voitures de police étaient garées en travers de la route, et le cordon jaune de sécurité était en place. Cindy s'estimait chanceuse d'avoir vu le van de KRON4 et d'avoir été invitée par Lori à monter dedans.

Le cameraman montra une vidéo brute à Cindy. Il avait filmé pendant trente secondes les corps étendus sur le trottoir devant l'académie de jazz. Cindy avait vu de nombreuses scènes de meurtre, mais la contemplation de ces corps gisant sur un trottoir en plein jour était effroyable.

Ensuite, la caméra se tournait vers Lori qui, d'une voix étranglée, expliquait que le guitariste Neil Kreisler avait été abattu d'une balle dans la tête. Ce meurtre s'était produit devant l'entrée de l'académie

de jazz. Les deux gardes du corps de Kreisler, dont les noms n'étaient pas confirmés, avaient également été abattus, selon le même mode opératoire.

Lori déclarait à la caméra : « Une autre personne accompagnait ce groupe, un mineur qui en est ressorti indemne et, dans son intérêt, nous ne divulguerons pas son nom. Mais je lui ai parlé avant que la police ne l'emmène. Ce témoin n'a pas vu le tireur. Il montait les escaliers à côté de Kreisler. Un garde du corps les précédait. L'autre garde du corps fermait la marche. Le premier a crié : "À terre !" Le jeune homme s'est jeté à plat ventre, ce qui lui a probablement sauvé la vie. »

Lori précisait ensuite que le témoin n'avait aucune idée de la raison de ces assassinats. Tout s'était passé très vite et, après le premier tir, il n'avait rien vu parce qu'il était étendu par terre, les bras croisés sur la nuque. Quand le bruit s'était arrêté, il avait levé les yeux et comprit qu'il était le seul survivant.

« Dieu merci, il a été épargné, avait commenté Lori. À présent, la police mène l'enquête. » Puis Lori avait donné le numéro de la hotline et rendu l'antenne.

À présent, Lori était assise à côté de Cindy et pouvait lui dire tout ce qu'elle n'avait pas pu avouer face à la caméra.

— Le témoin est le fils de Kreisler, Anton. Les agents de sécurité de l'académie de jazz ont entendu des coups de feu. Dès que les tirs se sont arrêtés, ils sont sortis et ont emmené le pauvre gamin, qui a appelé sa mère. Les agents n'ont vu aucun signe du sniper.

— Merci pour la visite guidée, dit Cindy. C'est sympa de partager l'info.

— Avec plaisir, Cindy. Mais une version courte de cette vidéo a déjà été diffusée. Tous les médias du pays peuvent reprendre l'histoire, mais peut-être que tu peux la publier sur ton blog pendant que c'est encore chaud. Ne mentionne le nom du témoin que si tu as la confirmation par quelqu'un que tu aimes au SFPD.

C'est ma journée, songea Cindy.

À travers le pare-brise, elle vit les experts scientifiques décharger les lampes halogènes. Ils prenaient encore des photos mais, bientôt, les légistes emporteraient les corps.

— J'ai un tuyau pour toi, dit Cindy. Avant de partir du bureau, j'ai entendu dire que deux trafiquants de drogue avaient été abattus à Baltimore.

— Euh… Alors la guerre contre la drogue se dirige vers l'est.

— Et ce n'est pas tout. Les victimes de Baltimore ont été tuées à des

heures différentes. Une autour de minuit, l'autre à environ 3 heures du matin.

— Tu veux dire que les crimes n'étaient pas synchronisés ? Le mode opératoire a changé. Où est Kill Shot quand on a vraiment besoin de lui ?

— Je lui ai laissé une ouverture, répondit Cindy, mais Kill Shot ne s'est pas manifesté. Il voulait peut-être juste une tribune, avec une exposition limitée – et c'est ce qu'on lui a donné.

— Ou peut-être qu'il est mort, dit Lori.

95.

Après avoir quitté Lori, Cindy regagna le *Chronicle* sans vraiment tenir compte des limitations de vitesse.

Elle se gara dans le parking en face du journal, se précipita vers l'entrée et prit l'ascenseur jusqu'au deuxième étage.

Une fois dans la salle de rédaction, elle se campa devant le bureau de McGowan et lui raconta de ce que Lori lui avait appris.

— J'ai vu les reportages. C'est plutôt sanglant. Pauvre gosse. Je parie que c'était le fils de Kreisler. Ce gamin est bon pour une quarantaine d'années de thérapie.

— Jeb, tu as trouvé quelque chose sur les victimes de Baltimore ?

— J'ai un nom. Robert Primo avait vingt-neuf ans, il a été tué alors qu'il se rendait dans un club gay, l'Occam's Brain. Il a été abattu à une quinzaine de mètres de l'entrée, et un fragment de balle s'est fiché dans la vitre de la porte d'entrée. J'ai des photos.

Il se posta à côté d'elle avec son téléphone et fit défiler des photos sur l'écran.

Sur la première, un groupe de personnes de l'âge de McGowan en train de rire. Ensuite, le corps de Primo étendu sur le trottoir devant le club, suivi d'un gros plan sur la fissure dans la fenêtre de l'entrée. La dernière photo montrait de nombreux flacons de Xanax sur une table dans ce qui ressemblait à la salle des pièces à conviction d'un poste de police.

— Dis-moi que c'est une exclu, Jeb.

— Désolé, Cindy, mais j'ai beau être un gars génial, j'ai trouvé ça sur le Net. C'est le *Baltimore Sun* qui l'a publié. Mais je continue à creuser. J'ai la foi.

— Donne ça à la nouvelle stagiaire. Je veux que tu t'occupes de Kreisler. Tout ce que tu peux trouver sur lui, sa famille, ses succès, et si tu peux obtenir les noms de ses gardes du corps, ce serait encore

mieux. Si c'est un coup de Cibles mouvantes, où est le lien avec la drogue ? Ça s'est passé à San Francisco. Si on fait vite, Henry voudra que ce soit en première page.

Cindy se rendit à son bureau et ouvrit son ordinateur. Sa boîte électronique était pleine. Elle fit défiler les messages de haut en bas, espérant en trouver un de Kill Shot, mais il ne lui avait toujours pas répondu.

Elle ouvrit un dossier et l'intitula « Homicides à l'académie de jazz ». Ses lecteurs consultaient son blog plusieurs fois par jour. De fait, elle débuta un nouveau fil de discussion qu'elle mettrait à jour au fur et à mesure. En même temps, cela pouvait faire l'objet d'un article en première page du *Chronicle*.

Cindy commença par les citations de Lori Hines, qu'elle attribua à Lori et à KRON4, puis ajouta les notes de McGowan sur la carrière de Neil Kreisler. Ensuite, elle posa la question : « Si le meurtre de Kreisler fait partie de la vendetta contre les trafiquants de drogue, où est la drogue en question ? »

Elle laissa la question en suspens et acheva son article par la mention du triple homicide :

« En plus de l'exécution de Neil Kreisler et de ses deux gardes du corps, deux hommes ont été tués à Baltimore avant le lever du soleil de la même manière. Un tir précis dans la tête. Aucune trace du meurtrier.

Le *Chronicle* a publié les biographies des victimes précédentes, dont les exécutions étaient synchronisées, et ont eu lieu dans des villes différentes.

Mais les crimes d'aujourd'hui ne répondent pas au même mode opératoire.

À San Francisco, les trois hommes ont été abattus avant l'heure de pointe de la matinée.

Les tireurs d'élite de la "nouvelle guerre contre la drogue" font-ils cavaliers seuls, à présent ? Ou bien leur mission initiale a-t-elle changé pour s'étendre à un territoire plus vaste, avec un timing plus libre ? Le cas échéant, quel est leur plan de bataille ?

Le *San Francisco Chronicle* aimerait avoir votre avis. »

Cindy saisit son texte sur le blog et écrivit à Tyler pour l'informer que McGowan et elle étaient sur l'affaire. Elle mit McGowan en copie. Elle se préparait à partir et se trouvait devant l'ascenseur quand son portable sonna.

— Tu m'aimes encore ? lança Richie.

— Pourquoi cette question ?

— Parce que je t'aime. Je veux t'emmener dîner ce soir. J'ai besoin de ta compagnie tant que nous sommes tous les deux éveillés.

— Super idée.

Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent et Cindy quitta l'immeuble, impatiente d'aller dîner avec Richie. Elle traversa Mission, gagna le parking, descendit la rampe et déverrouilla sa voiture quand Jeb McGowan apparut.

— Tout va bien, Cindy ?

— Parfaitement bien. Et toi ?

Elle déposa ses sacs et sa radio sur le siège passager et ferma la portière. Elle faisait le tour de la voiture pour s'asseoir au volant quand McGowan lui barra le passage.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

McGowan passa sa main derrière la nuque de Cindy et l'attira à lui. Il l'embrassa.

Cindy n'arrivait pas à croire ce qui venait de se passer, pourtant c'était réel. McGowan avait pressé ses lèvres sur les siennes et glissé sa langue dans sa bouche. Et maintenant, il lui souriait.

— Waouh. J'attendais ça depuis un sacré bout de temps. Admets-le, Cindy. Ça t'a plu.

— Soyons bien clairs. Si tu recommences, persifla-t-elle, je te fais virer.

— Je ne vois pas de quoi tu parles. Tu n'imaginerais pas des choses, Cindy ? Parce qu'il ne s'est absolument rien passé.

96.

Quand Yuki ouvrit les yeux ce matin-là, sa première pensée fut que ce qu'elle redoutait tant allait arriver.

Elle était toujours en plein conflit intérieur. Le gamin était un pigeon. Mais comme Parisi le lui avait clairement fait comprendre, il se foutait de ses sentiments. « Un bon procureur peut poursuivre n'importe qui. » Et puisque l'accusé refusait de coopérer, elle ne pouvait rien pour lui.

Alors dans deux heures, Yuki allait abattre le couperet sur Clay Warren.

Attentive à ne pas réveiller Brady, elle prit une douche, se sécha les cheveux, passa un tailleur bleu classique et enfila ses chaussures en daim à hauts talons.

Sur la table de l'entrée, à côté de ses clés, elle trouva un petit mot : « XXX ♥ B. » Elle sourit, pressa ses lèvres au dos du message et, après avoir reposé le baiser de papier sur le guéridon, elle rassembla ses affaires et se rendit au Palais de justice.

Pendant le trajet, elle récita mentalement sa plaidoirie d'ouverture, qui ne comportait aucune lacune. Elle avait préparé son témoin, et elle aimait bien le jury. Puis elle songea à l'avocat de la partie adverse, son ami Zac Jordan.

Yuki avait beaucoup appris de lui. Il était intelligent, défendait les opprimés avec ferveur, et avait un don pour s'attirer les faveurs du jury. Elle savait aussi que Zac n'avait pas l'instinct du tueur.

Mais même si Zac le ménageait, son jeune client était accusé de vol de voiture, de possession d'arme à feu et de détention de substances illégales avec l'intention de la distribuer – pour ne nommer que trois chefs d'accusation.

La très mauvaise nouvelle pour Clay Warren était que même s'il n'avait pas volé la voiture, que le pistolet et la drogue ne lui appartenaient pas, un policier avait été tué. Dès lors, Clay était tout

aussi coupable que le type sur le siège passager.

Le principal chef d'accusation était le meurtre, et la peine encourue, de vingt-cinq ans à la perpétuité. Yuki avait un faible pour Clay, mais sa sympathie pour lui n'avait servi à rien.

Le gamin s'était passé la corde autour du cou.

Quelques minutes après avoir laissé sa voiture sur le parking ouvert vingt-quatre heures sur vingt-quatre en face du Palais, Yuki était arrivée à son bureau en avance.

Danusa Freire, sa consœur récemment diplômée de Berkeley, sortit de son bureau et suivit Yuki.

— Salut, Danusa, du nouveau ?

— Pas d'appels, pas de visites, pas de signaux de navires en perdition. J'ai vérifié votre courrier il y a dix minutes, rien concernant Clay Warren.

Elle posa l'épais dossier de transcription des dépositions et la plaidoirie de Yuki sur son bureau, et lui tendit un café au lait.

La jeune avocate lança :

— Je suis plutôt impatiente, vous savez. J'aurais aimé que mes parents assistent à ce procès.

Yuki sourit à sa consœur. Elle sirota son café sans en renverser sur son tailleur et s'empara de son dossier.

— Prête ? Alors on y va.

Danusa Freire verrouilla la porte du bureau derrière elles.

97.

Yuki et Danusa quittèrent le bureau du procureur et traversèrent le long corridor, leurs talons claquant en cadence sur le sol en terrazzo.

Yuki sentit son pouls s'accélérer lorsqu'un greffier ouvrit la porte de la salle 6A et que sa consœur et elles entrèrent dans la petite salle d'audience lambrissée de chêne. La galerie se remplissait tandis qu'elles descendaient l'allée centrale, franchissaient la grille de séparation et prenaient place à la table de l'accusation.

Yuki jeta un coup d'œil à celle de la défense, où Clay Warren et Zac Jordan étaient assis.

Zac parcourait ses notes, et Clay affichait la même expression impénétrable que la fois où Yuki l'avait vu dans son lit d'hôpital. Exprimant par son silence buté son refus de se défendre.

Yuki se retourna pour observer l'auditoire. La mère de Warren la fusillait du regard, et Yuki se sentit transpercée de part en part. Elle inclina la tête en signe de respect et étudia le reste de la salle. Elle eut aussitôt un sentiment très différent. Tous les policiers alignés le long des murs la saluèrent en signe d'encouragement.

Yuki se retourna juste au moment où le juge Steven Rabinowitz pénétrait dans le tribunal par son entrée privée. Ce n'était pas la première fois qu'elle avait affaire à lui. Elle le trouvait juste et posé. On ne pouvait espérer mieux.

L'huissier se posta face à la salle et lança : « Levez-vous s'il vous plaît. » Tout le monde s'exécuta.

Rabinowitz s'installa à sa place, entre la bannière étoilée et le drapeau de l'État de Californie. Les équipes de juristes et les spectateurs se rassirent avec beaucoup de remue-ménage.

Le juge échangea quelques mots avec son greffier et avec l'huissier. Quelqu'un éternua. Un téléphone portable laissa échapper une petite musique.

— Pas de téléphone, grogna Rabinowitz. Est-ce bien clair ?

Éteignez-les.

Yuki se sentait comme un jeune cheval de course prêt à s'élancer, attendant la sonnerie de la cloche et l'ouverture de la stalle. Elle était parfaitement préparée pour ce procès, prête à en découdre. Les jurés entrèrent et prirent leur place. L'huissier annonça le numéro de l'affaire et déclara que le juge Steven Rabinowitz présidait le procès.

Le juge abattit son marteau, rappela la cour à l'ordre et salua le jury. Alors qu'il commençait à leur donner ses instructions, Yuki se dit qu'elle devait gagner cette affaire.

Elle allait s'en assurer.

98.

Joe fut réveillé par la lumière du matin sur son visage, les draps entortillés autour des chevilles. Il entendit le roulis du fauteuil de Dave sur le plancher brut. Il se souvenait maintenant de l'appel nocturne de son ami et de son trajet en voiture jusqu'à Napa.

Il entendait la conversation de Dave avec Jeff, le chef, assez distinctement pour en saisir l'essentiel. Les deux hommes se taquinaient comme de vieux amis et passaient en revue le menu du jour.

Joe avait une mission, lui aussi. Ou plutôt une obligation morale. C'était simple : il devait résoudre le mystère de la mort suspecte de Ray Channing sans autorité officielle.

Joe ne croyait plus que Dave avait tué son père.

Mais il était convaincu que certains des patients hospitalisés du Dr Perkins avaient été assassinés. Cela ne suffisait pas pour saisir la justice. Il fallait un *suspect*. Et des *preuves*.

Pour le moment, il n'avait même pas de théorie.

Joe repoussa les draps et songea aux personnes qu'il avait rencontrées ces deux dernières semaines : le Dr Perkins en personne ; Ted Scislowski, qui partageait la chambre d'hôpital de Ray, avant que ce dernier soit emmené ailleurs, recouvert d'un drap.

Il se remémora ses rendez-vous avec trois personnes qui avaient perdu un proche – tous des patients de Perkins. Ses conversations avec les infirmières de nuit, les quatre employés du vignoble, ainsi que l'homme à tout faire âgé qui emmenait ses chiens dans son pick-up quand il tondait la pelouse.

Un mobile ? Parmi ces gens ?

Un homme remonta à la surface de son esprit. Pas en tant que suspect, mais parce qu'il avait le sentiment de ne pas lui avoir accordé suffisamment d'attention, de ne pas lui avoir posé assez de questions.

Johann Archer, l'écrivain qui avait perdu sa fiancée de trente-huit ans, Tansy Mallory, et lui avait écrit un hommage touchant dans *Great Grapes*. Tansy était une marathonienne sans le moindre problème cardiovasculaire.

Le Dr Daniel Perkins était de service le jour où Tansy Mallory avait été amenée aux urgences de l'hôpital Saint John. Le chirurgien l'avait traitée pour une insolation sévère et avait décidé de la garder en observation pour la nuit. Tansy aurait dû se remettre en quelques heures, or elle n'avait pas passé la nuit.

Ce qui la distinguait des autres affaires, c'était le point de vue du survivant sur sa mort. Archer pensait que Perkins avait tué Tansy par négligence ou intentionnellement. Joe n'avait pas cru à la thèse du meurtre jusque-là, mais maintenant ? Dave Channing et Johann Archer ne s'étaient jamais rencontrés, mais Dave avait obtenu les coordonnées de Johann, et Joe lui avait laissé un message téléphonique la semaine précédente.

Joe se redressa, prit son téléphone par terre près du lit et composa le numéro d'Archer.

— Allô ?

— Johann ? C'est Joe Molinari. Je vous ai téléphoné la semaine dernière. Désolé de vous rappeler si vite. Auriez-vous un moment à m'accorder ? J'aimerais avoir vos impressions sur les décès suspects de l'hôpital Saint John.

— Bien sûr. J'ai justement pensé à quelque chose, ou plutôt à quelqu'un qui pourrait être coupable. J'aimerais vous en parler. Et à vous seul, Joe.

99.

La salle du tribunal était suffisamment petite pour que Yuki puisse être entendue depuis la table de la défense, mais elle voulait parler aux jurés face à face.

Elle laissa ses notes, gagna leur box, se présenta et les remercia de leur présence.

— En tant qu'assistante du procureur, déclara-t-elle, je travaille pour les habitants de San Francisco. Il m'incombe de vous parler de l'affaire que vous allez juger et de vous expliquer pourquoi l'accusé a été mis en examen.

« Pour commencer, imaginez la scène suivante : le 15 mars à 11 h 27, l'agent Todd Morton et son coéquipier, l'agent William Scarborough, circulent dans le quartier de Sunset, sur la 9e avenue, lorsqu'une Chevrolet Impala blanche grille un feu rouge au croisement de la 19e et de Taraval.

« L'agent Scarborough est au volant et l'agent Morton sur le siège passager. Morton allume les gyrophares et les sirènes, et Scarborough prend la Chevrolet en chasse. Normalement, quand le conducteur voit les gyrophares et entend les sirènes, il se range sur le bas-côté.

« Or, la Chevrolet accélère.

« L'agent Morton contacte le central et l'opérateur l'informe que le véhicule en question a été déclaré volé. Maintenant, la Chevrolet s'engage sur l'autoroute 1, en direction du sud, à plus de 150 kilomètres heure. Les voitures s'écartent de la voie principale quand elles voient ce chauffard leur foncer dessus.

« Mais le conducteur de la Chevrolet a une mauvaise surprise. Le véhicule qui le précède n'a pas assez de reprise pour s'écarter de son chemin, et la Chevrolet est maintenant coincée par la voiture lente qui le précède et par les voitures qui le dépassent des deux côtés.

« L'agent Scarborough s'engage sur la voie rapide et vire brutalement à droite devant la Chevrolet, lui barrant la route. Le

conducteur en fuite enfonce les freins mais dérape, et percute l'arrière de la voiture de police. C'est la collision. Les conducteurs klaxonnent. Un simple contrôle routier a dégénéré.

Laissant cette image flotter dans l'esprit des jurés, Yuki retourna à la table de la défense et revint avec un grand panneau en mousse. Elle le tourna de manière que les jurés puissent voir les photos affichées de la Chevrolet blanche à divers stades d'accélération jusqu'au moment où elle avait pilé, stoppée par la voiture de police.

Yuki poursuivit son récit :

— L'agent Scarborough va nous présenter l'intégralité de la vidéo de quinze secondes, mais nous avons reconstitué la séquence critique. Regardez ici. Voici l'agent Morton. Il est sorti de sa voiture, pistolet au poing. L'agent Scarborough est toujours au volant. Il appelle des renforts et s'assure que la caméra du tableau de bord fonctionne.

« Ensuite, tout se passe très vite. Il ne s'écoule que quinze secondes entre le moment où l'agent Morton sort de son véhicule et celui où il est abattu. Dans ce bref laps de temps, un homme bon, un agent au service du bien commun, est mort dans l'exercice de ses fonctions. Sa femme est veuve. Ses trois enfants sont orphelins. Et le tireur parvient à s'enfuir. L'accusé connaît l'identité du meurtrier… mais il refuse de parler.

100.

Yuki marcha le long de la balustrade du box des jurés, les laissant retenir leur souffle.

Puis elle lança :

— Comment le tueur s'est-il échappé ? Juste après l'accident et les coups de feu, le tireur a une idée. La circulation est maintenant perturbée par l'accident. L'homme armé s'engage sur la voie la plus à droite, où le conducteur d'un 4x4 Toyota ralentit à cause de l'accident. Il pointe son arme vers la vitre ouverte du conducteur et lui crie : « Dégage de là ! »

« Le conducteur du Toyota, Jonas Hunt, âgé de soixante-dix ans, dira plus tard à l'agent Scarborough qu'il voulait fêter ses soixante et onze ans. Il obéit au criminel et descend de son véhicule. Le moteur tourne. Le tireur prend le volant, fait demi-tour sur le terre-plein central et réussit à s'enfuir en louvoyant entre les voitures.

« La caméra de la voiture de police a filmé la plaque d'immatriculation du Toyota, mais les forces de l'ordre de toute la Californie ne parviennent pas à mettre la main dessus. Le Toyota est retrouvé deux jours plus tard, abandonné sur un terrain vague. M. Hunt est incapable de décrire son agresseur, si ce n'est qu'il est hispanique et effrayant. M. Hunt n'a pas voulu regarder son visage, c'est pourquoi sa description est si vague. Le fuyard portait des gants et, à ce jour, ses empreintes n'ont pas été relevées. La vidéo de la caméra de police est floue et le logiciel de reconnaissance faciale n'a rien donné.

« L'agent Scarborough n'a pas pu non plus identifier le tireur. Il a essayé. Il a examiné des photos d'identité et a discuté avec le dessinateur de la police, mais il n'a pas pu l'identifier avec certitude. Il a vu l'homme de loin, et de profil, quand ce dernier a tiré sur l'agent Morton. Et quand l'agresseur a volé la voiture de M. Hunt, l'agent Scarborough ne l'a vu que de dos.

« Mais une personne connaît l'identité du meurtrier.

« Le conducteur de la Chevrolet blanche volée au cœur de ce drame. L'agent Scarborough l'arrête et, après un interrogatoire infructueux, le jeune homme est incarcéré. En ce moment même, il est assis avec son avocat à la table de la défense. Il s'appelle Clay Warren et il est sur le banc des accusés.

Yuki se tut un moment et laissa les jurés observer l'adolescent qui risquait la prison à perpétuité.

Puis elle reprit :

— Revenons à la scène du crime. L'agent Scarborough reste aux côtés de l'agent Morton jusqu'à l'arrivée de l'ambulance. Hélas, l'agent Morton a déjà rendu l'âme.

Yuki expliqua aux jurés qu'aux yeux de la loi, le vol qualifié d'une voiture est un délit.

— L'accusé ne savait peut-être pas que la voiture était volée, que le passager possédait un pistolet, mais les armes à feu, avec ou sans permis, doivent être rangées dans le coffre ou dans une boîte fermée à clé. Le tireur avait le pistolet sur lui. Et Clay Warren est accusé de complicité de ce crime.

« Ce n'est pas tout. Un kilo de fentanyl non dilué de haute qualité était dissimulé dans une valise placée dans le coffre – un autre crime, et un autre chef d'accusation contre Clay Warren. Comme vous l'avez vu et comme je vous l'ai dit, un policier qui effectuait un contrôle de routine a été tué lors de la perpétration de ces crimes. Cela fait de l'accusé un complice, tout aussi coupable, aux yeux de la loi, que le tireur.

« Depuis la mort de l'agent Morton, M. Warren n'a pas identifié son complice ni coopéré avec la police ou le procureur. Il doit maintenant faire face à la justice seul.

« S'il vous plaît, déclarez-le coupable d'homicide concomitant.

101.

Le juge Steven Rabinowitz se tourna vers la table de la défense.

— Maître Jordan, êtes-vous prêt ?

— Oui, Votre Honneur.

Zac se leva, tapota l'épaule de son client et s'avança pour s'adresser aux jurés et à la cour.

— Votre Honneur, membres du jury, j'aimerais vous parler de M. Clay Warren, l'infortuné accusé, qui s'avère aussi une victime.

« Mon client est un jeune homme de dix-huit ans qui n'a pas obtenu son diplôme du bac. Jusqu'à récemment, il vivait avec sa mère et sa sœur âgée de douze ans, Trina, à Crocker-Amazon, et travaillait à temps partiel à la station-service Shell proche de chez lui, sur Alemany Boulevard. Il ne connaît pas son père. Sa mère, qui est là aujourd'hui, travaille comme femme de ménage.

« L'argent ne coule pas à flots, chez les Warren.

« M. Warren ne m'a pas expliqué comment il s'est retrouvé au volant d'une voiture volée, qui a grillé un feu, percuté une voiture de police, et dont le passager a tiré sur un policier, lequel a succombé à ses blessures.

« Ce jeune homme n'avait jamais été accusé d'aucun crime, pas même d'avoir volé une pomme, avant d'être impliqué dans les crimes très graves du 15 mars.

« Alors que s'est-il passé ce fameux jour ?

Zac fixa son attention sur les jurés.

« Laissez-moi vous proposer une explication.

Yuki jeta un coup d'œil à Clay Warren, à son expression de marbre, véritable masque, puis se retourna pour regarder Zac exposer sa théorie.

— Il est évident que l'homme que M. Warren conduisait dans la

Chevrolet blanche était dangereux. Il avait une arme, une voiture volée et une grande quantité de drogue dans le coffre. Il a tué un policier de sang-froid. M. Warren a été arrêté en tant que complice. Je dois ajouter « involontaire ». Il est un complice involontaire, il a peut-être même été forcé de prendre part à cette entreprise criminelle.

« Après son arrestation, mon client a été incarcéré parmi la population générale de la prison du Palais de justice. Il a récemment tenté de se suicider par pendaison. Bien que placé sous surveillance, il a été attaqué quelques jours plus tard par un ou plusieurs prisonniers et a reçu plusieurs coups de couteau à l'abdomen. Il a failli se vider de son sang.

« Depuis lors, M. Warren est maintenu en isolement, sous surveillance constante, pour le protéger des assassins et de lui-même, lui qui est en réalité la victime d'un vrai criminel, au grand désespoir de sa famille.

« On pourrait même dire qu'il a été puni et a payé sa dette à la société.

« La vie de Clay est aujourd'hui un enfer, et la seule manière d'y mettre un terme dépend de la clémence des douze hommes et femmes de ce jury.

102.

J'étais en train d'envoyer un SMS d'excuses à Claire pour l'avoir laissée tomber au déjeuner de la veille, quand le téléphone de mon bureau sonna.

— Boxer.

— Sergent, c'est May Hess.

May Hess était l'une des responsables du dispatching qui se fait appeler la « Reine du Batphone ». Elle travaillait également au standard des urgences parce qu'elle était douée pour aider les gens, pour couper court à la panique et à la détresse.

— J'ai quelque chose pour vous, sergent. Une touriste a été témoin de la tuerie à l'académie de jazz.

— Quoi ? Racontez-moi.

— Je peux faire mieux que ça. J'ai enregistré la conversation. Écoutez ça.

Une voix enregistrée résonna dans mon téléphone.

« Allô ? C'est la police ? »

La voix de Hess répondit : « Oui, c'est la police. Vous avez une urgence ?

— Non, c'est à propos des meurtres d'hier. À l'académie de jazz.

— D'accord. Et comment vous appelez-vous ?

— Sharon Fogel.

— Vous pouvez l'épeler ?

Après avoir noté son nom, Hess reprit :

— Que savez-vous de la tuerie, madame Fogel ?

— Je l'ai vue, sauf que je ne le savais pas. Je prenais des photos. Je suis de Sheboygan, dans le Wisconsin. En vacances. Je voulais photographier l'académie, j'ai pris plusieurs clichés du bâtiment, et

puis ces hommes ont été tués, alors je suis partie en courant. Je n'ai compris ce que j'avais dans mon téléphone que ce matin !

— Parlez-moi des photos, lui dit Hess.

— Il y en a deux seulement. L'une montre sa voiture. L'autre, le tueur.

J'entendais l'interlocutrice respirer par saccade et, moi-même, j'avais un peu le souffle court. Sharon Fogel avait-elle vraiment *photographié le tueur* ?

— Madame Fogel, donnez-moi votre adresse. Un agent de police va venir prendre votre déposition et jeter un coup d'œil à vos photos.

Un homme se mit à parler avec Sharon. La voix de la femme était étouffée, à présent. Elle semblait avoir dit : « Attendez une minute… » Puis elle reprit la conversation.

— Désolée, mon mari veut que je reste en dehors de cette histoire.

— Madame Fogel, vous ne serez aucunement impliquée…

— Je ne peux pas.

— Vous détenez peut-être une preuve cruciale dans une enquête criminelle. Écoutez, pouvez-vous m'envoyer les photos ? Je les transmettrai aux enquêteurs.

— Donnez-moi votre adresse email, dit Fogel.

La voix de l'homme se fit plus forte.

— Tu veux toujours être au cœur du spectacle, Sharon.

— Vous les avez reçues ? demanda Fogel à Hess.

— Attendez, j'ouvre ma boîte mail…

On entendit le bruit d'un téléphone qui tombait par terre. Puis le clic de la déconnexion. L'appel enregistré était terminé. Hess reprit la parole.

— Lindsay. Vous avez entendu ?

— Oui. Vous avez les photos ?

— Je vous les envoie tout de suite. J'ai aussi son numéro de portable.

— C'est du super boulot !

Puis j'attendis le message de Hess dans ma boîte de réception.

103.

Conklin m'interpella depuis son bureau :

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Viens voir.

Il tira sa chaise jusqu'à mon bureau pour voir mon écran.

— Hess pense qu'on a un témoin de la tuerie à l'académie. Et… le témoin a envoyé des photos.

— Fais voir.

J'ouvris l'email avec espoir.

La première photo était une image glamour de l'académie de jazz, une vue d'angle de la paroi de verre étincelant dans la lumière du soleil matinal. La rue était calme. On voyait plusieurs voitures à l'intersection, mais cette photo avait clairement été prise avant que trois hommes – le guitariste et ses deux gardes du corps – soient abattus.

Fogel avait dit qu'elle avait photographié la voiture du tueur.

Dans le coin inférieur droit de l'image, en face de l'académie de jazz, une Ford Taurus noire.

— D'après le témoin, le tueur a tiré depuis l'intérieur d'une voiture. C'est peut-être celle-là. J'arrive à lire… euh… quatre chiffres sur la plaque.

— La ligne de mire entre la voiture et l'entrée du bâtiment est plutôt bonne.

Il y avait deux ou trois autres voitures garées devant la Taurus, qui devraient toutes être inspectées.

Je notai les numéros des plaques.

— Ouvre la deuxième, dit Conklin.

Je cliquai sur la photo suivante. Elle avait été prise quelques secondes seulement après la première. Elle montrait un homme sur le

siège passager de la Taurus, sa main gantée posée sur le cadre de la fenêtre, qui refermait la portière.

— Ah ! Tant pis pour les empreintes, dis-je.

Mon partenaire fit pivoter l'écran vers lui.

— J'hallucine ou c'est Barkley sans la barbe ?

Je zoomai sur le visage de l'homme qui occupait maintenant presque tout l'écran, mais plus je l'agrandissais, plus ses traits devenaient flous. J'avais vu des photos de Barkley avec et sans barbe, mais je n'étais pas certaine qu'il s'agisse bien de lui.

— Je vais chercher Stempien. Occupe-toi des plaques.

J'appelai Stempien, mais il ne décrocha pas. Il était 12 h 20. L'heure du déjeuner. Quand je mangeais près du Palais, j'allais souvent au MacBain's, un restaurant bon marché. Était-ce aussi le lieu de prédilection de Stempien ?

Rich leva les yeux de son ordinateur.

— La Taurus a été déclarée volée il y a trente-six heures.

— Si ça se trouve, Barkley l'a volée avant les meurtres et l'a encore, dis-je, réfléchissant tout haut. Ou alors, il a abandonné la voiture et a filé. Elle n'a peut-être pas bougé. La rue a été bouclée toute la journée d'hier par la police scientifique, jusqu'à tard dans la nuit.

— Je vais aller voir, dit Conklin. Trouve Stempien.

Je transférai les deux photos sur une clé USB et traversai la rue pour aller chez MacBain's.

L'endroit était bondé. Comme toujours à l'heure du déjeuner. En vraie détective, je repérai Stempien à une table, seul, devant un hamburger-frites et un iPad Pro. Je louvoyai entre les tables et, lorsque notre gourou informatique du FBI leva les yeux, je lui souris et lui lançai :

— Je peux me joindre à toi ?

— Je t'en prie.

Mais il était choqué par mon visage.

— Bagarre à mains nues.

— Waouh ! Ça va ?

— On ne peut mieux.

Syd vint prendre la commande et je choisis la même chose que Stempien. Après son départ, je brandis ma clé USB.

— Mike, est-ce que tu te sens héroïque, aujourd'hui ?

— J'adore jouer les héros. En quoi puis-je t'aider ?

— Je t'ai apporté une photo. Peux-tu l'examiner et me dire si c'est Barkley ? Si tu n'en es pas sûr, tu peux la passer dans ton programme de reconnaissance DeepFace ? ASAP ?

— Ce que tu appelles ASAP, c'est la routine, pour moi. Comme si j'avais déjà entendu une seule fois ces cinq dernières années : *Mike, prends ton temps*. J'attends toujours.

Je ris. Stempien repoussa son assiette et brancha ma clé USB dans sa tablette. Puis il pianota sur son clavier sans un mot.

Je retins mon souffle.

104.

Le juge demanda à Yuki d'appeler son premier témoin.

Elle fit venir à la barre l'agent William Scarborough et, une fois que ce dernier eut prêté serment, Yuki expliqua au jury qu'ils allaient visionner la vidéo et que le témoin leur expliquerait le déroulé des événements.

Yuki demanda à l'auxiliaire de justice de baisser l'intensité de la lumière.

L'agent Scarborough pointa la télécommande vers le portable en train de charger l'enregistrement numérique depuis le cloud.

— D'abord, on voit la Chevrolet griller le feu à toute vitesse et on le prend en chasse. (Il arrêta la vidéo quand la Chevrolet ralentit.) À ce moment-là, le conducteur roule à 150 kilomètres heure et le minibus vert qui le précède est rempli d'enfants et roule à environ 70 kilomètres heure. Malgré les coups de klaxon, le minibus n'est pas en mesure d'accélérer. (Scarborough relança le film.) À présent, la Chevrolet est obligée de ralentir. Le minibus se traîne devant lui et des voitures le dépassent sur la droite et sur la gauche.

« C'est là que je décide d'agir. Je m'engage sur la voie de gauche, j'accélère, et je vois une ouverture entre l'arrière du minibus et l'avant de la Chevrolet. (Scarborough met la vidéo sur pause pour s'assurer que les jurés comprennent bien la situation.) Je braque à droite devant la Chevrolet. Un virage très serré, mais je dois arrêter ce gars. Il percute l'arrière de notre voiture, et nous finissons tous par nous arrêter.

Scarborough explique l'action de la dernière partie de la vidéo.

— L'agent Morton se dirige vers le conducteur de la Chevrolet et le somme de sortir de la voiture. Mais ce que Morton ne peut pas voir, c'est que la portière du passager s'est ouverte et qu'un homme de grande taille, vêtu de noir, en est sorti.

« Je ne vois pas son visage, continue Scarborough. J'ai regardé cette

vidéo un millier de fois, mais notre voiture était de biais par rapport à la Chevrolet, et ce type n'était pas dans mon champ de vision. Il ressemble à un dangereux criminel que j'ai vu sur les fichiers du FBI, mais ce n'est pas suffisant pour une identification positive. (La voix de l'agent se brisa. Il s'éclaircit la gorge et laissa le film se dérouler.) Il contourne la Chevrolet pour se placer derrière Todd Morton, qui parle au chauffeur. Voilà. C'est pénible à regarder. L'homme lui tire dans le dos. Todd s'effondre, puis ce fils de pute ouvre le feu sur la voiture de patrouille. Sur moi.

« La caméra me filme en train de jaillir de la voiture pour porter secours à Todd et d'appeler une ambulance. C'est le chaos généralisé. Puis le tireur fait sortir le vieil homme de sa Toyota et s'échappe avec son 4x4. (Scarborough appuya à nouveau sur pause et déclara :)

« À ce moment-là, Clay Warren sort de la Chevrolet, les mains en l'air, et je lui ordonne de mettre ses mains sur le toit et de ne pas bouger. Je lui passe les menottes. Je le fouille. Il n'est pas armé. L'ambulance est arrivée rapidement, mais Todd est mort sur le coup.

Yuki demanda à ce qu'on rallume les lumières. Plusieurs personnes dans la galerie pleuraient, et une personne quitta la salle.

— Je sais que tout le monde ici compatit à votre douleur et celle de la famille de Todd Morton. Que pouvez-vous nous dire au sujet de votre défunt partenaire ?

Scarborough soupira et évoqua Morton avec émotion. Il ajouta qu'ils ne s'étaient jamais retrouvés au cœur d'un échange de coups de feu.

— Et vous n'avez pas pu identifier le tireur ?

— Il n'a pas de traits caractéristiques. Il portait des lunettes de soleil et une veste à col haut. La plupart du temps, il était en mouvement, puis il m'a tiré dessus. Tout s'est passé très vite.

Le juge Rabinowitz demanda à l'avocat de la défense s'il avait des questions à poser à l'agent de police, et Zac Jordan répondit par la négative. Yuki remercia l'agent Scarborough et lui fit signe qu'il pouvait aller se rasseoir.

Le juge Rabinowitz déclara :

— Maître Castellano. Veuillez appeler votre prochain témoin.

— Nous n'avons pas d'autres témoins, Votre Honneur.

— Maître Jordan ?

— J'ai un témoin de moralité, Votre Honneur.

— Dans ce cas, nous allons faire une brève pause… euh… une demi-heure. Et après votre témoin, maître, nous écouterons votre plaidoirie finale.

105.

Je saisis le combiné du téléphone qui sonnait.

— Je suis sur Fell Street, devant l'entrée de l'académie de jazz. Tu avais raison, Boxer.

— La voiture est là ?

— Une Taurus noire avec une vision à 180 degrés sur l'entrée du bâtiment et une surprise à l'intérieur.

— Ne me fais pas te supplier.

— Essaie de ne pas t'emballer.

— D'accord. S'il te plaîîîît ! Raconte !

— OK. Bon, j'ai trouvé une douille sous la pédale d'accélérateur. Je vais attendre les experts. Une unité relève des numéros d'immatriculation dans la rue.

— Bon travail, Rich.

En attendant impatiemment le retour de mon partenaire, je cherchai Brady. Il n'était pas dans la salle de brigade. Ni dans l'ancien bureau de Jacobi au cinquième. Son assistante m'informa qu'il était en rendez-vous extérieur. Et puis il franchit la porte.

— J'étais avec les urgentistes, dit Brady. Où est Conklin ?

— Je suis là, répondit-il en arrivant à son tour.

— Suivez-moi, dit Brady.

Une fois tous les trois assis dans son bureau, Brady lança :

— Fermez la porte, vous voulez ?

Richie passa la main derrière lui et la referma.

J'avais hâte de lui exposer la situation : un témoin du massacre à l'académie s'était manifesté. La femme avait peut-être pris le tueur en photo. Le cliché avait été analysé par Stempien, qui avait certifié à 95 pour cent que l'homme était Barkley. Conklin avait retrouvé une

douille, à présent entre les mains des techniciens du laboratoire, qui semblait correspondre au calibre des balles tirées sur les trois victimes de l'académie.

Nous avions besoin des empreintes de l'arme de Barkley pour assembler ces pièces, mais nous en savions bien plus maintenant que ce matin.

Mon instinct me disait que Barkley était le tueur de l'académie.

Nous devions le trouver, vivant, et le faire parler, d'autant que nous avions une monnaie d'échange. La libération de Randi White Barkley. L'expression de Brady indiquait qu'il avait quelque chose d'important à dire, lui aussi.

— La police du Northern District a identifié les hommes de main de Kreisler. Celui qui le précédait était Bernie Quant, un garde du corps bien connu, qui travaillait en freelance pour des célébrités sur toute la côte. C'est le deuxième qui en vaut la peine. Il s'appelle Antoine Castro, numéro trois sur la liste des dix personnes les plus recherchées par le FBI.

— *Antoine Castro* ? Tu en es sûr ?

Brady me tendit le dossier de Castro. Avec la photo de son corps à la morgue, à la date d'aujourd'hui. Elle correspondait au portrait du FBI. Dans son casier judiciaire, une longue liste de délits antérieurs, de condamnations évitées faute de preuves et, surtout, un braquage de banque à Seattle. Quatre personnes avaient trouvé la mort. Le gang avait pris la fuite. Un survivant avait identifié Castro, avec une absolue certitude, ce qui lui avait valu d'être sur la fameuse liste du FBI.

Yuki m'avait dit qu'avant de se murer dans le silence, Clay Warren avait mentionné Castro comme étant l'assassin de Todd Morton, mais il n'avait pas été catégorique, et avait fini par se rétracter. Depuis, il refusait de coopérer.

À présent, Castro était mort. C'était un choc. Après le drame sur l'autoroute 1, je pensais que Castro avait pris la tangente et quitté la ville.

Apparemment, il était en fait resté tout ce temps à San Francisco.

— Castro est le suspect numéro un dans le meurtre de Todd Morton. Yuki est en train de traduire en justice le gamin que Castro a planté. Brady, vous ne parlez pas de vos dossiers avec Yuki, à la maison ?

— Elle n'a pas mentionné son nom, répondit Brady.

— Warren est sur le banc des accusés en ce moment même. Maintenant que Castro est mort, il va peut-être tout déballer, le trafic de drogue, les fournisseurs de Castro, tu comprends, Brady ? Il faut

passer un marché.

— Vas-y, fonce.

Je quittai le bureau en trombe, pendant que Conklin expliquait à Brady que nous avions une photo de Leonard Barkley en train de monter dans une voiture volée à l'extérieur de l'académie de jazz où trois personnes, dont Castro, avaient été tuées.

Pour Clay Warren, la mort de Castro était un petit miracle.

Je courus au tribunal.

Je devais parler à Yuki avant que le jury ne revienne avec un verdict.

106.

Dave avait garé son van sur le parking du centre médical.

Il avait incliné son siège vers l'arrière afin de pouvoir observer le bureau du Dr Perkins au deuxième étage. À 16 heures, Perkins quitta le bâtiment, monta dans sa voiture et s'en alla.

La bouteille de vin ouverte était calée entre ses cuisses. Dave s'en empara, avala deux pilules avec un bon cabernet de son vignoble, et attendit que son pouls ralentisse.

Puis il appela le cabinet du médecin.

Il reconnut immédiatement la voix de son interlocutrice.

— Infirmière… Atkins ?

— Oui. Qui est à l'appareil ?

— Euh. C'est Dave. Channing.

— Qu'est-ce que vous voulez, espèce de connard ?

Les mots lui venaient lentement. Il prit une longue inspiration, puis exhala profondément.

— Je suis venu pour… euh… donner quelque chose au docteur.

— Il vient de partir, aboya-t-elle. Ne rappelez pas !

Avant qu'elle raccroche, Dave cria :

— Attendez ! J'ai apporté quelque chose. Une lettre d'excuse. Et un chèque. Pour réparer les dégâts… pour ce que j'ai fait… euh… à sa voiture.

— Laissez tout ça dans la boîte au rez-de-chaussée. Je raccroche, maintenant.

À nouveau, Dave cria :

— Attendez !

— J'ai du travail, Dave. Vous devriez demander à votre avocat de transmettre le chèque au docteur, mais je sais ce que vous êtes en

train de faire. Vous voulez faire amende honorable pour que le juge ne vous colle pas en prison pendant trois ans…

— Ce n'est pas… ce n'est pas… ce que vous croyez. Écoutez.

— Dépêchez-vous, alors.

— J'ai pris des cachets. Je n'ai pas beaucoup de temps. J'ai écrit… une lettre d'excuses pour vous aussi. Et je vous ai apporté… un cadeau. Ma mère a peint une petite toile. Elle pourrait valoir… dans les… vingt mille… Ma façon de vous dire… que je suis désolé.

— Quel genre de médicaments avez-vous pris ?

Le rire de Dave se mua en un croassement.

— Tous. Somnifères. Pour le cœur… la tension…

— Digoxine ?

— Oui. S'il en avait, j'en ai pris. J'en ai vomi une partie. Mais il avait des réserves. Je bois… le meilleur vin de papa.

— Combien de digoxine ?

— Je n'ai pas compté.

— Comment vous sentez-vous ?

— Je… me sens… partir…

— Où êtes-vous ? demanda Atkins.

— Dans la rue. Le van. Vignoble Channing.

Des stores s'écartèrent au deuxième étage. Puis Atkins raccrocha.

Dave regarda les lumières du cabinet de Perkins s'éteindre. Il sortit son téléphone de sa poche et le posa sur le tableau de bord. Il but une nouvelle gorgée du vin qu'il avait contribué à produire et à mettre en bouteille.

Puis il renversa la tête en arrière. Attendre. Attendre.

107.

Je montrai mon badge à l'auxiliaire de justice qui m'ouvrit la porte de la salle d'audience 6A. Il y avait de la place debout derrière la dernière rangée de chaises de la galerie. De mon poste d'observation, j'écoutai la plaidoirie de Zac Jordan. J'étais soulagée que l'affaire n'ait pas encore été portée devant le jury. Je pourrais peut-être parler au juge, lui annoncer la mort d'Antoine Castro, et gagner du temps pour que Yuki et Zac parlent à l'accusé.

Zac Jordan, les cheveux couleur sable, portaient des lunettes cerclées de rouge, veste écossaise et pantalon, et des chaussures à bouts pointus en cordovan. Une apparence qui disait : *Je suis un homme bien.* Et c'était la vérité.

J'écoutai attentivement sa déclaration finale.

— Clay Warren est coupable d'avoir fait confiance à une personne qu'il ne connaissait pas en échange d'une aventure, d'un *road trip* et, je ne fais que deviner, d'une petite somme d'argent. Cela s'est avéré une dramatique erreur, la plus grosse erreur de sa jeune vie.

« Il est également possible que l'homme qui a tué l'agent Morton ait pointé le canon d'un pistolet sur la tempe de Clay et l'ait forcé à conduire. Nous avons vu dans la vidéo que l'assassin dirige son arme vers Jonas Hunt et s'enfuit avec la voiture de ce monsieur.

« Je suis forcé de faire des hypothèses parce que M. Warren ne veut rien me dire. Il ne vous dira rien non plus.

Zac fit quelques pas, sourcils froncés. Les jurés le suivaient des yeux. L'avocat s'arrêta et se tourna vers eux avant de poursuivre :

— Mais au moment de son arrestation, Clay a déclaré connaître l'identité de celui qui l'avait convaincu ou forcé à conduire la voiture. Il a mentionné le nom d'un criminel notoire, sans pouvoir l'identifier formellement. À présent, je sais pourquoi il n'a pas voulu coopérer ni tenter de sauver sa situation. Il avait peur des représailles, et il avait raison. Il a été sauvagement agressé en prison, poignardé plusieurs fois

au niveau de l'abdomen, et il a frôlé la mort.

« Vous avez entendu Ridley Sierra, le meilleur ami de Clay depuis l'école primaire, déclarer sous serment que d'après lui, Clay est un jeune homme naïf, pas mûr pour son âge. Il a décrit Clay comme « crédule ». Je crois que M. Sierra a raison.

Mon cœur se tordait en pensant à Clay Warren, le pauvre naïf, et j'avais envie de lui dire : *la cavalerie est arrivée*.

Zac allait conclure – le temps était compté. Je voyais Yuki assise derrière la balustrade. Je lui envoyai un SMS, mais elle ne répondit pas. Je devais absolument la joindre, alors je pris le risque de me glisser dans l'allée, et je tendis la main pour lui taper sur l'épaule.

Elle se retourna, agacée, puis vit l'expression sur mon visage.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Antoine Castro est mort.

— Quoi ? Comment le sais-tu ? murmura-t-elle en retour.

— Il est dans un tiroir à la morgue.

Yuki agrippa ma main et la serra, puis se leva.

— Votre Honneur, maître Jordan, pardon de vous interrompre, mais la police de San Francisco vient de me communiquer une information cruciale. Pouvons-nous approcher ?

— Cela a intérêt à être important, maître Castellano. Et même brillant !

108.

Yuki, Zac et moi étions plantés devant le juge.

— Votre Honneur, dit Yuki à voix basse, l'homme que l'on soupçonne d'avoir abattu l'agent Todd Morton a été identifié grâce à sa photo. Les empreintes digitales sur son arme correspondent à celles qu'il a laissées dans la Chevrolet et la Toyota de M. Hunt. Je préférerais que vous entendiez cette information de la bouche du sergent Boxer, de la brigade criminelle du SFPD.

Le juge Rabinowitz regarda Zac.

— Vous êtes d'accord, maître Jordan ?

— Oui, Votre Honneur.

— Si nous étions dans une émission de télévision, je dirais : « Ceci est très irrégulier. »

Irrégulier ou pas, le juge demanda une suspension d'audience, et Yuki, Zac et moi suivîmes le magistrat dans son bureau. Il ne nous proposa pas de nous asseoir, alors nous restâmes debout devant lui.

Le juge Rabinowitz lança :

— Que pouvez-vous me dire sur cet individu, sergent ?

— L'homme que nous pensons être le passager de la Chevrolet blanche volée, celui qui a tiré sur l'officier Morton, est un trafiquant de drogue du nom d'Antoine Castro.

— Il est en garde à vue ?

— Il a été tué hier, Votre Honneur.

— Vous dites que l'homme soupçonné d'avoir tiré sur l'officier Morton est mort ? dit Rabinowitz. Et qu'en déduisez-vous, Maître Jordan ?

— Comme je l'ai dit à la cour, répondit l'avocat de la défense, Clay Warren était terrifié à l'idée que cet homme s'en prenne à sa famille. En l'absence de menace immédiate, mon client peut coopérer avec le

procureur. S'il nous révèle tout ce qu'il sait au sujet de la drogue et des activités criminelles de Castro, nous pourrions démanteler un important réseau.

— Ça fait beaucoup de « si », objecta Rabinowitz.

— Nous avons besoin d'un peu de temps, Votre Honneur. La défense demande une prolongation.

— C'est très irrégulier, répéta le juge. Je vous donne une semaine.

109.

Leonard Barkley frappa à la porte arrière d'une petite maison en stuc brun sur Thornton Avenue, à deux pas du pavillon presque identique où il avait vécu avec Randi pendant quatre ans.

Son voisin, ami et complice, Marty Floyd, ouvrit la porte et adressa un large sourire à Barkley.

— Je m'inquiétais pour toi, mec, dit Floyd. Je n'ai jamais vu autant de voitures de flics à la télé qu'hier. Hé ! J'ai des côtelettes de porc et des pommes de terre encore chaudes. Ça te dit ?

— Fantastique. Tu as du lait ?

— Bien sûr. Et j'ai préparé le jeu. On pourrait peut-être faire une ou deux parties.

— J'ai marché des heures. J'ai besoin d'une bonne douche, et de changer de vêtements. Et sans rire, il faut que je dorme.

— D'abord manger. Ensuite se doucher. Dormir, c'est quand on est mort. Ça sonne comme un slogan, hein ?

Barkley rit. Il n'avait rien mangé depuis la veille au matin.

Il ne se rappelait plus la dernière fois qu'il avait ri.

— T'as gagné, Marty. On mange d'abord.

Marty Floyd – agent de la police des transports en commun, accro à la politique et membre à part entière de Cibles mouvantes – déposa une énorme assiette de nourriture devant son ami Barkley et s'assit en face de lui à la table de la cuisine.

— Barko, tu es un héros populaire. Un jour, on écrira des ballades sur toi. Raconte !

Barkley posa son téléphone à côté de son assiette. Et son zippo. Puis il découpa un morceau de côte de porc avec son couteau à steak.

— Manger d'abord, dit-il. Ensuite, on parlera.

Floyd rit, se leva et versa un verre de lait à Barkley.

Cinq rues plus loin, Randi White Barkley se trouvait à l'intérieur d'une voiture de police avec sa gardienne, l'agent Carol Ma Fullerton. Le chien était resté dans la maison car, comme Randi l'avait expliqué à Fullerton, elle allait juste récupérer sa brosse à dents électrique, son oreiller, une boîte de friandises pour le chien, son chargeur de téléphone et son vibromasseur, qu'elle n'avait pas emportés quand la police l'avait kidnappée.

Fullerton trouvait Randi très amusante. Elle s'arrêta devant la maison des Barkley sur Thornton, près de l'intersection avec Apollo, et se gara dans l'allée.

— Ne traînez pas, dit-elle.

— Je vous l'ai dit, Madame l'agente. Carol. Ça prendra deux minutes. Attendez-moi.

— Vous êtes en garde à vue, grogna Fullerton. D'ailleurs, je viens avec vous.

— Comme vous voulez, répondit Randi, comme si elle avait le choix.

Elle gravit les trois marches en bois qui menaient à sa porte, se gardant bien de regarder la maison de Marty, deux portes plus loin, et le mouchoir noué à l'antenne de la voiture, qui signalait la présence de Barkley.

Elle avait la clé de la maison à la main quand elle entendit Marty Floyd l'appeler par-delà les deux cours.

— Randi, comment ça se passe ?

— Bien, Marty. J'ai de la compagnie.

— Oui, je vois. Tu as l'air reposée.

— À plus tard, mon pote. Prends soin de toi.

Nerveuse à l'idée que Leonard soit si proche sans qu'elle puisse le voir, Randi ouvrit la porte d'entrée.

— *Home sweet home*, lança-t-elle sans enthousiasme.

Puis elle entra avec sa geôlière.

110.

La salle de rédaction du *Chronicle* était bruyante et animée. Tous les employés étaient penchés sur leur ordinateur et travaillaient d'arrache-pied, espérant partir du bureau à 18 heures.

Jeb McGowan frappa à la paroi vitrée du bureau de Henry Tyler, qui lui fit signe d'entrer.

— Monsieur, j'aimerais vous dire un mot.

— D'accord. Asseyez-vous.

McGowan préféra rester debout.

— Monsieur Tyler, il s'est passé quelque chose dont je dois vous parler.

— Je vous écoute, Jeb. Et pour l'amour du ciel, asseyez-vous.

Jeb s'assit au bord du canapé en cuir, face au bureau de Tyler.

— Je ne sais pas comment vous le dire.

— Allez-y, Jeb. Lâchez le morceau.

— D'accord, monsieur. Voilà ce qu'il en est. Cindy m'a tendu une embuscade dans le parking. Elle m'a embrassé, et il est clair qu'elle en veut plus. C'est du harcèlement sexuel classique, monsieur Tyler. Elle voit mon potentiel. Elle veut mettre la concurrence sur la touche.

Tyler décrocha son téléphone fixe et appela Cindy.

— Il y a le feu dans mon bureau. Tu peux descendre ?

Cindy lui répondit qu'elle arrivait tout de suite.

Elle sauvegarda son dossier et contourna la salle de rédaction pour gagner le bureau de Henry. La porte était ouverte. Elle frappa et entra.

— Où est le feu ? demanda-t-elle à Tyler.

Elle vit McGowan assis sur le bord du canapé, mais ne le regarda pas. Elle prit place dans le siège à côté de son rédacteur en chef.

— Jeb ? dit Tyler. Répétez à Cindy ce que vous venez de me dire.

McGowan, maintenant tout rouge, cracha le morceau.

— Tu sais où est le feu, Cindy. J'ai parlé à M. Tyler des avances que tu m'as faites dans le garage, et comme tu es techniquement ma supérieure, c'est du harcèlement sexuel.

Tyler intervint :

— Cindy ? Que s'est-il passé ?

— Il s'est approché furtivement de moi, Henry. Il m'a saisie par la nuque, pour que je ne puisse pas me dégager, et il a mis sa langue dans ma bouche. Il m'a demandé si j'aimais ça. Je lui ai dit que s'il recommençait, je le ferais virer.

Henry Tyler reprit son téléphone et composa plusieurs chiffres. Puis il lança dans le combiné :

— Marie, M. McGowan nous quitte. Préparez les documents nécessaires, s'il vous plaît. Dites que son poste a été pourvu en interne. Envoyez la sécurité dans la salle de rédaction pour prendre son badge, le regarder remballer ses affaires et l'escorter hors du bâtiment. Merci.

Tyler raccrocha et se retourna vers McGowan.

— Jeb. Vous êtes viré. Je suis désolé que ça n'ait pas fonctionné. Si j'apprends que vous dites du mal de Cindy, de moi ou du *Chronicle*, je vous rendrai la pareille. La comptabilité vous donnera votre chèque de fin de contrat. Maintenant, sortez d'ici. Tout de suite.

111.

Dave était assoupi quand la porte latérale du van s'ouvrit.

L'infirmière Carolee Atkins s'assit lourdement sur le siège passager. Elle lui secoua le bras pour le réveiller.

Dave appuya sur le bouton qui redressait son fauteuil.

— Bonjour, infirmière Atkins… Merci… d'être venue.

— Que voulez-vous exactement ?

Il pointa un doigt vers le tableau de bord.

— La boîte à gants…

Atkins l'ouvrit et en sortit trois enveloppes. La première portait son nom, la deuxième le nom de Perkins, la troisième disait « Dernières volontés et testament ».

— Où est la peinture dont vous parliez ?

— À l'arrière. Je l'ai… enveloppée. J'ai écrit votre nom…

Il bâilla largement et ne termina pas sa phrase.

— Dave. Les portières arrière sont ouvertes ?

— Vous voulez bien… me parler ? Mes dernières… heures…

Atkins soupira.

— D'accord, mais j'ai des amis à dîner, alors soyez bref. De quoi voulez-vous parler ?

— Eh bien… parlez-moi de Ray. Ce que vous aimiez chez lui. Mes… paupières… se… ferment. Dites-moi…

— J'aimais bien votre père. Sacrément plus que vous. Un jour, je n'ai pas pu aller déjeuner parce qu'on était en sous-effectif. Il est allé m'acheter un sandwich. Et des pickles.

Dave Channing s'assoupissait. Ce qu'il avait pris – un cocktail mortel de médicaments pour le cœur, contre l'hypertension, diazépam, digoxine, accompagné d'une demi-bouteille de vin – était en train de

l'assommer.

— Dave ?

Il grogna.

Atkins ouvrit les enveloppes. Oui, il y avait un chèque pour le docteur, de dix mille dollars. Elle lut les excuses de Dave au Dr Perkins, qui semblaient sincères. Il expliquait que le chagrin lui avait fait perdre la raison et espérait que cette somme couvrirait la peinture de la voiture. Il était vraiment désolé d'avoir été un fardeau et suppliait le docteur de lui pardonner.

Dave voulait parler.

— Qu'est-ce qu'il y a, Dave ?

— J'ai… mal.

— Désolée. Si vous m'aviez demandé de vous aider, vous n'auriez rien senti du tout.

— Aidez-moi… maintenant.

Atkins l'ignora. Elle prit l'enveloppe intitulée « Dernières volontés et testament », l'ouvrit, en sortit une feuille de papier dactylographiée, et se mit à la lire. C'était une longue lettre dans laquelle Dave remerciait les followers de son blog, puis il déclarait léguer tous ses biens à ses employés et l'argent de la vente du vignoble à un organisme de charité pour les enfants handicapés. Le document était signé et certifié par Jeff Cruz. Super.

« Chère infirmière Atkins,

Je suis navré de vous avoir manqué de respect et de vous avoir gâché l'existence. Je sais que vous avez fait de votre mieux pour mon père, j'ai une dette envers vous. Je vous ai laissé une peinture de ma mère intitulée Le Soleil se lève aussi, d'après le roman d'Ernest Hemingway. C'était sa peinture préférée, je vous la donne. Paix et lumière.

Adieu,

Dave Channing »

La lettre était également signée et certifiée par le même Jeff Cruz.

Atkins savait que les peintures de Nancy Channing avaient de la valeur parce que le Dr Perkins en avait une dans son cabinet. Maintenant, elle en possédait une elle aussi.

Dave bredouilla :

— Est-ce que papa… a souffert ?

Atkins soupira.

— Oui, oui, il souffrait. Je n'aide que ceux qui souffrent.

— Comment… les aidez-vous ?

— Dave, ne vous embêtez pas avec les détails. Il ne souffrait pas. Pas comme vous. D'accord ?

— Je pars… maintenant. Par pitié… Aidez-moi.

Il se pencha et, avec une grimace, croisa ses bras sur son ventre.

— Votre père était endormi, Dave. Ils l'étaient tous. Après je mets un petit quelque chose dans le goutte-à-goutte. Ils dorment déjà quand ils meurent. Ray n'a rien senti. Il n'a pas souffert comme vous.

Dave leva les yeux sur la grande femme aux cheveux couleur cannelle. Il sentait son regard fixé sur lui.

— Vous faites ça… pour eux ?

Elle eut une moue dégoûtée, comme impatiente de s'éloigner de lui.

— J'aide les gens. Quelqu'un doit le faire. Et je sais comment.

Elle fit claquer sa langue, comme pour dire : *Quel dommage que vous ayez fait ça tout seul.*

Elle posa la main sur son genou.

— Ce sera bientôt terminé, Dave. Vous n'aurez plus à vous inquiéter de rien.

112.

L'infirmière Atkins s'empara de la bouteille à moitié pleine entre les jambes atrophiées de Dave et en but deux gorgées.

C'était plutôt bon. Elle en avala une autre lampée et reposa la bouteille où elle l'avait trouvée. Dave Channing respirait encore, mais à peine. Il portait une chemise à manches longues aux poignets boutonnés et un pull à col roulé en dessous.

Elle réussit à poser deux doigts sur son poignet. Son pouls était lent. Sa respiration laborieuse. Elle avait vu la mort de près bien souvent. Dave Channing était sur le point de les quitter.

— Je vais chercher la peinture maintenant, Dave. Merci pour ça. Je vous pardonne votre impertinence. Et bon voyage.

Elle sortit de la voiture et alla ouvrir les portes arrière du van. La tête lui tournait un peu quand elle actionna la poignée. C'était le vin. Elle repéra une pile de couvertures épaisses sur le sol du véhicule. Mais pas de caisse ni de tube pouvant contenir une peinture.

Dave s'était-il moqué d'elle ?

Elle se mit à quatre pattes pour tâter les parois. Rien. *Le fils de pute*. Elle sortit du van en jurant. Avait-il oublié de mettre la toile empaquetée dans la camionnette ? Ou était-il tellement défoncé qu'il n'avait pas réussi à la soulever ?

Sortir du van s'avéra plus difficile que d'y entrer. Il n'y avait pas de lumière, et elle se sentait nauséeuse. Elle avait laissé les documents sur le siège avant. Il fallait qu'elle les récupère. Elle s'extirpa prudemment du compartiment arrière, se dirigea vers la portière côté passager et sursauta. Un objet dur appuyait sur sa colonne vertébrale.

Cela ne pouvait être qu'un pistolet.

Une voix d'homme s'éleva :

— Mettez les mains derrière le dos, mademoiselle Atkins, vous êtes en état d'arrestation.

Elle reconnut la voix mais tourna quand même la tête pour vérifier. C'était l'ami de Dave. Joe machin chose. Il était costaud. Un ancien joueur de football américain. Elle ne pouvait pas lui échapper, mais peut-être l'amadouer.

— Dave a laissé un paquet pour moi à l'arrière. Vous devriez appeler une ambulance. Il a avalé tous les médicaments de son père. Je voulais appeler le 911, mais il ne m'a pas laissée faire.

Atkins observait l'homme qui la menaçait d'un pistolet.

— Je n'ai rien fait de mal. Lisez les lettres. Dave a choisi de se suicider. Il a tout mis par écrit.

Carolee Atkins avait planifié son prochain coup. Elle laisserait les lettres et se dirigerait tout naturellement vers le cabinet. La porte ne se trouvait qu'à trente mètres de là. Sa carte magnétique était dans son sac à l'intérieur du van, mais les gens qui quittaient le bâtiment la laisseraient entrer. Le parking s'animait déjà. On entendait le bruit des serrures électroniques qui s'ouvraient. Des phares s'allumaient. Elle entendit le ronronnement d'un moteur. Elle prenait un risque, mais elle pensait que ce Joe ne lui tirerait pas dans le dos.

Elle avait fait plusieurs pas en direction du cabinet médical quand Dave arriva sur le côté du van, manœuvrant son fauteuil de façon à lui bloquer le passage.

Que se passait-il ? Il avait l'air bien réveillé et parfaitement conscient. Et lui aussi la menaçait d'une arme. Son téléphone se trouvait sur ses genoux. Il le saisit et appuya sur un bouton.

Elle entendit sa propre voix : « Votre père était endormi, Dave. Ils l'étaient tous. Après je mets un petit quelque chose dans le goutte-à-goutte. Ils dorment déjà quand ils meurent. Ray n'a rien senti. Il n'a pas souffert comme vous. »

Puis la voix de Dave : « Vous faites ça… pour eux ? »

« J'aide les gens. Quelqu'un doit le faire. Et je sais comment », concluait-elle.

113.

Le sol semblait instable. Atkins déclara à Dave :

— Quoi ? Qu'est-ce que vous avez mis dans la bouteille ?

— Le meilleur cabernet de la vallée de Napa. Rien d'autre.

— Faites ce que je vous ai dit, mademoiselle Atkins, reprit Joe machin chose. Mettez vos mains derrière le dos. Vous êtes en état d'arrestation.

Elle commençait à comprendre, maintenant. Ils l'avaient prise au piège. Dave avait fait semblant de se suicider. Tout était faux. Et maintenant, elle était furieuse. Il n'était pas légal d'enregistrer une personne sans l'en informer.

— M'arrêter ? dit-elle à Joe. Au nom de quelle autorité, monsieur ?

— Mon autorité de citoyen. C'est légal. Et si vous pensez qu'une conversation enregistrée par téléphone ne peut être utilisée dans un tribunal, la confession que vous avez faite à Dave, en personne, est recevable, et il s'agit d'une preuve tangible.

Joe lui tira les bras derrière le dos et lui passa les menottes. Puis il la souleva dans ses bras et la déposa à l'arrière de la camionnette, sur le nid de couvertures matelassées.

— Prochain arrêt, le poste de police ! lança Dave. Je vais faire une déposition. Tout comme M. Archer et M. Scislowski, qui nous rejoindront là-bas. Ils vous ont vue et entendue dans les chambres des défunts. Ils savent ce que vous avez fait.

— Vous ne comprenez pas ! cria-t-elle d'une voix aiguë. C'était pour leur bien. J'aide les gens !

— Vous êtes une tueuse en série, Carolee, répliqua Joe. Mais vous pourrez raconter votre histoire à la police. Et ensuite au FBI.

Il claqua les portes arrière et les verrouilla. Puis il lança à Dave :

— La police de San Francisco et le shérif de Napa travaillent main dans la main avec l'administration chargée de la lutte contre la

drogue. Le shérif va la livrer à la police, dit Joe à son ami.

Dave avait un sourire jusqu'aux oreilles.

— Mon Dieu, Joe. On a réussi. On a réussi !

— Oui, on a réussi.

Les deux amis, hilares, se tapèrent dans la main. L'infirmière avait cessé de taper du pied à l'arrière du van.

— Alors qu'est-ce qu'il y avait dans le vin ?

— Du raisin. Mais j'ai pris plusieurs pilules de papa, des bêtabloquants, pour baisser ma tension, ralentir mon cœur. J'avais besoin de lui faire croire que j'étais en train de quitter ce monde. Mais ensuite, elle a pris le cabernet de ma réserve personnelle. Elle est juste un peu pompette.

Joe et Dave rirent de bon cœur. Puis Dave déclara :

— Quelle journée ! J'aurais aimé la raconter à mon père. Il était fou de bonheur quand il nous a vus tous les deux réunis, Joe. Est-ce que je t'ai déjà remercié ?

— Ouais. Tu l'as fait. Et merci à toi aussi, Dave.

— Pour quoi ?

— Pour avoir cru en moi.

114.

Dans son bureau au Palais de justice, Mike Stempien était en train de pirater l'ordinateur de Randi Barkley.

Randi n'était pas en ligne, mais Leonard Barkley venait de se connecter depuis un lieu situé près de sa maison. En utilisant l'avatar de Barkley, Stempien suivit l'adresse IP de sa nouvelle localisation sur Thornton Avenue jusqu'à un café Internet à Gotland, puis une maison à Budapest, une agence de voyages à Medellín, se frayant un chemin strate par strate, toujours plus loin dans les profondeurs du dark web.

Il se doutait que la destination finale serait Cibles mouvantes. Cette fois, Barkley serait son guide touristique à son insu.

Stempien ne s'était pas trompé. Après avoir virtuellement fait le tour du monde, il vit la page d'accueil de Cibles mouvantes apparaître sur son écran, telle une image prenant lentement forme sur du papier photo dans un bac de fixateur.

Au centre se trouvait une roue de la fortune. Sur la gauche, une carte des États-Unis avec des points lumineux sur les villes de Détroit, Miami et San Francisco.

L'expert informatique était convaincu que c'étaient les lieux des prochaines exécutions.

— Ça fait partie du programme de Cibles mouvantes, expliqua-t-il.

Il prit une série de captures d'écran, qu'il agrandirait plus tard. Il pourrait peut-être décoder des noms ou des adresses. Il nota mentalement que Barkley n'avait pas fait tourner la roue.

Au lieu de cela, Barkley s'était rendu dans le forum de discussion, où, sous le pseudonyme de Kill Shot, il avait écrit : « Je suis là ».

D'autres pseudonymes rejoignirent Kill Shot dans le chat, et des émoticônes et des feux d'artifice éclatèrent sur l'écran.

Les autres joueurs le pressaient de questions, scandant virtuellement : *Kill Shot. Kill Shot. Kill Shot. Raconte-nous, Kill Shot.*

Raconte-nous tout !

Stempien décrocha son téléphone portable et appela Brady.

— Lieutenant, ici Mike Stempien, avec une alerte rouge. J'ai une localisation physique pour Barkley… Oui. San Francisco, 430 Thornton. À l'instant même.

115.

Il était presque 18 heures quand Rich et moi arrivâmes à Silver Terrace.

L'agent posté à côté de sa voiture de patrouille en haut d'Apollo nous dit de nous garer devant la maison verte, une parmi des douzaines, réparties de part et d'autre de l'avenue en pente.

Conklin descendit la colline et dépassa la horde de véhicules blindés noirs du SWAT et du FBI alignés devant une maison en stuc marron que Stempien avait identifiée comme étant celle de Marty Floyd, le comparse de Barkley chez Cibles mouvantes.

Nous avons ralenti devant la maison verte dont le jardin était envahi par la végétation de part et d'autre de la petite allée vide, et nous nous sommes garés comme indiqué. Cette maison se situait entre les résidences de Barkley et de Floyd, et l'intérieur était sombre. Le domicile à sa gauche appartenait aux Barkley. Deux voitures banalisées inoccupées et une voiture de patrouille formaient une barricade devant.

Au-dessus de nos têtes tournoyait un hélicoptère de la chaîne Eyewitness News. D'une minute à l'autre, la presse allait investir les lieux. Ils ne seraient pas autorisés à entrer dans le périmètre, mais il y avait de grandes chances que Leonard Barkley déclenche des explosifs et transforme ce quartier résidentiel en champ de bataille.

Tandis que je me faisais ces réflexions, deux voitures de police se garèrent aux extrémités nord et sud de la rue, encadrant les maisons brunes de Floyd et de Barkley, et le pavillon vert entre les deux.

Le décor était planté.

Richie et moi étions là principalement pour arrêter Barkley, et j'espérais que cela se ferait sans échange de coups de feu. J'avais cependant de l'appréhension, un mélange d'anxiété et d'incrédulité. Nous avions recherché Barkley partout, il nous avait échappé plusieurs fois, si bien que j'avais du mal à croire qu'il soit pris au piège, que

nous allions lui lire ses droits dans les minutes ou les heures qui suivraient.

Alors que je me préparais mentalement à l'imprévu, Conklin eut Paul Chi au téléphone. Chi et McNeil se trouvaient chez les Barkley avec Randi et son escorte policière personnelle, l'agent Carol Ma Fullerton. Le fait que Randi et son mari soient séparés par une cour de huit mètres de large n'était pas un hasard.

Conklin raccrocha et m'informa du plan imaginé par les policiers chez des Barkley. Étant donné l'attitude de Randi, qui n'avait rien à perdre, et son potentiel d'évasion, elle avait été enfermée dans une pièce sans fenêtre à l'arrière, avec des agents qui se relayaient devant la porte.

Barkley avait eu la mauvaise idée de se ruer sur l'ordinateur de Marty Floyd pour se connecter à Cibles mouvantes. Et je me sentais mal pour Randi, qui se languissait de son mari.

Mais je me ressaisis aussitôt.

Leonard Barkley ne méritait pas ma compassion.

Il était le suspect numéro un dans les meurtres très médiatisés de Paul et Ramona Baron et des trois hommes de l'académie de jazz, qui s'étaient échoués comme des marionnettes dont on aurait tranché les fils. Barkley avait probablement aussi abattu Roger Jennings et d'autres trafiquants de drogue de San Francisco.

Barkley était-il responsable de l'ensemble de l'opération Cibles mouvantes ? Était-il un simple soldat qui exécutait des ordres ? Pouvait-il être inculpé pour l'un de ces crimes ?

Mon esprit revint au présent, à l'arrestation imminente de Barkley. C'était un tireur d'élite, un tueur chevronné. Son voisin Marty Floyd était un policier, lui aussi formé au maniement des armes à feu. J'étais soulagée que Brady ait fait appel au FBI pour renforcer notre équipe SWAT. Le commandant Reg Covington, en charge des opérations, avait un palmarès impressionnant.

Conklin et moi observions la scène depuis notre voiture. Le SWAT se servait des capots de ses véhicules pour mettre leurs fusils en joue. Un BearCat s'arrêta sur la pelouse de Marty Floyd et douze hommes en tenue de combat en descendirent. Plusieurs se postèrent de part et d'autre de la porte d'entrée. D'autres près des fenêtres et des portes arrière et latérales.

Je contactai Covington par radio.

— Ici Boxer. On en est où ?

— Barkley ne répond pas à son téléphone, expliqua Covington. Pas plus que le propriétaire de la maison. On leur donne un avertissement,

et on entre.

Depuis la relative sécurité de notre voiture de police, je regardai Covington s'emparer du porte-voix. Un grincement aigu, semblable à un courant électrique, se diffusa à tous les membres de l'unité comme une traînée de poudre.

La voix de Covington retentit en direction de la maison brune.

— Monsieur Barkley, ici le commandant Covington, du FBI. Nous ne voulons pas d'effusion de sang. Vous et M. Floyd, ouvrez la porte et montrez-nous vos mains. Ne faites rien de stupide.

Je regardai la porte, attendant qu'elle s'ouvre, que Barkley sorte les mains en l'air. Je pouvais presque le voir, avec son treillis et une barbe. Je l'imaginais boiter à cause d'une blessure de guerre et j'attendais de l'entendre dire « Ne tirez pas ».

Cela ne se passa pas du tout de cette manière.

Quelqu'un paniqua. Un policier qui se trouvait près de la barricade appuya par mégarde sur la gâchette et tira une rafale sur la maison. La riposte fut immédiate : des coups de feu tirés depuis les fenêtres du deuxième étage.

Conklin et moi nous observâmes à l'intérieur de notre véhicule la Troisième Guerre mondiale qui éclatait sur Thornton Avenue.

116.

Cette dramatique erreur de notre part déclencha une fusillade qui risquait de coûter des dizaines de vies. Elle pouvait se poursuivre jusqu'à ce que nous soyons tous morts.

Je plaquai les mains sur mes oreilles et je restai à couvert, tremblant de tous mes membres en attendant la fin du carnage. Pendant une brève pause, je levai la tête de sous le tableau de bord pour jeter un coup d'œil à la maison des Barkley.

Une porte latérale s'ouvrit.

Randi Barkley se précipita dehors et, malgré les récents échanges de coups de feu, traversa le jardin en direction de la maison voisine, uniquement armée d'un jean déchiré et d'un débardeur.

Elle voulait rejoindre Barkley.

Elle m'avait dit que son mari et elle avaient fait un « pacte avec la mort » et qu'elle comptait mourir avec lui – manifestement, elle cherchait à faire de ce rêve une réalité.

En pointant le pare-brise, je lançai à Conklin : « Regarde. » Le BearCat, un véhicule blindé aux allures de reptile préhistorique, s'élança sur le trottoir et traversa le carré de pelouse entre la maison brune de Floyd et le pavillon vert devant nous. Il formait une défense.

Covington cria « Ne tirez pas ! », et les tirs cessèrent des deux côtés.

Richie sortit de la voiture avant que l'écho du porte-voix ne se dissipe. Je lui emboîtai le pas. Anticipant la trajectoire de Randi, Conklin plongea sur elle et la plaqua au sol. Chi, McNeil et Fullerton surgirent de la maison des Barkley et nous rejoignirent.

Utilisant une manœuvre bien rodée, je passai les menottes à Randi en un tournemain, et Chi et McNeil l'embarquèrent aussi sec dans le BearCat. Le chauffeur démarra aussitôt, sortant du périmètre de sécurité pour la transférer dans une voiture de police.

Chi était embarrassé que Randi lui ait filé entre les doigts.

— Il n'y a pas de porte ni de fenêtres dans cette putain de pièce, Boxer.

— Ouais, mais on n'a pas inspecté le sol à fond.

Bien sûr. La maison de Barkley était sûrement truffée de puits rejoignant le tunnel sous Silver Terrace. Cela dit, la course de Randi vers la maison des Floyd lui avait été fatale. Je la vis, menottée à l'arrière d'une voiture de police, franchir les barricades et se diriger vers le Palais de justice.

Je retournai à notre véhicule juste au moment où Covington annonçait dans son micro :

— On donne l'assaut dans cinq secondes.

La porte d'entrée s'ouvrit avant que Covington n'atteigne cinq. Le commando à gauche de la porte l'enfonça à coups de pied, la fendant en deux. Un homme corpulent, le visage et les bras en sang, s'écria :

— Je me rends ! Je me rends !

L'équipe postée à sa droite posa son bouclier, saisit les bras de l'homme et le plaqua à terre.

Cet homme n'était pas Barkley.

Je sortis à nouveau de la voiture et m'approchai de Covington, qui ordonna à ses hommes de faire monter le blessé dans une voiture de police.

— Boxer ?

— Laissez-moi parler à Barkley.

Covington ouvrit la porte de la voiture blindée la plus proche. Il m'empoigna par le haut des bras, me souleva comme une poupée et me déposa derrière la porte en acier trempé, à l'abri d'éventuels coups de feu.

Puis il me tendit le porte-voix.

Je pris une grande inspiration, et ma voix résonna entre les maisons voisines.

— Monsieur Barkley, ici le sergent Lindsay Boxer. Je suis en contact avec Randi. Rendez-vous, et vous pourrez lui dire au revoir. Ou bien, dans trois secondes, le SWAT donnera l'assaut et vous fera sortir de cette maison, mort ou vif.

Je rendis le porte-voix à Covington.

La porte d'entrée s'effondra, et Leonard Barkley émergea de la maison les mains en l'air. Je l'examinai rapidement de la tête aux pieds. Avait-il une arme ? Une grenade ?

Il s'avança sur le perron en boitillant.

— Je me rends ! cria-t-il. C’est terminé. Vous devriez tous être contents. Les trafiquants de drogue ont gagné.

117.

Ce vendredi matin, Yuki et l'avocat de la partie adverse, Zac Jordan, avaient rendez-vous avec le procureur Len Parisi dans son bureau. Parisi était de bonne humeur. Yuki remarqua une trace de rouge à lèvres sur son col. Peut-être cela avait-il un rapport avec son air enjoué.

— Bonjour, vous deux. Entrez.

Zac serra la main de Parisi et Yuki se laissa tomber sur le canapé. Elle était tellement épuisée émotionnellement qu'elle s'était habillée en jean et blazer. Dans son esprit, c'était un vendredi décontracté, et si quelqu'un trouvait à y redire, il pouvait aller au diable.

Parisi s'installa derrière son grand bureau, devant des piles de documents bien alignés. Comme l'horloge de Red Dog affichait 8 h 30 tapantes, Yuki commença à lui exposer la situation.

— Len, la mort d'Antoine Castro a grippé la machine judiciaire, mais c'est une bonne chose. Castro ne représente plus aucun danger pour personne, même si un autre baron de la drogue risque de reprendre son activité si nous ne l'en empêchons pas.

— Que suggérez-vous ?

— J'ai passé deux heures avec mon client, Clay Warren, intervint Zac. Comme vous le savez, il a failli mourir en prison, après avoir été poignardé à plusieurs reprises, sans doute par un des hommes de Castro, qui voulait le réduire au silence. Warren n'est pas un mauvais bougre. Il n'a rien d'un psychopathe. Il est d'une intelligence moyenne pour un gamin de son âge, mais il a été assez malin pour se taire quand il a été arrêté. Je connais la vraie histoire de Clay, Yuki peut en attester.

— Et que voulez-vous ? Je ne comprends pas, déclara Parisi.

— Si vous êtes d'accord, répondit Zac, nous aimerions que vous abandonniez les poursuites. Car honnêtement, mon client n'est pas un criminel, et il a déjà traversé beaucoup d'épreuves. Le juge verra sans

doute qu'il a été largement puni. Abandonnez l'affaire et mettez-le dans un endroit où le gang de Castro ne pourra pas le trouver.

— Eh bien, dit Len, pour l'instant, il est toujours poursuivi pour meurtre. Votre procès doit reprendre en début de semaine prochaine.

— Clay attend dehors, dit alors Yuki. Laissez-moi le faire entrer pour qu'il vous explique la situation en personne.

118.

Zac ouvrit la porte du bureau pour Clay Warren, qui franchit le seuil en s'appuyant péniblement sur sa canne.

Parisi se leva tandis que Yuki faisait les présentations, et Clay tendit la main gauche au procureur :

— Merci de me recevoir, monsieur.

— Bonjour, monsieur Warren. Asseyez-vous.

Il était évident que le jeune homme souffrait. Zac savait que sous sa combinaison orange, son torse était enveloppé de bandages. Il approcha un fauteuil doté d'accoudoirs du bureau de Parisi.

Puis Zac adopta la posture qu'il prenait au tribunal pour interroger un témoin.

— Clay, pourquoi êtes-vous maintenant prêt à parler de votre relation avec Antoine Castro ?

— Parce qu'il est mort, monsieur Jordan. Il ne peut plus me faire de mal lui-même, même je ne me sens pas vraiment en sécurité.

— Que voulez-vous dire ?

— C'était un gangster, monsieur Jordan. Je n'ai rien fait à Antoine, mais les balances ne vivent pas assez longtemps pour se vanter. Je n'ai rien dit et pourtant ses acolytes ont bousillé une partie de mes organes. Mon estomac est percé en quatre endroits.

— Pourquoi avez-vous tenté de vous pendre, Clay ?

— J'avais peur d'être tué. Et j'ai pensé que si je me suicidais, ils ne feraient pas de mal à ma mère. Ma petite sœur n'a que douze ans. Bon sang. Je ne peux pas supporter l'idée que ces animaux la touchent.

Les larmes coulaient sur ses joues, à présent.

Yuki alla chercher une boîte de mouchoirs sur la crédence derrière le bureau du procureur et la donna à Clay. Il en prit une poignée et se tamponna les yeux d'une main tremblante.

Zac attendit que le jeune homme se ressaisisse pour s'adresser à lui :

— Pouvez-vous dire à M. Parisi comment vous vous êtes retrouvé impliqué avec Antoine Castro ?

Il acquiesça.

— J'étais son homme à tout faire, monsieur. Il me payait pour faire des petites besognes. Aller lui acheter des Oreo à la station-service. Laver sa voiture. C'est comme ça que ça a commencé, il y a environ un an. Il m'appelait, me confiait une petite mission, et me donnait de l'argent. On en avait besoin à la maison. J'ai un boulot à temps partiel. Maman ne gagne presque rien. (Il soupira.) Je n'aimais pas M. Antoine, mais il disait qu'il veillait sur moi.

— Racontez à M. Parisi ce qui s'est passé le jour où l'agent Morton a été tué, dit Zac.

— Eh bien, M. Antoine avait besoin de moi pour faire des livraisons.

— Des livraisons de quoi ? interrogea Zac.

— De drogue. Je ne savais pas ce que c'était. La drogue était dans une valise. Je l'ai mise dans le coffre pour lui.

— Vous saviez qu'il était trafiquant de drogue ?

— Tout le monde le savait.

— Continuez, l'encouragea Zac.

— Ce jour-là, il me tend les clés de la voiture et me dit : « Premier arrêt, San Francisco sud. » Il m'a dit qu'il m'indiquerait la direction à prendre. J'ai répondu d'accord. J'aime conduire. Et la voiture est cool. Je suis en train de conduire, et là, c'est entièrement de ma faute… Le feu était orange, et il passe au rouge. Comme il n'y avait personne, j'appuie sur le champignon. M. Antoine a rigolé. Du genre : *Bien joué, mon gars !* Et voilà que les flics me prennent en chasse. La suite est floue. Je sais plus trop comment je me suis retrouvé coincé dans la circulation. La voiture de police nous a obligés à nous arrêter. Le flic s'approche. Je n'ai pas le permis ni de carte grise. L'instant d'après, M. Antoine contourne la voiture, tire sur le flic et vole une bagnole. Il a filé et j'ai pris pour tout.

— Vous saviez qu'Antoine avait une arme ? s'enquit Yuki.

— Je ne l'ai pas vue, mais oui, je le savais.

— Et vous saviez qu'il vendait de la drogue. Et la voiture ?

— Ce n'était pas la sienne. Mais il ne m'a pas dit qu'elle avait été volée.

— M. Warren, dit Parisi, voilà ce que j'ai besoin de savoir maintenant. Savez-vous où Castro s'est procuré la drogue ?

— Oui, monsieur. Je connais son fournisseur.

— Et vous connaissez le nom de ses clients ?

— Bien sûr.

— Et les membres de son équipe ? Des gens qui participent à l'entreprise criminelle de M. Castro ?

Un long silence s'installa, tandis que le visage de Clay se refermait brutalement.

Yuki vit sur son visage la même expression que lorsqu'il s'était muré dans le silence, alors qu'il faisait face à une condamnation pour meurtre.

Son expression était morne. Son regard perdu dans le vide. Il n'était plus là.

119.

L'adjointe du procureur contempla le jeune homme, les mains sur les hanches.

— Zac, dis-lui, soupira-t-elle.

— Clay, dit Zac. Si vous ne respectez pas notre accord, je vais devoir vous ramener en prison et vous dire au revoir.

Le gamin secoua la tête et regarda la porte comme s'il voulait s'enfuir, ce qui était physiquement impossible.

— Désolé, Len, dit Yuki. Nous ne voulons pas abuser de votre temps.

Clay sembla comprendre qu'il avait atteint le point de non-retour.

— Je pourrais vous donner une liste. Mieux que ça, j'ai le carnet de M. Antoine. Je l'ai caché. Tout ce que vous voulez est dedans. Ses codes PIN et les mots de passe de son téléphone. Des listes de personnes et je ne sais quoi encore. Il avait toujours peur que le gouvernement pirate son téléphone… Mais j'ai une question. Comment vous allez empêcher ses gars de nous tuer, ma famille et moi ?

— Monsieur Parisi, dit Zac, je n'ai pas vu ce carnet, mais je sais où il se trouve. Si mon client dit vrai, nous devons le placer dans le programme de protection des témoins.

— Où est ce carnet ? interrogea Len.

— Dans la salle des réserves du septième étage.

— Quoi ? Comment ça ?

— Clay, expliquez à M. Parisi.

— Le carnet était sur le siège quand la voiture de police nous a percutés. Il est tombé de sa poche. Euh… il n'est pas bien grand.

Clay Warren dessina un rectangle de la taille d'un jeu de cartes avec ses doigts.

Puis il regarda son avocat, qui hocha la tête.

— Je l'ai glissé dans ma veste, et quand j'ai été arrêté, j'ai donné toutes mes affaires aux gardiens. Le carnet. De la monnaie. Mes clés. Ils ont mis tout ça dans une enveloppe à mon nom.

— Maître Castellano, veuillez aller au septième étage chercher ce carnet. Maître Jordan, vous et votre client êtes priés d'attendre dehors avec Toni. Merci.

Yuki sortit de la pièce en coup de vent. Zac aida Clay à se lever et l'accompagna jusqu'à la porte. Celle-ci n'était pas encore fermée qu'il entendit le fauteuil de Parisi pivoter pour se mettre dos à l'entrée.

— Votre Honneur ? C'est Len Parisi. J'ai des éléments à vous montrer avant que le procès de Clay Warren ne reprenne la semaine prochaine.

120.

L'ensemble des membres du Women's Murder Club avait prévu de dîner chez Susie ce soir-là. Cela faisait plus d'une semaine que Yuki avait chanté « Margaritaville » dans le restaurant. Dans l'intervalle, Cindy et moi nous étions disputées, Claire avait perdu un demi-poumon, et le procès de Yuki avait pris la direction qu'elle souhaitait.

Je devais leur raconter comment j'avais survécu à la fusillade de Thornton Avenue et comment, avec l'aide de mes coéquipiers, j'avais arrêté la plus dangereuse gâchette de l'Ouest.

Nous étions toutes impatientes de nous retrouver, de nous parler, de manger avec nos doigts. De plus, j'avais rendez-vous avec Claire avant le dîner. Elle me manquait tellement. Je voulais savoir ce que le Dr Terk lui avait dit, une conversation que nous ne pouvions avoir au téléphone.

Au petit déjeuner, j'avais dit à Joe : « S'il te plaît, dîne sans moi. C'est une soirée entre filles. C'est urgent. Vital. On aurait dû la faire depuis longtemps. »

Mon mari ne m'avait jamais semblé aussi beau. Son séjour avec Dave Channing lui avait fait le plus grand bien.

Il m'avait tout raconté et j'avais admiré son ingéniosité et son implication. Sa confiance en son ami, et en lui-même, était restaurée.

Nous avions passé une merveilleuse soirée de retrouvailles, et il était maintenant assis sur un tabouret de bar de l'îlot de cuisine. Je m'approchai de lui, me calai entre ses jambes et peignai ses cheveux avec mes doigts.

Il m'enlaça la taille et m'embrassa, si bien que je sentis un frisson courir de la racine de mes cheveux jusqu'à mes orteils.

— Tu veux sortir avec tes amies, comment pourrais-je m'en offusquer ? Mais avant de décider d'aller chez Susie, il faut que tu voies ça.

— Voir quoi ?

Joe se leva de table, ouvrit le congélateur et en sortit un grand sac en papier blanc qu'il posa sur le comptoir :

— Regarde.

Je déballai le sac et vis un grand récipient rond, comme ceux des crèmes glacées du commerce. Le couvercle portait un logo que je n'étais pas près d'oublier. Celui du French Laundry.

— Qu'est-ce que c'est, Joe ? De la crème glacée ?

— Quel était ton plat préféré ?

— C'est toi, mon plat préféré, tu as oublié ? Ne me fais pas languir, s'il te plaît !

Il éclata de rire.

— J'avais prévu de décongeler ça pour le dîner, Linds. Macaronis au homard et au fromage. Trois étoiles au Michelin. On ne peut pas faire mieux.

Je l'embrassai. Et le serrai dans mes bras. Je voulais qu'il sache combien j'étais folle de lui pour s'être rappelé ce détail. Mais je dus couper court.

— Et si on remettait ça à plus tard, Joe ? J'ai besoin de sortir avec les filles. On aura toujours Napa.

121.

Claire et moi sommes arrivées chez Susie avant 17 heures et avons pris une petite table dans la salle principale, qui abritait le long bar et la petite scène où le groupe se produisait.

— C'est bizarre de voir cet endroit de jour, commenta Claire.

Le soleil de l'après-midi éclairait les murs couleur ocre et les tableaux d'un marché en Jamaïque. Le groupe jouait souvent un morceau à propos de cet endroit. Je me mis à fredonner :

— « Le riz à l'aki et la morue sont délicieux. Et le rhum est bon à tout moment de l'année. »

Claire ne se joignit pas à moi, mais elle fit signe au barman. Il s'appelait Fireman, son nom en disait long.

— Qu'est-ce que je vous sers, mesdames ?

— Vodka. *On the rocks*.

— Une bière Anchor Steam. Et des frites.

J'examinai Claire et lui trouvai l'air fatiguée, triste et dégrisée par son épreuve médicale.

— Je sais ce que tu penses, dit-elle. Mais ce n'est pas aussi grave que ça en a l'air.

— Raconte.

Fireman apporta nos boissons et notre assiette de frites.

— Il vous faut autre chose ?

Nous secouâmes la tête à l'unisson.

— Tu as mal ?

— Pas comme tu le penses. Et j'ai la moitié d'un poumon en moins, franchement, qui pourrait le deviner ?

Je me forçai à sourire. Ce n'était pas facile.

Claire sirota son verre, en précisant qu'on ne lui avait pas donné

d'alcool à l'hôpital. Elle croqua quelques frites pendant que j'essayais de trouver un moyen de lui demander : *Quel est le pronostic, ma chérie ? Qu'est-ce qui se passe ?*

— Tu as rencontré ma remplaçante ? lança-t-elle. Mary Dugan ?

— Remplaçante temporaire. Elle est sympa.

— Compétente, aussi, ajouta Claire.

— Je vais te tuer maintenant. Si tu ne parles pas, cette fourchette est la dernière chose que tu verras.

Elle rit, et Dieu que c'était bon de l'entendre rire. Elle eut l'air heureuse pendant quelques secondes, et mon cœur se gonfla de reconnaissance. Allait-elle reprendre son poste de médecin légiste ? Allait-elle se rendre à Napa avec Edmund et partager un repas du French Laundry qui changerait sa vie ? Ou Claire cherchait-elle à gagner du temps ? Avait-elle une très mauvaise nouvelle à m'annoncer ?

— Tu sais à quel point j'aime Mitchell Terk

— Le Dr Terk. Oui, je sais.

Je jure que je ne pus m'en empêcher : je serrai ma fourchette si fort que mes articulations blanchirent.

— Il dit que les marges sont claires. Le pronostic est bon.

— C'est vrai ? Tu me dis la vérité ?

Elle me jeta un regard du genre : *C'est moi. Je ne te mens pas.*

— Ce n'est pas tout…

— Ne t'arrête pas en si bon chemin.

— Pose ta fourchette, sergent. Laisse-moi voir tes mains.

J'éclatai de rire.

— Tu veux bien cracher le morceau, Claire ?

Elle prit le temps de soupirer :

— Le cancer est une maladie sournoise, Linds. Je vais bien en ce moment. Mais je devrai aller en consultation tous les trois mois pendant un certain temps. Puis tous les six mois. Et suivre les instructions de mon médecin. Ça va aller. Terk a dit que je danserais au mariage de ma fille. Il dansera lui aussi.

Je me levai et passai mes bras autour du cou de Claire. Ce n'était pas l'étreinte la plus gracieuse du monde, mais je ne pouvais pas la lâcher. Claire m'enlaça et me tapota le dos.

— Je t'aime, Lindsay.

Je lui répondis que je l'aimais aussi et me penchai pour l'embrasser

sur la joue. Mais dans mon élan, je renversai nos boissons sur les frites, et entendis la bouteille de bière heurter le sol.

— Oh, merde

Fireman lança depuis le comptoir :

— Une autre tournée, mesdames ?

— Oui, s'il te plaît. Et merci ! Cette fois, on prendra deux assiettes de frites, et je veux la même chose qu'elle. Avec un petit nœud sur le dessus.

122.

— Votre table est prête, annonça Fireman.

C'étaient des super nouvelles. Claire et moi nous frayâmes un chemin à travers le bar qui se remplissait rapidement pour gagner l'arrière-salle. Nous prîmes place l'une en face de l'autre à la table aux banquettes en skaï rouge que nous considérions comme la nôtre.

Lorraine nous apporta de l'eau pétillante. Quelques minutes plus tard, Yuki arriva avec l'air d'avoir eu un massage complet du corps et une manucure.

— Je suis tellement contente de te voir, dit-elle à Claire en s'installant à côté d'elle. Ça fait combien de temps ? Deux décennies ?

— Deux semaines, Yuki, ma chérie. Tout va bien. J'étais en train de dire à Lindsay que je devrais faire des contrôles pendant un certain temps, mais le Dr Terk m'a donné le feu vert et m'a laissée sortir.

Yuki étreignit Claire.

— Tu nous as manqué. Quand retournes-tu travailler ?

— Pas tout de suite. Je vais fonctionner autrement. Faire la grasse matinée. Jouer avec ma petite fille. Écouter de la musique. J'ai dit au pouvoir en place de ne pas s'attendre à voir ma tête avant la Chandeleur.

Ah. Le jour de la Chandeleur était passé, mais peu importait les détails.

Yuki demanda si Cindy allait venir et, pour être honnête, je n'en savais rien. Et si elle venait, serions-nous à nouveau amies ?

— Bon, et si je commençais ? dis-je. Cindy est déjà au courant de la fusillade à Silver Terrace.

— On t'écoute, dit Claire.

Je racontai à mes amies toute l'histoire, en condensant un peu pour que le Susie's ne ferme pas avant que j'aie terminé. Yuki m'écoutait si attentivement qu'on aurait dit qu'elle prenait des notes mentales.

— Barkley a-t-il un avocat ? interrogea-t-elle.

— Tout ce que je sais, c'est qu'il en a réclamé un. Et il n'a fait aucune déclaration.

— Dommage, dit Claire. Comment allez-vous lui mettre tous ces meurtres sur le dos ? Pas de témoins. Pas de preuves. Alors quoi ?

— Un type du nom de Marty Floyd, répondis-je. Il n'est pas militaire. Il affirme qu'il n'a jamais tiré sur personne, mais il connaît Cibles mouvantes comme sa poche.

Randi était derrière les barreaux dans une prison pour femmes et refusait de parler, mais Marty Floyd avait passé huit heures consécutives avec Mike Stempien, qui était maintenant capable de décoder Cibles mouvantes.

— Quand Stempien retournera au FBI la semaine prochaine, il sera l'homme du moment, peut-être même de l'année. J'espère qu'il va nettoyer le pays de tous les snipers de Cibles mouvantes ! (Je chuchotai :) On a donné à Cindy l'exclusivité de toute l'histoire. Tiens, la voilà.

123.

Cindy arriva dans l'arrière-salle avec un grand sourire, son scanner sous le bras et sa sacoche d'ordinateur en bandoulière. Elle se glissa à côté de moi, posa sa radio sur la table et bredouilla :

— Claire…

Elle ne put rien dire d'autre.

— Ça va aller, dit Claire. Je n'ai pas d'autres news pour toi, et je ne sais pas quand je retournerai au travail. Peut-être quand j'en aurai assez d'être à la maison toute la journée avec Edmund et Rosie.

— Génial ! dit Cindy. C'est la meilleure des news !

Claire sourit.

Cindy avait des questions, bien sûr, mais lorsqu'elle fut assurée que Claire était sur la bonne voie, elle passa son bras sous le mien.

— Bon sang, Lindsay. C'était super cool de ta part.

— De quoi tu parles ?

— Le grand dénouement de la série Kill Shot. Bah, j'ai bataillé sur ce coup, mais l'interview exclusive de Brady sur les assassinats et l'annonce en avant-première du FBI m'ont donné un sacré avantage.

— Super, Cindy. Je suis contente pour toi. Et quand Stempien aura briefé le FBI, je pense qu'ils mettront fin à toute l'opération Cibles mouvantes.

— Ça ne va pas être facile, dit Cindy. L'élimination des trafiquants de drogue a enflammé les esprits. Les gens adoraient l'idée des justiciers. Ils applaudissaient chaque fois qu'un dealer mordait la poussière. Mais les gentils ont gagné. Oh, ils ont gagné. Avant que j'oublie, j'ai obtenu une *augmentation*.

— Et ça veut dire…, intervint Yuki.

— Le dîner est pour moi ! dit Cindy.

Nous levâmes nos verres pour trinquer.

C'était comme si la lumière des étoiles brillait sur nous. Alors que nos plats venaient d'être servis, Yuki fit une annonce :

— J'ai appris par le bureau du procureur que Joe allait faire l'objet d'une récompense.

— Mon Joe ?

— Lui-même.

Yuki nous raconta ce qu'elle avait appris sur Carolee Atkins, qui était une sorte d'ange de la mort.

— Le bureau du procureur la poursuit. Pour l'instant, deux meurtres lui ont été attribués, mais j'ai le pressentiment qu'on va trouver d'autres cadavres. Quand des personnes âgées souffrant de maladies cardiaques décèdent à l'hôpital, personne ne s'inquiète. Mais la sonnette d'alarme a été tirée. On va avoir des demandes d'autopsies pour trouver un médicament qui stoppe le cœur.

Claire dit à Yuki :

— Aux dernières nouvelles, tu cherchais à résoudre le cas d'un jeune homme qui se trouvait au mauvais endroit au mauvais moment.

— Je ne peux malheureusement pas vous en dire plus, répondit Yuki, mais ce jeune homme est en sécurité avec sa famille dans un lieu secret, et nous sommes sur le point d'arrêter un grand nombre de trafiquants de drogue sans tirer un seul coup de feu.

Nous mangeâmes avec les doigts, et appréciâmes ce moment de camaraderie. Comme je refusais de laisser Cindy payer l'addition, elle me demanda de l'accompagner aux toilettes.

— Hé, Linds. Je suis désolée d'avoir été aussi pénible. J'ai eu tort d'insister.

— Tu faisais ton travail, Cindy.

— Et toi le tien, sergent. Tu ne sais pas à quel point je t'admire.

J'ai pensé aux nombreuses fois où Cindy avait contribué à résoudre des crimes grâce à sa carte de presse, en étant le pitbull obstiné qu'elle est. Un jour, elle avait pris une balle et fait tomber un tueur armé dans le quartier où j'habitais.

— Je ressens la même chose pour toi, Cin. Tu es la meilleure.

De retour à la table, nous avons porté un toast au Women's Murder Club, à la chance que nous avions toutes, dans notre travail et dans nos amitiés.

— Je vais ajouter de la crème, déclara Claire.

Elle versa de la crème dans son café, et nous fîmes toutes de même, bien que nous ne prenions jamais notre café comme cela.

Je regardai mes trois amies en songeant que nous n'avions jamais considéré notre chance comme acquise. Et nous ne le ferions jamais.

Nous avons partagé l'addition et, peu après, nous sommes rentrées chez nous, auprès des hommes et des enfants que nous aimions.

Qu'il en soit toujours ainsi.

REMERCIEMENTS

Nous remercions les avocats Phil Hoffman et Steven Rabinowitz, associés chez Pryor Cashman, LLP, à New York, pour leurs conseils avisés, ainsi que le Bureau des Enquêtes Criminelles, à Stamford, dans le Connecticut, le vrai capitaine Richard Conklin et l'informaticien Mike Stempien.

Nous tenons également à remercier le docteur Mitchell Terk, de Jacksonville, en Floride, qui nous a conseillés sur les soins prodigués à Claire Washburn, ainsi que Michael A. Cizmar, agent spécial du FBI (à la retraite) et conseiller militaire privé, en Afghanistan.

Toute notre admiration pour Mary Jordan, qui maintient en l'air d'innombrables assiettes sans en laisser tomber une seule, et pour notre chercheuse de talent, Ingrid Taylar, de la Côte Ouest, et à l'équipe Patterson de Little, Brown. Vous êtes les numéro 1.